L'art épistolaire de l'âge classique comme champ d'application du savoir rhétorique

Cécile Lignereux

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/441>
DOI : 10.4000/rhetorique.441
ISSN : 2270-6909

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-84310-316-2

Référence électronique

Cécile Lignereux, « L'art épistolaire de l'âge classique comme champ d'application du savoir rhétorique », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 6 | 2016, mis en ligne le 11 février 2016, consulté le 12 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/441> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhetorique.441>

Ce document a été généré automatiquement le 12 septembre 2020.

Les contenus de la revue *Exercices de rhétorique* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

L'art épistolaire de l'âge classique comme champ d'application du savoir rhétorique

Cécile Lignereux

- 1 Le titre de cet « Atelier » en reflète l'ambition : il s'agit de promouvoir la voie d'accès à l'art épistolaire de l'âge classique que constitue la rhétorique. Formulé en ces termes, un tel programme peut à première vue ne guère sembler inédit, tant il est désormais admis que tout au long de l'Ancien Régime, « l'empire du modèle rhétorique déborde largement les frontières de la littérature ou même du langage verbal et investit presque toutes les disciplines, en devenant un principe organisateur et un critère de validation épistémologique des savoirs et des pratiques¹ ». Au terme de toute une série de travaux fondateurs sur l'enseignement de la rhétorique² et d'enquêtes décisives sur les valeurs, normes et modèles rhétoriques qui constituent autant de matrices non seulement pour les Belles-Lettres mais encore pour l'ensemble des productions discursives³, il ne fait plus aucun doute que la compréhension des textes d'Ancien Régime nécessite de maîtriser une discipline qui, après avoir été pendant longtemps entachée de préjugés quant à son conformisme stérile, est aujourd'hui évaluée à la juste mesure de « l'universalité de sa présence⁴ ». Cependant, à l'heure où semble incontestée la légitimité de la démarche qui consiste à solliciter des grilles de lecture rhétoriques pour rendre compte des effets produits par les œuvres appartenant notamment au théâtre ou à la poésie, force est de constater que les textes relevant du genre épistolaire (qu'ils soient fictifs ou authentiques) se trouvent dans l'angle mort de la rhétorique⁵ – celle-ci étant ici comprise, dans le sillage des pratiques pédagogiques de jadis, comme un art de lire consistant à repérer et à identifier des dispositifs discursifs grâce à la mobilisation non seulement d'un arsenal technique d'outils et de schémas d'analyse mais aussi d'un vaste répertoire de textes retenus à titre d'exemples canoniques de modèles formels⁶.
- 2 Afin d'encourager l'étude raisonnée du fonctionnement rhétorique des textes épistolaires d'Ancien Régime, il s'agit de montrer combien il peut être heuristiquement

fécond de se servir des classifications, des concepts et des schémas épistolographiques comme d'outils permettant de décoder les signaux textuels qui rendent tel ou tel effet de lecture possible. Pour cela, nous procéderons en deux temps. D'une part, nous examinerons l'intérêt qu'il y a à pratiquer un savoir-lire calqué sur celui de l'ancienne rhétorique, ce qui implique de voir à la fois quels sont les moyens dont nous disposons pour faire émerger de nouveaux programmes de lisibilité et quels sont les obstacles à leur mise en œuvre systématique. D'autre part, invitant à dépasser les problématiques d'histoire culturelle sur les manuels d'art épistolaire, nous analyserons la spécificité proprement rhétorique des typologies que ceux-ci proposent.

1. De nouveaux programmes de lisibilité pour les textes épistolaires

- 3 Puisque l'« Atelier » d'*Exercices de Rhétorique* a précisément été conçu dans le but d'accueillir « les réflexions en cours sur l'application technique des notions rhétoriques⁷ », il s'agit de défendre l'idée selon laquelle les manuels épistolographiques (qui intègrent et prolongent le savoir rhétorique en l'acclimatant, de manière extrêmement inégale au demeurant, aux spécificités du genre épistolaire) mettent à disposition des modes d'analyse opératoires permettant de mieux comprendre le fonctionnement et l'efficacité des textes épistolaires. Se servir de la classification des sous-genres épistolaires comme instrument d'investigation afin de « construire méthodiquement une intelligibilité des textes, une description de leur forme, de leur dynamique, de leur efficacité⁸ » : tel est bien l'objectif de cet « Atelier ».

1.1. En quête d'un interprétant formel

- 4 Alors que la perspective rhétorique semble devoir s'imposer d'elle-même tant les lettres d'Ancien Régime déploient à l'évidence (certes à des degrés et à des échelles textuelles variées) tout un ensemble de moyens et de techniques assurant diverses finalités persuasives, les ressorts spécifiquement rhétoriques de l'écriture épistolaire ont jusqu'à présent été négligés, quand ils n'ont pas été purement et simplement évacués. Un tel désintérêt (parlera-t-on d'indifférence, de dédain, d'hostilité ?) pour le fonctionnement rhétorique des textes épistolaires est d'autant moins compréhensible que la perceptibilité des formes et des structures rhétoriques, déjà objectivement incontournable dans les textes, est largement favorisée par l'existence d'ouvrages didactiques, appelés *secrétaires*⁹, qui répertorient les conventions propres aux différentes espèces de lettres – chaque espèce étant définie par son but argumentatif, par ses stratégies éthiques et par ses moyens pathétiques¹⁰. En dépit des précieux instruments de lecture que représentent ces entreprises de formalisation des pratiques épistolaires, peu nombreux sont les travaux à utiliser les catégories de lettres méthodiquement définies par les manuels pour décrire l'efficacité des procédures produisant tel ou tel effet de lecture. Il y a pourtant tout lieu de penser que la description systématique des formes de la textualité épistolaire à l'aune des descriptifs théoriques des différentes catégories de lettres (catégories qui sont à concevoir, dans la lignée des *species orationis* de la tradition rhétorique, comme autant de *types* ou de *genres*¹¹) donnerait enfin les moyens de ne plus réduire les textes épistolaires à leur seul contenu.

- 5 Pour flagrantes que soient les carences en matière d'appréhension formelle des textes épistolaires, il convient néanmoins de rendre justice aux quelques pionniers qui ont pressenti la nécessité d'appréhender la pratique à l'aune de la théorie, c'est-à-dire de confronter les textes des correspondances aux manuels épistolographiques, démontrant avec éclat que seule la connaissance des habitudes socio-discursives codifiées alors en vigueur permet d'évaluer à leur juste mesure la valeur et l'impact des procédés discursifs déployés dans l'interaction épistolaire. En 1992, Geneviève Haroche-Bouzinac a montré le chemin : afin de comprendre « la formation du talent épistolaire de Voltaire », elle a constitué au préalable « une sorte de répertoire des conventions et des pratiques » synthétisant les préceptes contenus dans les manuels d'art épistolaire¹². En 2003, deux enquêtes ont creusé ce sillon. D'une part, Claude La Charité a analysé « les pratiques épistolaires de Rabelais à partir de l'art d'écrire des lettres qui est au fondement de la pédagogie humaniste et qui constitue la voie royale pour accéder à une éloquence d'envergure littéraire », dressant une typologie des genres épistolaires mis en œuvre par Rabelais à la lumière des traités épistolographiques d'Érasme et de Fabri¹³. D'autre part, Luc Vaillancourt, pour chacun des cinq recueils étudiés (celui d'Hélisenne de Crenne, d'Étienne du Tronchet, de Gaspar de Saillans, des dames des Roches et d'Étienne Pasquier), a mis en relation « les structures rhétoriques de la lettre » avec « les modèles suggérés par les ouvrages théoriques afin de voir s'il y a convergence ou divergence et à quels niveaux », examinant les « structures discursives en regard des règles de l'invention, de la disposition et de l'élocution¹⁴ ». C'est dans cette lignée méthodologique que s'est tenu à Grenoble, en octobre 2014, un colloque international dont l'un des objectifs était de systématiser le geste qui consiste à se servir des descriptifs épistolographiques comme de grilles de lecture, dans le but de repérer et de décrire les modèles, aussi courants que codifiés, que les scripteurs sollicitent et s'approprient au gré de leurs besoins pragmatiques¹⁵. Pourtant, parmi la floraison de travaux consacrés à l'épistolaire (floraison qui ne cesse de s'intensifier depuis quelques décennies), ces recherches constituent des exceptions, tant prévalent d'autres modes de lecture – modes de lecture qui font la part belle non pas à l'observation technique mais à l'appréciation littéraire, non pas à la description mais à l'interprétation, tant il est vrai que les habitudes critiques actuelles se situent davantage du côté de l'herméneutique que de la rhétorique.

1.2. À l'école des anciens maîtres de rhétorique

- 6 Le fait que les recherches sur l'épistolaire d'Ancien Régime fassent figure de parent pauvre au sein du vaste domaine d'investigation que constituent aujourd'hui les lectures rhétoriques (quelles qu'en soient les déclinaisons individuelles) est d'autant plus surprenant que les anciens professeurs de la discipline n'ont pas manqué de se servir des corpus épistolaires dont ils disposaient comme d'un terrain d'entraînement idéal pour roder un savoir-lire conçu comme art d'organiser des masses textuelles – c'est-à-dire d'isoler des portions de texte plus ou moins autonomes et d'en expliquer la fonctionnalité. Souvenons-nous que dans le cursus d'apprentissage de la rhétorique, le genre épistolaire ne donnait pas seulement lieu à des exercices d'écriture¹⁶. Il fournissait également des exercices de lecture dont la persistante vitalité est attestée par les manuels qui proposent, pour divers textes épistolaires, de méthodiques découpages rhétoriques – ce qui illustre par ailleurs l'attention primordiale accordée aux phénomènes de *dispositio*¹⁷. Parmi les manuels rédigés en latin qui contiennent des

commentaires rhétoriques sur les corpus épistolaires hérités de l'Antiquité (au premier rang desquels les lettres de Cicéron, dont la prédominance reste absolue aussi bien au XVI^e siècle¹⁸ qu'au XVII^e siècle¹⁹), nous nous contenterons d'en présenter quatre, qui tous nous ont été signalés par Francis Goyet.

- 7 1) Au milieu du XVI^e siècle, Philippe Melanchthon (1497-1560), professeur à Wittenberg, analyse l'intégralité des *Familiares* de Cicéron à quatre reprises. Compte tenu de ses tâches pédagogiques, on peut aisément « imaginer que, durant sa carrière d'enseignant, Melanchthon a fait cours quatre fois sur toutes les *Familiares*. D'un cours à l'autre, il a bien entendu présent à l'esprit son analyse ou ses analyses précédentes, mais, en y revenant, il maintient ou modifie tel ou tel point²⁰ ». Ainsi disposons-nous, pour chaque lettre cicéronienne, de quatre analyses par Melanchthon, comme le montre leur mise en parallèle dans l'édition du *Corpus Reformatorum*²¹. La première analyse (« *Argumentum et scholia* ») donne le plan de la lettre, dont elle répertorie les différentes étapes argumentatives – étapes que Melanchthon prend soin de numérotter et dont il signale les premiers mots, pour que l'étudiant puisse les retrouver facilement. Même si les autres analyses (« *Aliud argumentum* ») se présentent de manière moins stricte (les séquences n'étant plus indiquées par un chiffre), elles se focalisent également sur la progression de la lettre – comme le feront par la suite de nombreux épigones²².
- 8 2) À la fin du XVI^e siècle, Melchior Junius (1545-1604), professeur à Strasbourg, illustre les descriptifs théoriques qu'il donne des sous-genres épistolaires par des passages tirés des mêmes *Familiares* – les sous-genres épistolaires étant répartis, à l'instar d'Érasme, en quatre genres (délibératif, démonstratif, judiciaire, familial ou extraordinaire²³). D'une part, Junius reproduit intégralement les textes cités, dont il matérialise l'agencement en le subdivisant en une douzaine de points. D'autre part, pour chacune des parties que doit comporter la lettre (les *exordia*, *propositiones*, *confirmations* et *conclusiones* étant indiqués par des manchettes), il donne les références d'autres lettres cicéroniennes, afin que les étudiants puissent consulter plusieurs exemples.
- 9 3) Dans le deuxième quart du XVII^e siècle, Johannes Tesmar (1612-1654), professeur à Brême, consacre tout un livre de son manuel de rhétorique aux différents sous-genres épistolaires, qu'il classe à l'intérieur de deux catégories englobantes : les « *Materiae didascalicae* » et les « *Materiae deliberativae*²⁴ ». Pour chaque sous-genre, Tesmar résume la structure argumentative de plusieurs lettres en trois ou quatre points, ceux-ci pouvant à leur tour être subdivisés. Les lettres dont il analyse la *dispositio* sont d'origines très diverses : elles proviennent soit de correspondances authentiques (surtout Cicéron, parfois Pline, et de manière exceptionnelle Melanchthon, Érasme et Luther), soit d'historiens (Plutarque, Justin, Tite-Live et occasionnellement Diogène Laërce ou Aulu-Gelle), soit d'œuvres littéraires (Homère, Ovide, Térence, et plus rarement Plaute), soit de la Bible.
- 10 4) Au début du XVIII^e siècle, Joseph de Jouvancy (1643-1719), professeur au lycée Louis-le-Grand de Paris, consacre la « Septième partie » de son manuel de rhétorique à l'épistolaire²⁵. Après avoir brièvement rappelé les qualités stylistiques d'une missive et les parties qui la constituent, il examine la composition d'une trentaine de lettres tirées des cinq premiers livres des *Familiares*²⁶, les traitant simplement l'une après l'autre, sans perspective d'ensemble, comme l'avait fait en son temps Melanchthon sur la totalité du corpus.
- 11 Quelles que soient les formules retenues (mode de classement des lettres, nombre et nature des textes donnés comme exemples, degré de précision de l'analyse

compositionnelle, place accordée à l'appréciation stylistique), le geste d'analyse des pédagogues d'Ancien Régime est systématiquement le même. Pour mettre au jour la structure rhétorique de la lettre étudiée, ils en explorent méthodiquement la configuration grâce à une double activité de structuration (il s'agit de découper le texte en séquences argumentatives) et de modélisation (il s'agit d'identifier le sous-genre épistolaire dont le texte relève, avec les ressorts logiques, éthiques et pathétiques qui lui sont propres). Un tel processus de formalisation ayant pour but de dégager la cohérence et l'efficacité des dispositifs mis en œuvre, les manuels mettent volontiers l'accent sur les opérations techniques constitutives de la lecture rhétorique, au moyen de toutes sortes de procédés typographiques d'une clarté toute didactique – parmi lesquelles la numérotation des blocs textuels identifiés (que ceux-ci soient résumés en fonction de leur teneur argumentative, comme chez Melanchthon et Tesmar, ou recopiés littéralement, comme chez Junius).

- 12 Assurément, une telle schématisation formelle des textes épistolaires nécessite une parfaite maîtrise des outils de la rhétorique en général et de la rhétorique épistolaire en particulier – maîtrise qu'il est possible d'acquérir, si l'on en croit les préfaces volontaristes des manuels, à force d'entraînement²⁷. Pour déployer le même regard expert sur les formes épistolaires que les professeurs de naguère, c'est-à-dire pour être en mesure de repérer et de décrire des indices embrayeurs d'effets, pourquoi ne tâcherions-nous pas de nous approprier leurs protocoles de lecture ? Prenons pour guide les maîtres de rhétorique et faisons nôtres leurs pratiques de description de la textualité épistolaire. Si une telle ambition résonne comme un défi, n'oublions pas que nous avons théoriquement les moyens de le relever, puisque nous disposons à la fois de traités de rhétorique offrant des outils applicables à toutes les réalisations discursives, de commentaires exemplifiant la méthode de l'analyse rhétorique et de manuels épistolographiques.

1.3. Un corpus, des outils : l'exemple des romans épistolaires monodiques

- 13 Afin de mieux prendre la mesure des retombées heuristiques d'un art de lire conçu, à l'instar des exercices pédagogiques des siècles passés, comme un art d'organiser des masses textuelles, de repérer des configurations et d'en proposer des modélisations, résumons la situation à l'aide d'un exemple concret. D'un côté, il y a des textes épistolaires dont la rhétoricité est manifeste voire, en certains passages, ostentatoire – les romans épistolaires à une seule voix apparus dans le sillage de l'engouement pour les *Héroïdes* d'Ovide, tels que les *Lettres portugaises* de Guilleragues (1669), les *Lettres galantes de Madame***** d'Anne Ferrand (1691), les *Treize lettres d'une dame à un cavalier* d'Edme Boursault (1699) et les *Lettres de la Marquise de M*** au Comte de R**** de Claude Crébillon (1732). De l'autre côté, il existe toute une série de manuels épistolographiques qui répertorient, de manière strictement organisée et rigoureusement conceptualisée, les différents types de lettres. Dans ces circonstances (textes à forte teneur rhétorique d'une part, répertoire de modèles discursifs d'autre part), on ne peut que s'étonner que la formidable boîte à outils que constituent les typologies épistolographiques n'ait jamais été mise à profit pour décrire, au plus près des formes textuelles, les procédures constitutives de la lisibilité épistolaire.

- 14 Lorsque l'on dresse un rapide bilan des travaux consacrés à ces romans (dont nous nous contentons d'offrir une vue cavalière, sans nullement prétendre à l'exhaustivité), on constate que la plupart de ces travaux sont le fait d'historiens de la littérature. Pour simplifier, disons que ces travaux relèvent de deux angles d'approche différents. D'une part, quelques enquêtes s'attachent à mettre en série des œuvres qui s'abreuvent aux mêmes modèles esthétiques et aux mêmes représentations anthropologiques – que cette mise en série se fasse dans une optique philologique²⁸, générique²⁹ ou d'histoire des mentalités³⁰. D'autre part, de nombreuses études monographiques resituent les œuvres dans leur contexte socio-culturel afin de mieux en comprendre les enjeux voire les finalités – ainsi les *Lettres de la Marquise de M*** au Comte de R**** sont-elles analysées à la lumière de problématiques d'ordre stylistique (la crise du roman et ses nouvelles formes³¹), moral (le jugement porté sur la société aristocratique et l'idéologie du libertinage³²) ou psycho-social (les rapports amoureux mis en scène³³). S'il n'est pas question de contester la richesse et la complémentarité de ces différentes approches, on admettra qu'en appréhendant les romans épistolaires à la lumière de vastes problématiques englobantes, elles sont assurément très éloignées d'une rhétorique de la lecture fondée sur des opérations de structuration, de modélisation et d'identification de blocs textuels – d'autant plus qu'en dépit de l'hétérogénéité de leurs perspectives, elles ont une nette tendance à se focaliser sur les émotions, les sentiments et les affects des épistolières mises en scène, n'évitant d'ailleurs pas toujours l'écueil de l'impressionnisme thématique³⁴. La dimension rhétorique des textes épistolaires se trouve ainsi occultée par toutes sortes de réflexes herméneutiques qui ne manquent pas de faire écran aux embranchements et aux bifurcations d'une matérialité textuelle qui fonctionne pourtant à bien des égards comme une vaste combinatoire de modèles répertoriés par la tradition rhétorique – même si ces modèles font naturellement l'objet d'écarts, d'hybridations et de variations. Symptomatique à cet égard est la fortune critique des *Lettres portugaises* : à trop réduire ces cinq lettres, dont l'une des caractéristiques réside pourtant dans le rapide enchaînement de séquences rhétoriques variées et parfois contradictoires³⁵, à un registre (le registre tragique³⁶), à une esthétique (l'esthétique élégiaque³⁷), à une thématique (les passions d'une femme trahie et abandonnée³⁸), à une pragmatique (l'écriture de la lettre tendant vers le monologue³⁹) ou à une stratégie stylistique (donner l'impression d'un pur discours passionnel⁴⁰), le texte épistolaire se trouve artificiellement nivelé, lissé, uniformisé. L'impression de flux textuel mimétique des mouvements désordonnés de la passion ne résiste d'ailleurs pas longtemps à un méthodique séquençage du tissu épistolaire, c'est-à-dire à la structuration et à la modélisation de séquences précisément isolables et dotées d'une économie propre, dont il est possible de décrire la fonctionnalité à l'aide des descriptifs théoriques contenus dans les manuels d'art épistolaire⁴¹.
- 15 L'absence de lecture proprement rhétorique des romans épistolaires monodiques à l'aune des catégories épistolographiques est d'autant plus curieuse que grâce aux analyses fondatrices de Bernard Bray, les spécialistes s'accordent à reconnaître « toute l'importance du rôle des manuels et des recueils dans la formation du genre [du roman épistolaire]⁴² ». Alors que la perceptibilité des formes rhétoriques dans les manuels et recueils épistolaires est unanimement admise (leur visée plus ou moins ouvertement didactique les condamnant effectivement à une « monotone rigueur⁴³ »), tout se passe comme si, une fois transposées sur le terrain de la fiction romanesque, les formes rhétoriques perdaient de leur visibilité. Pourtant, « il n'y a pas de différence fondamentale, ni du point de vue de la structure ni du point de vue du ton⁴⁴ », entre

d'un côté, les lettres amoureuses insérées dans des manuels et des recueils relevant d'une sorte de « paralittérature⁴⁵ », et d'un autre côté, celles qui prennent place dans les romans épistolaires. Entre la « technique mineure » de lettres proposées à titre de modèles par la « pauvre littérature de manuels » et l'« art majeur⁴⁶ » de lettres ordonnées en fonction de la progression narrative, il n'existe « qu'une différence de présentation et d'organisation », même s'il y a « certes une concentration psychologique beaucoup plus forte⁴⁷ » dans les lettres des romans épistolaires. Puisqu'il n'y a pas solution de continuité entre les formes épistolaires des ouvrages didactiques et celles des romans, on ne peut que s'étonner du fait que l'armature rhétorique de ces lettres ne soit pas perçue, c'est-à-dire activée et investie au cours du processus lectorial. Pour expliquer ce déficit de visibilité des dispositifs rhétoriques en régime romanesque, nous oserons deux hypothèses. Si la rhétoricité des romans épistolaires monodiques est négligée, c'est, pour le dire brutalement, parce que le lecteur n'a ni l'envie ni les moyens de la remarquer.

- 16 D'une part, il semblerait que lecteurs et critiques répugnent à admettre que toute écriture épistolaire, même fictionnelle, mobilise des procédés discursifs culturellement normalisés, socialement ritualisés et rhétoriquement codifiés – bref, qu'elle engage des structures textuelles instituées. Si les commentateurs s'attachent davantage à la vie sentimentale des héroïnes (ses étapes chronologiques, ses composantes psychologiques, ses inflexions tonales) qu'à leurs formes d'expression, c'est qu'ils adhèrent spontanément à l'idée, aussi communément partagée qu'impossible à démontrer, selon laquelle rhétorique et écriture romanesque seraient antinomiques. On le sait, le lecteur répond toujours aux potentialités offertes par le texte en fonction de son horizon d'attente : libre à lui de motiver tel élément et de désamorcer tel autre, au gré du modèle de lecture qu'il décide d'actualiser. Le fait que la critique s'intéresse moins aux dispositifs textuels qu'aux thèmes caractéristiques de l'état amoureux n'est donc pas grave en soi : il est simplement révélateur des « forces du désir » et des « tensions de l'idéologie » qui, « dans le grand jeu des interprétations » ont assurément « un rôle décisif⁴⁸ » – les lecteurs éprouvant manifestement le besoin de contempler les joies et les souffrances de l'amour-passion. Le problème, ce n'est pas que les considérations sur les états d'âmes des héroïnes tendent à monopoliser les études sur les romans épistolaires monodiques. C'est qu'en repliant trop vite l'analyse du sens des œuvres sur la glose psychologique, les commentateurs se privent des moyens de percevoir les structures et les agencements signifiants dont l'évacuation pure et simple aboutit à amputer les textes d'une grande partie de leur richesse. Certes, on peut préférer dissoudre le texte épistolaire dans des paradigmes présentés comme aussi universels que trans-historiques – qu'il s'agisse d'imputer les constantes du discours amoureux aux invariants structurels de la lettre d'amour⁴⁹ ou aux « situations-types » qui dessinent au fil des correspondances (authentiques ou fictives) « tout un parcours sentimental » immuable⁵⁰. Pourtant, il n'est pas inutile de rappeler que « la lettre amoureuse, comme toute production de l'esprit, ne saurait échapper à la solidarité historique ni se dissocier des faits de civilisation qui affectent différemment le vécu, la représentation et l'expression de l'amour⁵¹ ». Or comment ignorer que parmi ces « faits de civilisation », la rhétorique modèle en profondeur toutes les productions discursives ? Alors qu'elles sont souvent assimilées à la seule thématization de réactions affectives, les lettres des romans monodiques fonctionnent bien sur le modèle des types de discours répertoriés et formalisés par les traités de rhétorique en général, et par les manuels d'art épistolaire en particulier. De ce point de vue, taxer les textes épistolaires

de « courrier du cœur » et stigmatiser la « formulation un peu gauche » des titres donnés aux lettres des recueils relève du contresens⁵², dans la mesure où les « plaintes », les « reproches » ou encore les « excuses » ne sauraient être réduits ni à une sentimentalité convenue ni à des dénominations répétitives – les lettres amoureuses offertes au public ne visant ni le renouvellement thématique ni l'innovation stylistique (exigences ô combien anachroniques), mais seulement le plaisir d'un lecteur qui sait apprécier les variations rhétoriques autour de situations et de dynamiques discursives standardisées.

- 17 D'autre part, si la rhétoricité des romans épistolaires reste inexplorée, c'est parce que les commentateurs sont dépourvus des outils théoriques adéquats. Alors même que les spécialistes invoquent à l'envi le caractère conventionnel de textes dont ils ne cessent de souligner les effets de reprises et variations sur fond d'une mémoire commune (effets rapportés tantôt à des archétypes psychologiques⁵³, tantôt à des récurrences thématiques⁵⁴, tantôt à des jeux intertextuels⁵⁵), les modèles d'organisation textuelle pâtissent d'analyses qui, faute d'instruments de compréhension et de description, restent approximatives. La tentative d'Odile Richard-Pauchet de distinguer, dans les *Lettres de la Marquise de M*** au Comte de R****, des « séries de lettres » en fonction de leur « organisation rhétorique propre⁵⁶ » illustre bien les limites auxquelles se heurte une classification entreprise sans avoir intériorisé au préalable les taxinomies des manuels d'art épistolaire. Certes, l'objectif est tout à fait pertinent – cataloguer les différents types de lettres représentés afin de montrer que chaque partie du roman est dominée par l'un d'entre eux. Pourtant, même si l'on obtient des constats fort intéressants sur la structure de l'œuvre, le résultat est décevant : loin d'aboutir à une typologie précise, l'article se contente de repérer des catégories de lettres aussi intuitivement perçues qu'insuffisamment historicisées, ce qui le condamne à la paraphrase psychologisante. Indéniablement, la sollicitation des descriptifs théoriques contenus dans les manuels d'art épistolaire permettrait plus de précision dans l'identification des catégories de lettres, comme en témoignent trois exemples. Premièrement, il est quelque peu frustrant de voir gommée la diversité des lettres de la première partie (dans lesquelles l'épistolière, déchirée par les contradictions, hésite à répondre favorablement aux avances du comte), qui se trouvent englobées dans la catégorie trop vaste des « lettres argumentatives », alors qu'il est aisé d'affiner l'analyse à la lumière des différentes sortes de lettres délibératives consignées par les manuels d'art épistolaire (demande, persuasion ou dissuasion, encouragement ou découragement). Deuxièmement, prendre pour critère de la « lettre de plainte » le thème pathétique de la souffrance liée à la séparation s'avère simpliste, et c'est aller un peu vite en besogne que de subsumer sous cette appellation des séquences aux déterminations pragmatiques irréductibles. Le terme de plainte étant redoutablement polysémique, il ne permet pas de distinguer d'une part, les passages de déploration (le premier sens de *plainte* signifiant l'expression de la douleur) et d'autre part, les passages de reproches (le deuxième sens de *plainte* étant synonyme de récrimination ou réclamation appelant réparation suite à une injustice) – la lettre de plainte au sens de reproches relevant du genre judiciaire⁵⁷ et étant souvent associée à l'accusation⁵⁸. Même si la plainte au sens de déploration et la plainte au sens de reproches partagent un certain nombre de paramètres pragmatiques communs, les deux types de discours ne procèdent pas de la même logique argumentative⁵⁹. Troisièmement, la catégorie intitulée « lettre de reproche » ne respecte pas la diversité des lettres relevant du genre judiciaire, parmi lesquelles on pourrait différencier, par exemple, les séquences de reproches sans projet de rupture

(*expostulatio*) et les séquences de condamnation sans appel avec intention de rupture (*exprobratio*⁶⁰). S'il ne s'agit pas de se perdre en arguties sur les diverses manières dont la Marquise se plaint du Comte⁶¹, il serait néanmoins fructueux de proposer un classement plus fin, susceptible de nous faire percevoir les différentes stratégies propres aux lettres judiciaires (accusation accompagnée d'adoucissements ou au contraire formulée sans détours, attitude indulgente ou au contraire menaçante) – stratégies dûment répertoriées par les manuels d'art épistolaire. À l'issue de ces réflexions, on comprend que la contradiction entre d'une part, le sentiment incontestable que l'efficacité des formes et des dynamiques discursives des lettres de la Marquise de M*** doit être décrite à l'aune de schémas rhétoriques et d'autre part, l'impossibilité d'étayer cette intuition autrement que par des analyses psychologiques résulte d'une méconnaissance des taxinomies épistolographiques.

- 18 Que la manière dont les manuels d'art épistolaire distinguent les différentes catégories de lettres puisse nous aider à percevoir des nuances auxquelles nous risquons fort, en l'absence de l'outillage adéquat, de rester indifférents : telle est la leçon que l'on tirera de ces quelques exemples. À nous donc de tirer profit des typologies contenues dans les manuels – l'enjeu étant de percevoir les effets de lecture induits par le réinvestissement de patrons rhétoriques qui, pour avoir été perdus de vue, n'en constituent pas moins des modèles de lecture opératoires.

2. Le rendement des typologies épistolographiques

- 19 Alors que maints spécialistes affichent une condescendance narquoise à l'égard de la « rage classificatoire » d'un « genre foncièrement traditionnaliste⁶² », il s'agit de renouveler l'approche des manuels épistolographiques en substituant au dédain pour une entreprise jugée impossible, tant les matières et les situations épistolaires sont perçues comme inépuisables, une volonté de restituer aux diverses typologies les principes d'intelligibilité qui en constituent le fondement. C'est bien en réaction aux jugements à l'emporte-pièce portés sur la stérilité de raffinements taxinomiques obsolètes qu'il s'agit de reprendre à notre compte le mot d'ordre formulé par Bernard Beugnot : « Plutôt que de constater que “les théoriciens se perdent en distinctions” et d'approuver Lanson qui “se moque de leurs subdivisions”, interrogeons-nous sur leur raison d'être⁶³ ». Pour peu que l'on parvienne à dépasser la variété formelle des manuels épistolographiques (formes du didactisme, proportions des exemples, degrés de systématisation, échelles de normativité...), il devient possible de comprendre que la modélisation des formes épistolaires – c'est-à-dire la schématisation des moyens et des buts de l'écriture par lettres – relève d'une technicité spécifiquement rhétorique. On l'aura compris, l'enjeu est précisément de ressaisir les typologies épistolographiques dans leur dimension rhétorique afin de pouvoir ensuite disposer de patrons susceptibles d'orienter la démarche de lecture des textes épistolaires.

2.1. Le potentiel heuristique de la classification des sous-genres épistolaires

- 20 Face à la profusion de typologies concurrentes, toute prétention à les maîtriser suffisamment pour pouvoir s'en servir de grilles de lecture peut paraître utopique. Si le programme de recherche que nous défendons promet de faire émerger de nouveaux

axes de lisibilité pour les textes épistolaires, il convient de ne pas nier la difficulté de l'entreprise, tant les échafaudages théoriques des manuels épistolographiques sont loin d'être stabilisés. D'une part, les diverses typologies laissent apparaître de déconcertantes fluctuations dans le nombre d'espèces de lettres répertoriées. Avouons qu'il est aisé de se laisser fasciner par les extrêmes et que l'on peut prendre un malin plaisir à opposer typologies maximalistes (celle du Pseudo-Libanios⁶⁴, celle de G. M. Filelfo⁶⁵ ou celle de Fabri⁶⁶) et typologies minimalistes (celle de Grimarest ou celle de Mauvillon⁶⁷), comme l'a d'ailleurs fait en son temps Jean Papon soulignant que « telle multiplicité d'opinions a mis beaucoup de personnes en trouble⁶⁸ ». D'autre part, la rigueur idéale de l'exercice de catégorisation est largement battue en brèche, dans les faits, non seulement par toute une série d'hésitations voire de contradictions taxinomiques (notamment chez Érasme⁶⁹) mais encore par des tâtonnements et des incohérences qui attestent combien les auteurs de manuels font parfois peu de cas des exigences de rigueur et de systématisme théoriques (chez Sansovino⁷⁰ comme chez Chappuys⁷¹). En outre, les critères de classement des différentes espèces de lettres varient considérablement. Dans les manuels d'Ancien Régime, non seulement « trois principes de classement alternent ou se combinent : les trois genres traditionnels de la rhétorique, les contenus et finalement les tons (enjoué ou sérieux)⁷² », mais encore les auteurs n'hésitent ni à exposer des nomenclatures qu'ils n'exploiteront pas (ainsi Irson commence-t-il son traité par un arbre répartissant, au moyen d'accolades, les différents sous-genres en trois catégories – lettres sérieuses, lettres galantes, lettres moyennes – dont il ne sera plus question par la suite⁷³) ; ni à adopter un mode d'organisation qu'ils abandonneront en cours de route (on pense à Ortigue de Vaumorière délaissant le classement en trois genres dans le second tome de son anthologie classée avec une notice pour chaque espèce de lettres⁷⁴) ; ni à faire preuve d'une certaine désinvolture taxinomique en procédant à des rafistolages et à des replâtrages destinés à pallier les lacunes de leurs prédécesseurs (c'est ainsi qu'en pédagogue désireux de fournir à ses élèves du collège de Tournon une typologie formellement impeccable, Voëllus remédie au déséquilibre de la taxinomie érasmiennne par un simple tour de passe-passe, en résorbant les espèces de lettres du « genre extraordinaire » inventé par Érasme dans le « genre démonstratif », qui ne comportait dans le *De conscribendis epistolis* aucune espèce de lettre en particulier⁷⁵ – ce qui lui permet de proposer à moindres frais une typologie élégamment tripartite⁷⁶). À cet égard, il est amusant de relever les contorsions voire les pirouettes plus ou moins alambiquées que font les théoriciens au moment où ils mentionnent l'embarrassante et néanmoins incontournable distinction de Cicéron⁷⁷, considéré comme « le grand pere des Secrétaires⁷⁸ ». Enfin, les changements de dénominations d'un manuel à l'autre font apparaître des phénomènes de polysémie qui compliquent l'identification des différents types de lettres : sans entrer dans les détails, contentons-nous de signaler par exemple que la *lettre d'avis* peut être synonyme tantôt de la lettre de nouvelles tantôt de la lettre d'avertissement⁷⁹ ou encore que la *lettre de prière* peut désigner soit la lettre d'excuse soit la lettre de requête⁸⁰. Au terme de ce rapide survol des principales difficultés que posent les manuels épistolographiques, c'est peu dire que les motifs de perplexité ne manquent pas – bien réels, ils sont encore aggravés par toutes sortes de plagiats plus ou moins dissimulés, de recyclages inégalement fidèles, de réfections terminologiques hasardeuses et de subreptices mixages de sources.

- 21 Pourtant, alors que le manque d'homogénéité conceptuelle est flagrant, on s'étonnera peut-être de constater qu'en réalité, les grilles d'analyse et les contenus notionnels

utilisés pour définir les différents sous-genres épistolaires sont loin d'être infinis. Autrement dit, l'impression de désordre et de confusion qui résulte de la mise en parallèle des différentes typologies doit être dépassée. Que les taxinomies épistolographiques demeurent relativement stables tout au long des siècles d'Ancien Régime, pendant lesquels se succèdent les manuels d'art épistolaire, c'est ce que prouve la simple confrontation de quatre typologies issues d'époques différentes – c'est à dessein que nous choisissons des typologies clairement organisées en fonction des genres oratoires, dans la mesure où la persistance des catégories y est plus immédiatement facile à percevoir. En 1522, le *De Conscribendis epistolis* d'Érasme répartit ainsi les différents types de lettres⁸¹ :

- Pour le genre délibératif : *exhortatoria* (encouragement), *dehortatoria* (découragement), *suasoria* (persuasion), *dissuasoria* (dissuasion), *consolatoria* (consolation), *petitoria* (demande), *commendatitia* (recommandation), *monitoria* (conseil), *amatoria* (amitié ou amour)
- Pour le genre judiciaire : *criminatoria* (accusation), *expostulatoria* (plainte), *purgatio* (apologie), *exprobratio* (reproches), *invektiva* (invektives), *deprecatoria* (appel à la pitié)
- Pour le genre familial : *nunciatio* (information), *mandatoria* (instructions), *collaudatoria* (éloge à un inférieur), *gratiarum actio* (remerciement), *lamentatoria* (lamentation), *gratulatoria* (félicitations), *jocosa* (humoristique), *conciliatoria* (conciliation), *officiosa* (obligeance), *disputatoria* (discussion)⁸²

En 1583, le développement que consacre Jean Papon aux « lettres closes » dans ses *Secrets du troisième et dernier notaire* propose, à partir de la liste d'Érasme à laquelle il fait explicitement allusion, une classification selon quatre « chefs d'écrire » (nous introduisons les alinéas) :

Celles, qui sont exhortatoires, dehortatoires, suasoires, consolatoires, commendatoires, intercessoires, precatoires, admonitoires, condolentes, doctrinales, interrogatoires, injonctives, submonitoires, tiennent du délibératif.

Celles qui sont familières, congratulatoires, responsoires, lamentatoires, laudatoires, amatoires, sont sous le chef démonstratif.

Les invectives, cavillatoires, increpatoires, objurgatoires, expostulatoires, convictoires, criminatoires, irritatoires, expurgatoires, deprecatoires, despectoires, penitenciales, excusatoires, minatoires, & accusatoires, tiennent du judiciaire.

Sous autre chef extraordinaire ou mixte, sont les nonciatoires, mandatoires, pour actions de grâces, lamentatoires, collaudatoires, gratulatoires, conciliatoires, officieuses, disputatoires, & ironiques⁸³.

En 1646, *Le Parfait secrétaire* de Paul Jacob procure la typologie suivante⁸⁴ :

- Pour le genre démonstratif : lettres de consolation, de conjouissance, de conciliation, dédicatoire, d'étrennes, de nouvelles, d'offres de service, de raillerie, de recommandation, de remerciement
- Pour le genre délibératif : lettres de demande, d'exhortation, de persuasion, de dissuasion, d'amour
- Pour le genre judiciaire : lettres de prière, d'accusation, de reproche, d'avertissement

En 1747, le *Cours de belles-lettres* de Charles Batteux procède encore au même genre de classement⁸⁵ :

On conseille dans une lettre, on détourne, on exhorte, on console, on demande, on recommande, on réconcilie, on discute : et alors on est dans le genre délibératif. On accuse, on se plaint, on menace, on demande que les torts soient réparés : c'est le genre judiciaire. On loue, on blâme, on raconte, on félicite, on remercie, etc. : c'est le genre démonstratif.

- 22 Aussi irréductibles que soient ces ouvrages didactiques (le premier s'inscrit dans le cursus de rhétorique en latin des étudiants humanistes⁸⁶, le deuxième consiste en un traité professionnel écrit par un jurisconsulte⁸⁷, le troisième se présente comme la synthèse de lectures érudites à destination du public mondain à l'âge de la galanterie⁸⁸, le quatrième est l'important manuel d'un professeur de rhétorique du XVIII^e siècle⁸⁹), leurs nomenclatures n'en sont pas moins tributaires d'un même geste de classification et de codification de la pratique épistolaire. Mis en parallèle, ces quelques échantillons attestent la remarquable permanence d'un souci de recenser les types, normes et

modèles d'une écriture épistolaire qui, pour être extrêmement diversifiée, n'en est pas moins jugée méthodiquement analysable – ce qui illustre l'entière confiance dans les capacités de la rhétorique à formaliser l'ensemble des réalisations pragmatiques d'une pratique protéiforme. On aura du reste noté que le nombre des catégories (une vingtaine en moyenne) est tout à fait raisonnable, donc possible à maîtriser, y compris pour le lecteur d'aujourd'hui, auquel le geste taxinomique est devenu bien peu familier. Reprendre à notre compte la conviction enthousiaste que les outils d'analyse de cette discipline sont suffisamment performants pour pouvoir décrire et codifier l'intégralité des situations et discours épistolaires : tel est le parti pris de cet « Atelier ».

- 23 Insistons-y d'emblée : s'il s'agit d'attirer l'attention sur les taxinomies épistolographiques qui se succèdent tout au long de l'Ancien Régime, ce n'est pas pour les soumettre à un regard historiciste – que celui-ci soit motivé par un but patrimonial (les tirer de l'oubli), documentaire (se renseigner sur l'évolution du genre épistolaire), anthropologique (comprendre des pratiques sociales) ou encyclopédique (inventorier l'immense corpus que constituent les manuels d'art épistolaire). Loin de nous l'idée d'entreprendre une cartographie des typologies existantes, ce qui aboutirait à d'interminables comparaisons de listes vouées à connaître le sort d'archives aussi touffues qu'inutilisables ! Si notre propos a vocation à mieux faire connaître les typologies épistolographiques, c'est seulement au nom de l'efficacité technique que celles-ci peuvent acquérir lors de la lecture de textes épistolaires – la visée ultime étant de s'approprier les descriptifs théoriques des différents types de lettres afin de disposer d'instruments destinés à faciliter les opérations de perception et d'intelligibilité des formes textuelles. Le profit escompté est donc d'ordre strictement heuristique – l'intérêt à maîtriser l'outillage que constituent les typologies épistolographiques étant de construire de nouveaux programmes de lisibilité sur les textes épistolaires, c'est-à-dire de mettre au jour un certain nombre d'effets de lecture. On le sait, « la rhétorique commence précisément là, dans l'apprentissage de ce que la lecture peut faire au texte : des gestes, des repérages, des hypothèses, des manipulations, toute une pratique informée du découpage, de l'identification, de la modélisation, qui va du détail à l'ensemble, des figures de mots aux ressorts argumentatifs, des parties aux genres, des dispositifs à leurs effets, de ce que le texte dit à ce qu'il fait, à ce qu'il nous fait⁹⁰ ». Pour pouvoir mettre en œuvre un savoir-lire capable de repérer des indices embrayeurs d'effets, encore faut-il disposer de modèles d'organisation extérieurs. C'est en cela qu'il peut être utile de connaître les différents types de lettres répertoriés, classés et schématisés par la tradition épistolographique, envisagée ici comme un vaste stock de formalisations disponibles, susceptibles d'être activées à réception par le lecteur.
- 24 Ne nous y trompons pas en effet : s'il y a une pertinence à mobiliser des outils plus ou moins contemporains des textes épistolaires étudiés, ce n'est pas dans le but de retrouver les intentions et motivations d'un épistolier, d'un auteur épistolaire ou d'un auteur de roman épistolaire⁹¹. L'avantage qu'il y a à penser le texte épistolaire en termes de modèles rhétoriques susceptibles d'être actualisés au cours du processus lectorial (quels que soient les phénomènes d'écarts, d'hybridations ou de variations subis par ces modèles) est précisément de rompre avec des questionnements biographiques qui éloignent de la description précise des formes textuelles. Dans l'optique qui est la nôtre (celle d'une rhétorique de la lecture qui, pariant sur notre capacité à percevoir les procédures qui président aux effets du texte, se situe explicitement du côté non pas de la production mais de la réception du texte), il s'agit

seulement de tester la validité de modèles de compréhension, c'est-à-dire de proposer, sur le mode d'hypothèses, des interprétations possibles du texte. S'il s'avère opportun de déployer des protocoles de lecture inspirés des typologies épistolographiques, c'est tout simplement parce que les procédures discursives répertoriées par les descriptifs théoriques des différents types de lettres permettent des repérages et des identifications qui s'avèrent rentables pour rendre compte des effets des textes épistolaires.

2.2. La conscience rhétorique des auteurs, éditeurs et lecteurs de textes épistolaires

- 25 Face à l'indéniable technicité d'investigations invitant à systématiser les gestes de formalisation du texte épistolaire (délimitation de séquences ; mise en série au moyen du repérage de procédés typiques ; description de leur fonctionnement interne grâce à la confrontation avec les modèles formels), on devine que les objections de principe ne sauraient manquer de surgir. Avons-nous le droit, pour des textes dont émane une séduisante impression de souplesse voire de naturel, d'en décortiquer l'armature logique, les ressorts pathétiques et les stratégies éthiques ? d'en ausculter les dynamiques discursives à la lumière des agencements institués ? d'en traquer les lieux communs ? d'en disséquer les dispositifs embrayeurs de structuration ? À ceux qui, revendiquant volontiers des réflexes esthétisants, pensent qu'il est incongru de partir à la recherche de procédures rhétoriques dans les textes épistolaires, on rappellera simplement que si les gestes d'analyse permettant de décrire des moyens et des dispositifs formels leur paraissent fastidieux, artificiels et inadaptés, ce n'est que parce que l'habitude d'appliquer cet outillage intellectuel s'est perdu. Loin de résulter d'une prédilection anachronique pour l'abstraction modélisante, les protocoles de lecture visant à schématiser formellement des séquences épistolaires ne font que reproduire des usages absolument courants tout au long de l'Ancien Régime. Pour le dire autrement, l'appréhension du texte épistolaire en termes d'agencements et de structures rhétoriques est parfaitement légitime d'un point de vue historique.
- 26 L'attitude lectoriale qui consiste à expérimenter la rhétoricité des lettres est ainsi attestée par toutes sortes d'ouvrages largement diffusés – manière de rappeler au passage que l'expérience qui consiste à reconnaître, dans le tissu épistolaire, des modèles préétablis n'est pas l'apanage de quelques doctes spécialistes d'épistolographie, mais qu'elle est partagée par tout le lectorat de l'époque. Trois gestes prouvent de manière irréfutable l'habitude qu'ont les lecteurs d'Ancien Régime de baliser des blocs textuels dotés d'un fonctionnement interne plus ou moins préformaté. Le premier geste dont les lecteurs sont familiers est celui du classement de lettres authentiques préexistantes à l'intérieur du sous-genre dont elles relèvent – geste constitutif aussi bien, par exemple, de la vaste anthologie confectionnée par Richelet dans un but de divertissement littéraire⁹², que du manuel avec exemples procuré par Colomiès⁹³ ou encore que des ouvrages strictement pédagogiques de Vitrac (destiné aux « Humanistes du Collège Royal de Limoges ») et de Chaudon (dont la couverture mentionne qu'il s'agit d'un « ouvrage adopté pour les lycées »)⁹⁴. Le deuxième geste auxquels sont accoutumés les lecteurs est celui du séquençage – ainsi les lettres de Mme de Sévigné se trouvent-elles régulièrement fragmentées, dans les manuels de la seconde moitié du XVIII^e siècle, en entités textuelles indépendantes⁹⁵. Le troisième geste dont les lecteurs ont l'habitude est celui de l'intitulé à teneur rhétorique : qu'il

s'agisse de lettres authentiques ou fictives, les recueils leur donnent des titres-résumés irréductibles à de simples indications thématiques qui, en faisant explicitement signe vers les sous-genres épistolaires⁹⁶, attirent l'attention du lecteur sur la valeur typique du cas, c'est-à-dire sur le caractère standardisé de la situation discursive représentée⁹⁷ – leur longueur apparemment illimitée leur permettant même de détailler les différentes ressources argumentatives engagées dans la composition de la lettre⁹⁸. Catégoriser les lettres, les découper en sous-systèmes autonomes, en synthétiser le fonctionnement rhétorique au moyen d'un titre : telles sont donc quelques-unes des manipulations textuelles dont le public d'Ancien Régime est imprégné, dans la mesure où il les retrouve dans tous les ouvrages épistolaires, aussi variés soient-ils, qui sont alors à la mode – anthologies de lettres de différents auteurs (plus ou moins classées, avec ou sans table), recueils de lettres d'un seul auteur (à visée tantôt utilitaire tantôt davantage divertissante), manuels (dont la proportion d'exemples assortissant les préceptes est très variable). Massivement appliqués aux textes épistolaires à la fois par les éditeurs, les auteurs et les pédagogues, ces modes de lecture manifestent une attention constante à l'exemplarité de textes analysés à l'aune des formalisations rhétoriques.

- 27 Alors que les critiques actuels ont tendance à mettre l'accent sur l'irréductible singularité du genre épistolaire, force est de constater que pour les pédagogues et les théoriciens d'Ancien Régime, l'écriture de la lettre ne constitue somme toute qu'une partie parmi d'autres de la rhétorique – ou, plus précisément, que les types de discours épistolaires ne sont que des types de discours parmi d'autres. Que l'art épistolaire n'ait ni buts ni moyens propres, c'est ce que prouvent les énumérations dressées par René Bary, qui mêlent allègrement des types de discours épistolaires et non épistolaires. Sont ainsi égrenées les listes suivantes :

- Dans le paragraphe intitulé « Des ouvrages qui se rapportent au genre démonstratif » : « On range sous ce genre les panegyriques, les oraisons funebres, & les épitaphes. Les harangues d'entrée, les lettres de civilité, de conjouissance, de remerciement & de confiance. »
- Dans le paragraphe intitulé « Des Lettres et des autres ouvrages, qui regardent le genre délibératif » : « On range sous ce genre les remontrances, & les exhortations, les lettres d'avis, de conseil, de demande & de consolation. »
- Dans le paragraphe intitulé « Des Lettres et des autres ouvrages qui sont sous le genre judiciaire » : « On range sous ce genre les lettres de reproche, d'excuse, les invectives, les libelles diffamatoires, les apologies⁹⁹. »

- 28 Dans ce contexte, il n'est pas étonnant que l'outillage rhétorique soit spontanément sollicité dès qu'il s'agit de traiter de l'écriture des lettres. On se contentera de citer trois échantillons du mode d'appréhension foncièrement rhétorique des textes épistolaires qui prévaut au XVII^e siècle – mode d'appréhension qui est loin d'être la chasse gardée d'épistolographes patentés.

- 29 Publiée en 1655 au sein du roman *Clélie* puis éditée séparément, avec d'autres *Conversations*, en 1684, la conversation de Madeleine de Scudéry sur « la manière d'écrire des lettres » s'inscrit dans le cadre de réflexions sur le savoir-vivre, Plotine mettant en garde son cercle d'honnêtes gens contre les écueils inhérents aux différentes sortes de missives couramment échangées dans la société mondaine – lettres d'affaires, de consolation, de congratulation, de recommandation, de compliment, de nouvelles, ainsi que (de manière significativement plus développée) les lettres galantes et les lettres amoureuses, qui incarnent et valorisent de nouveaux idéaux esthétiques¹⁰⁰. Au moment non seulement « de décrire et de spécifier la pratique épistolaire » mais aussi « d'en prescrire le meilleur usage dans une visée régulatrice¹⁰¹

», Madeleine de Scudéry ne se contente ni de raisonner en termes d'*aptum* ni de se montrer attentive à l'effet produit – préoccupations rhétoriques par excellence. Comme l'a remarqué Delphine Denis, « quelles qu'en soient les espèces, Madeleine de Scudéry s'efforce de dégager une rhétorique de la lettre dont il serait aisé de montrer qu'elle mobilise trois des cinq chapitres attendus¹⁰² » : l'*inventio*, la *dispositio* et l'*elocutio* – ce qui peut surprendre dans une *conversation* qui prohibe tout formalisme didactique. Les recommandations pour rédiger une lettre de consolation mettent l'accent sur l'*inventio*, dans la mesure où elles se focalisent sur les thèmes et les types de raisonnements qu'il convient soit de développer soit d'écarter :

C'est pourquoi je trouve que le mieux qu'on puisse faire en ces occasions, est de faire des lettres de consolation fort courtes : car pour en écrire de raisonnables, il ne faut simplement que témoigner à la personne à qui l'on écrit, la part qu'on prend à sa douleur, sans aller faire de longues plaintes, ou de grands éloges : et sans employer toute la Morale, et toute l'éloquence inutilement. [...] C'est pourquoi aimable Plotine, ajouta Amilcar, je fais vœu de n'écrire jamais de lettres de consolation qui ne soient courtes ; de laisser toute la Morale, et toute l'éloquence en paix dans ces occasions ; de ne faire plus de longues exagérations contre la cruauté de la mort, comme font certaines gens ; de ne faire aussi ni grands éloges, ni longs panégyriques ; et enfin de me conformer tout à fait à vos sentiments¹⁰³.

C'est au contraire la *dispositio* qui est au cœur des conseils concernant la lettre de recommandation, qui se concentrent sur l'ordre des arguments (« premièrement... même... ») permettant de « prier efficacement » le destinataire :

Au contraire lorsque je veux prier efficacement, je dis premièrement que la prière que je fais est juste ; je dis du bien de la personne pour qui je sollicite ; je témoigne avoir de l'amitié pour elle ; je me charge de l'obligation qu'elle aura si on la protège ; j'engage même par un sentiment de gloire la personne à qui j'écris à lui rendre office ; et pour plus grande sûreté, je lui écris par une autre voie pour dire que j'avoue tout ce que j'ai déjà écrit¹⁰⁴.

Quant aux avis dispensés à propos de la lettre d'affaires, ils insistent sur le soin à apporter à l'*elocutio* :

Mais pour vous montrer que je m'y connais, répliqua Plotine, et que du moins je sais à peu près comment il faut que des lettres soient faites, n'est-il pas vrai qu'il faut que des lettres d'affaires soient précises, que le bon sens y ait plus de part que l'éloquence ; qu'elles disent tout ce qu'il faut, et rien au-delà ; qu'on en doit bannir toutes les paroles superflues, et se contenter des nécessaires, et tâcher principalement à faire qu'il y ait de l'ordre et de la clarté¹⁰⁵.

- 30 En 1671, dans *De la connoissance des bons livres*, Charles Sorel consacre l'une des sections du chapitre qui traite « De la Maniere de bien écrire » à l'écriture épistolaire – section intitulée « Des Billets & des Lettres¹⁰⁶ ». Alors que Sorel se pose régulièrement en pourfendeur d'une « fausse éloquence » résultant des « prétentions scandaleuses de l'usurpatrice Rhétorique¹⁰⁷ », il préconise aux épistoliers désireux « d'émouvoir les passions de celui à qui on écrit » de recourir à « tous les secrets de la Rhétorique » dans chacun des trois genres. En vantant la nécessité, en certaines circonstances, de maîtriser les techniques propres au démonstratif, au délibératif et au judiciaire, Sorel reconnaît implicitement l'inégalable efficacité pratique d'une rhétorique comprise comme art d'agir sur le destinataire :

Si vostre principal sujet n'est que d'affaires communes, il ne faut s'étudier qu'à une pure expression de ce qu'on veut declarer, afin qu'on n'ait point de peine à le comprendre : Mais s'il est besoin d'émouvoir les passions de celui à qui on écrit, on peut user de tous les secrets de la Rhétorique. Donnant alors aux Lettres une juste mesure, elles recevront les memes diversitez que les Harangues, Elles seront dressées au genre demonstratif & au deliberatif pour loüer ou blasmer, & pour

persuader ou dissuader. Selon les occasions on y pourroit aussi faire entrer le genre judiciaire, comme s'il estoit besoin d'accuser quelqu'un par Lettres ou de le defendre, ne le pouvant faire de vive voix : En ce cas les Figures les plus vehementes de la Pensée y peuvent estre introduites¹⁰⁸.

- 31 Tout aussi révélatrice du filtre rhétorique à travers lequel sont perçus les contenus des lettres est la manière dont Du Plaisir, en 1683, analyse les caractéristiques des « lettres passionnées¹⁰⁹ ». Alors que l'on pourrait croire à première vue que, dans ce panorama à la fois prescriptif et descriptif des catégories de lettres qui connaissent alors le plus de succès, Du Plaisir renonce aux outils techniques de l'art oratoire, on constate que les termes qu'il emploie traduisent en filigrane une analyse proprement rhétorique :

Qu'on se plaigne, et qu'on remercie en même temps ; qu'on craigne, et qu'on espère ; qu'on prie, et qu'on menace ; enfin que l'on ne se connaisse plus, tous ces désordres sont des beautés, pourvu qu'ils soient exprimés naïvement ; mais surtout on accommode l'expression à la vitesse de la pensée¹¹⁰.

- 32 Derrière l'apparente banalité de termes semblant appartenir à la langue commune et donner de simples indications thématiques et psychologiques, transparaissent les concepts rhétoriques. D'une part, on reconnaît les types de discours : « qu'on se plaigne » renvoie à l'*expostulatio* (reproches), « qu'on remercie » à la *gratiarum actio* (remerciements), « qu'on prie » à la *petitio* (requête) et « qu'on menace » à l'*exprobratio* (condamnation sans appel qui comporte des menaces de rupture). D'autre part, les émotions citées (« qu'on craigne, et qu'on espère ») sont tributaires de la tradition rhétorique, qui, depuis Aristote, classe les passions par couples antithétiques (colère/calme, amitié/haine, peur/assurance, honte/impudence, obligeance/désobligeance, pitié/indignation, envie/mépris¹¹¹).
- 33 Le fait que tout discours sur des pratiques, des formes ou des textes épistolaires mobilise, alors même qu'il ne prend pas place dans un ouvrage technique à proprement parler, les cadres conceptuels de l'art oratoire, vient confirmer combien la perception rhétorique du genre de la lettre relève d'une sorte d'automatisme intellectuel. Ainsi donc, non seulement la maîtrise des typologies constitue un outil irremplaçable dans nos opérations de compréhension des effets des textes épistolaires (de fait) mais encore les investigations menées à l'aune de ces typologies s'avèrent parfaitement justifiées d'un point de vue historique (de droit). Cependant, pour appliquer les « routines d'application et de mise en œuvre » résultant de l'appropriation de cet outillage – en toute conscience du « défi technique¹¹² » que cela représente –, encore faut-il être capable d'en percevoir le rendement spécifiquement rhétorique.

2.3. Pour une réaffiliation des nomenclatures épistolographiques au paradigme rhétorique

- 34 Que la tradition discursive¹¹³ des manuels d'art épistolaire soit désormais bien connue (son évolution, ses formes et ses enjeux), un simple tour d'horizon des travaux qui leur sont consacrés suffit à s'en convaincre. S'il ne s'agit pas de dresser un bilan exhaustif des études portant sur l'épistolographie, ce qui nous éloignerait trop de notre propos, il convient cependant de proposer un rapide état des lieux afin d'une part, de broser à grands traits le tableau d'une abondante bibliographie et d'autre part, de constater que rares sont finalement les travaux à adopter un angle d'approche strictement rhétorique.

- 35 Si le nombre de travaux dédiés aux ouvrages d'épistolographie est si important, c'est que la diffusion à grande échelle des *secrétaires*, « ces petits ouvrages à visée tout d'abord pratique puis, peut-être tardivement plus récréative, conçus comme des aides à la rédaction de lettres pour qui ne disposerait pas des services d'une personne formée à cette fonction¹¹⁴ », constitue un véritable phénomène de société tout au long de l'Ancien Régime¹¹⁵. Grâce à de nombreuses enquêtes¹¹⁶, l'émergence et l'essor de l'épistolographie sont désormais bien connus, qu'il s'agisse de la tradition médiévale des *artes dictaminis*¹¹⁷, de la théorisation de l'écriture épistolaire à la Renaissance¹¹⁸ (des traités humanistes rédigés en latin¹¹⁹ aux premiers ouvrages en langue vernaculaire¹²⁰) ou des manuels d'art épistolaire de l'âge classique¹²¹ – sans oublier l'efflorescence des diverses traditions nationales, qui a également donné lieu à toute une série de travaux, notamment en ce qui concerne l'Italie¹²², l'Espagne¹²³, l'Angleterre¹²⁴ et la France¹²⁵. Lorsque l'on tente de récapituler les lignes de force d'un champ de recherche désormais bien arpenté, on constate que la plupart des travaux consacrés à l'épistolographie des siècles classiques cultivent des perspectives inspirées de l'histoire culturelle. Les manuels épistolographiques, qui apparaissent à bien des égards comme un « extraordinaire conservatoire du code des pratiques sociales », constituent effectivement une « documentation » de premier ordre : « règles et surtout modèles proposés, sont sans cesse le miroir d'une société à un moment donné de son histoire¹²⁶ ». Globalement, les travaux consacrés aux manuels d'art épistolaire à l'âge classique relèvent de trois angles d'approche majoritaires qui, aussi différenciés soient-ils, ont en commun de privilégier (certes à des degrés divers) moins le fonctionnement textuel des manuels épistolographiques¹²⁷ que leur inscription dans un contexte politique, social et idéologique – à une époque « de codification de la langue, de normalisation du comportement social, de construction de l'État sur les bases de l'absolutisme¹²⁸ ».
- 36 D'une part, les manuels épistolographiques donnent lieu à des études qui se concentrent sur les réalités socio-politiques qui y transparaissent – les manuels constituant l'un des vecteurs d'une *civilisation des mœurs* fondée sur la maîtrise de soi, le respect des convenances et la codification des rapports interpersonnels. De nombreux travaux attentifs à « l'histoire des manières de politesse et particulièrement des rapports entre savoir-vivre et savoir écrire¹²⁹ » s'attachent ainsi à montrer la proximité entre les *secrétaires* et les traités de civilité – qu'il s'agisse de souligner que « l'histoire de la pratique épistolaire a parti lié avec l'histoire des systèmes politiques qui régissent les modes de représentation au sein d'une société particulière¹³⁰ » ; de mettre au jour « les grands courants de pensée » qui sous-tendent la régulation normative des conduites¹³¹ ; ou encore d'insister sur « la référence au champ du groupe dominant, expressément désigné comme une autorité suffisante en la matière », qui constitue « une minorité, assurément, mais une minorité nomique, celle qui donne le ton ou plutôt l'impose¹³² ».
- 37 D'autre part, les manuels épistolographiques occasionnent toutes sortes de travaux qui, dans une optique d'histoire des mentalités, analysent les changements de sensibilités en matière de style épistolaire, tels que les reflètent les *secrétaires*. Ainsi l'évolution des aspirations psycho-esthétiques au cours de l'Ancien Régime est-elle marquée par un double « repli sur le style moyen » et sur « la lettre intime¹³³ » ; par la progressive valorisation du « génie » et du « goût¹³⁴ » ; par une « réduction de l'investissement affectif¹³⁵ » ; par une exigence croissante de naturel, qui se traduit notamment par

l'hégémonie du modèle conversationnel, par la prédilection pour la forme familière du billet, ou encore par l'élection de nouveaux modèles stylistiques¹³⁶.

- 38 Enfin, les manuels épistolographiques font l'objet d'enquêtes philologiques destinées non seulement à démêler les sources d'ouvrages qui n'hésitent pas à multiplier pillages, emprunts et mélanges (au point de former parfois de curieux centons) mais encore à mettre au jour les transferts de traditions culturelles impliqués dans les opérations de traduction, d'acclimatation et de diffusion¹³⁷. On ne peut d'ailleurs que regretter que le geste philologique appliqué aux *secrétaires* de la Renaissance ne soit pas reconduit pour les manuels de l'âge classique (sauf en cas de plagiat manifeste facile à repérer) : il y a en effet tout à parier que l'élucidation des modèles qu'ils récusent ou reprennent en éclairerait grandement la fonctionnalité.
- 39 Ce que montre en définitive ce rapide panorama des trois principaux angles d'attaque, aussi nécessaires que complémentaires, adoptés par les travaux consacrés aux *secrétaires*, c'est que dans tous les cas (bien que dans des proportions extrêmement variables), les manuels sont surtout utilisés à titre de documents livrant d'irremplaçables renseignements sur le contexte socio-politique, sur l'évolution des sensibilités et sur les phénomènes d'interculturalité. En dépit de la considérable extension des recherches en matière d'épistolographie, l'attention au rendement rhétorique des manuels d'art épistolaire de l'âge classique reste plutôt marginale. Cette carence est d'autant plus étonnante que voilà bien longtemps que les spécialistes ont souligné que « [l'art d'écrire une lettre] représente l'héritage et la conjugaison de trois courants : la tradition des secrétaires ou divers recueils de lettres, celle de la *rhétorique antique* et de l'*art du discours*, l'enseignement des règles de la bienséance à partir des ouvrages de civilité¹³⁸ » – nous soulignons. Quelles que soient les disparités entre les manuels, tous ressortissent à la logique même de l'art rhétorique, dans ses objectifs (trouver les moyens d'expression les plus adéquats en fonction des effets à produire dans une situation de communication donnée) comme dans ses méthodes (fournir, au moyen de schématisations formelles et grâce à un dispositif didactique spécifique, des recettes à appliquer), à tel point qu'il ne paraît pas déraisonnable de considérer les *secrétaires* comme l'une des ultimes métamorphoses des traités de rhétorique¹³⁹. Ajoutons que la prégnance de la rhétorique dans les manuels épistolographiques est d'autant plus sensible que dans les descriptifs théoriques consacrés aux différentes espèces de lettres, l'accent n'est pas mis sur l'échange communicationnel mais bien sur les finalités persuasives assignées aux différentes sortes de missives (sur le modèle des types de discours répertoriés par l'art oratoire), même si « la dimension interactive » qui faisait défaut « jusqu'au milieu du XVII^e siècle » émerge progressivement sous la forme de préceptes et de modèles conçus pour les réponses¹⁴⁰. Or lorsque l'empreinte de la rhétorique est admise (à contrecœur semble-t-il tant sont monnaie courante les considérations téléologiques sur l'affranchissement et l'émancipation de l'écriture épistolaire hors du « carcan¹⁴¹ » d'un art oratoire exclusivement pensé en termes d'artificialité, de formalisme et de stéréotypie), la manière dont elle se trouve cantonnée dans le classement des lettres en trois genres ou dans la division des parties de la lettre ne manque pas de surprendre – une conception aussi hostilement restreinte de la rhétorique ne manquant d'ailleurs pas d'entraîner des erreurs d'appréciation : non, « les lettres de consolation, compliment, recommandation, offres de service » ne sont pas réductibles à des « catégories de la courtoisie¹⁴² ».

- 40 Dès lors, plutôt que de reproduire d'arrogantes idées reçues sur les typologies épistolographiques en décrétant que « les multiples subdivisions que les théoriciens du XVII^e siècle opéraient dans le genre épistolaire relèvent souvent d'un excès de minutie ou d'arbitraire¹⁴³ », il est temps d'en explorer méthodiquement le socle rhétorique et ainsi de réévaluer l'efficacité de ces subdivisions. Au lieu de compter les manuels épistolographiques « au nombre des produits les plus vains de la paralittérature, à mi-chemin entre les ouvrages scolaires et les codes de savoir-vivre¹⁴⁴ » et de présupposer que les listes d'espèces de lettres procèdent sans ordre, efforçons-nous d'en comprendre la logique. Pour peu que l'on prenne soin de dépasser l'impression de vrac que produisent à première vue les listes non explicitement classées d'espèces de lettres, on s'aperçoit qu'il suffit d'en restituer l'architectonique rhétorique pour en maîtriser les principes d'intelligibilité. Deux exemples suffiront à montrer qu'il est somme toute assez facile de s'orienter dans ces listes, à condition de trouver les bonnes clefs de lecture pour se guider.
- 41 Afin de prouver que la sensation d'être face à une juxtaposition non raisonnée de sous-genres épistolaires se dissipe sitôt que l'on dispose des bonnes lunettes pour décoder les massifs typologiques, considérons la liste très abrégée de Claude Irson (1656) – qui opère visiblement en pédagogue (il est l'auteur à la fois d'ouvrages pratiques d'arithmétique et de traités sur la langue française) soucieux de ne pas surcharger ses lecteurs d'indigestes subtilités taxinomiques¹⁴⁵ :
- 1) Lettre de consolation
 - 2) Lettre pour demander
 - 3) Lettre de recommandation
 - 4) Lettre d'avis
 - 5) Lettre de témoignage d'affection
 - 6) Lettre pour accuser
 - 7) Lettre pour se plaindre
 - 8) Lettre d'excuse
 - 9) Lettre de reproche
 - 10) Lettre pour invectiver
 - 11) Autre lettre d'excuse
 - 12) Lettre de raillerie
 - 13) Lettres de congratulation
- 42 D'une part, il est aisé de procéder au regroupement des items – surtout si l'on a en tête les classements antérieurs, dont la liste maximaliste d'Érasme, qu'il est assurément commode de mobiliser – moins à titre de source dont les typologies ultérieures ne seraient que des avatars dégradés, que comme comparant permettant de déceler l'intériorisation des distinctions rhétoriques entre types de discours. Les cinq premières espèces de lettres appartiennent au genre délibératif ; les six espèces suivantes relèvent du judiciaire ; les deux dernières se rapportent quant à elles au genre familial. D'autre part, mettre en regard la typologie d'Irson et celle d'Érasme permet de retrouver des catégories stables, ce qui est d'autant plus facile qu'Irson suit pas à pas le classement de l'humaniste (même s'il lui fait subir une réduction drastique) – hormis la permutation des deux dernières espèces de lettres. Loin de renoncer à toute organisation, Irson se contente en réalité d'escamoter les principes de sa taxinomie (on se souvient qu'il revendique avoir « suivi une division [...] dont les parties ne sont point confonduës les unes dans les autres¹⁴⁶ », à la différence de Cicéron, de Lipse... et d'Érasme). C'est ce que montre le tableau suivant :

	Érasme 1522	Irson 1656
Délibératif	1 <i>Exhortatoria</i> (324) – d'encouragement	
	2 <i>Dehortatoria</i> (355) – de découragement	
	3 <i>Suasoria</i> (365) – de persuasion	
	4 <i>Dissuasoria</i> (429) – de dissuasion	
	5 <i>Consolatoria</i> (432) – de consolation	1 Lettre de consolation (242)
	6 <i>Petitoria</i> (465) – de demande	2 Lettre pour demander (243)
	7 <i>Commendatitia</i> (476) – de recommandation	3 Lettre de recommandation (243)
	8 <i>Monitoria</i> (488) – de conseil	4 Lettre d'avis (244)
	9 <i>Amatoria</i> (509) – d'amitié ou d'amour	5 Lettre de témoignage d'affection (245)
Démonstratif	(pas de type de lettre)	
Judiciaire	1 <i>Criminatoria</i> (516) – d'accusation	6 Lettre pour accuser (245)
	2 <i>Expostulatoria</i> (520) – de plainte	7 Lettre pour se plaindre (245)
	3 <i>Purgatio</i> (525) – d'apologie	8 Lettre d'excuse (246)
	4 <i>Exprobratio</i> (532) – de reproches	9 Lettre de reproche (246)
	5 <i>Invectiva</i> (535) – d'invectives	10 Lettre pour invectiver (246)
	6 <i>Deprecatoria</i> (537) – d'appel à la pitié	11 Autre lettre d'excuse (147)
Familiier	1 <i>Nunciatio</i> (541) – d'information	
	2 <i>Mandatoria</i> (547) – d'instruction	
	3 <i>Collaudatoria</i> (549) – d'éloge à un inférieur	
	4 <i>Gratiarum actio</i> (549) – de remerciement	
	5 <i>Lamentatoria</i> (555) – de lamentation	
	6 <i>Gratulatoria</i> (561) – de félicitations	13 Lettres de congratulation (147)
	7 <i>Jocosa</i> (566) - humoristique	12 Lettre de raillerie (147)
	8 <i>Conciliatoria</i> (568) – de conciliation	
	9 <i>Officiosa</i> (572) – d'obligeance	
	10 <i>Disputatoria</i> (578) – de discussion	

43 La confrontation entre les descriptifs théoriques d'Érasme et ceux d'Irson montre par ailleurs que même si le contenu du *De conscribendis epistolis* se trouve considérablement allégé, les préceptes rhétoriques divulgués par Irson reprennent systématiquement ceux de son illustre prédécesseur – ainsi des « manières de consoler » directe ou indirecte, des « quatre choses » qu'il faut mentionner pour demander, des « quatre moyens » propres à la lettre de recommandation, des « deux manières de s'y prendre » pour avertir quelqu'un (Irson inverse ici l'ordre d'Érasme), de la mention des « raisons qui nous ont porté » à « rechercher » l'affection du destinataire ou encore de « l'exclamation » par laquelle il est recommandé de commencer une lettre d'accusation – la liste serait longue¹⁴⁷. Sans insister sur un problème qui dépasse de loin notre propos, soulignons tout de même que découvrir que le traité d'Irson ne constitue en réalité qu'une traduction extrêmement condensée d'Érasme (ou plutôt, pour être précis, des analyses rhétoriques du *De conscribendis epistolis*, quels que soient d'ailleurs les jeux de ricochets, de compilations et de croisements de sources qui ont influencé Irson) impose d'infirmar l'idée selon laquelle « les manuels épistolaires distribués en France ignorent son enseignement¹⁴⁸ ».

44 Considérons à présent la typologie de Paul Colomiès (1699) dans la même perspective – c'est-à-dire appréhendons-la en termes de mode de lecture susceptible d'aider le lecteur d'aujourd'hui à manier des listes qui peuvent sembler à première vue plus proches de l'énumération empirique (résultant de la simple observation de pratiques sociales) que du système logique (tributaire des formalisations rhétoriques). La *Rhétorique de l'honnête homme* énumère 15 espèces de lettres d'affilée – qui donnent leur titre aux différents chapitres :

- 1) lettre où l'on se propose de persuader
- 2) lettre où l'on se propose de dissuader
- 3) lettre de consolation
- 4) lettre de félicitation

- 5) lettre de remerciement
- 6) lettre de recommandation
- 7) lettre de compliment
- 8) lettre d'accusation
- 9) lettre où l'on prétend de se défendre, ou de défendre quelqu'un
- 10) lettre de louange
- 11) lettre où l'on entreprend de blâmer quelqu'un
- 2) lettre d'excuse
- 13) lettre de reproche
- 14) lettre de raillerie
- 15) lettre où l'on fait un récit

45 Alors que semblent régner l'arbitraire et le désordre dans la succession des items (impression accrue par le fait que les chapitres consacrés à l'épistolaire ne sont pas isolés¹⁴⁹, même si la plupart se suivent), il s'avère là aussi que loin de procéder sur le mode d'une énumération aléatoire qui traduirait une vision atomiste de l'art épistolaire, la liste de Colomiès est structurée (au moins mentalement) en différents blocs. La mise au jour de principes de regroupement sous-jacents est d'autant plus facile que Colomiès nous aiguille :

On peut avoir diverses fins en écrivant. Ainsi il y a plusieurs sortes de lettres. Il y en a où l'on se propose de persuader, ou de dissuader quelque chose. Il y en a où l'on a pour but de consoler, de féliciter, de remercier, de recommander un Ami, de faire des Complimens. Il y en a où l'on entreprend d'accuser, de se deffendre, de donner des louanges, de blâmer, de faire des reproches, ou des excuses. Il y en a où l'on a dessein de railler. Il y en a enfin où l'on veut faire simplement un recit.

46 Manifestement, Colomiès, au moment même où il sollicite les modes de classement rhétoriques, se retient d'employer tout terme technique, conformément à la tendance des théoriciens classiques de ne jamais conférer à leur propos, aussi didactique soit-il, une forme trop systématique. Quoi qu'il en soit du caractère paradoxal d'un dispositif qui à la fois occulte les principes d'organisation (il n'y a pas de plan apparent et les ensembles ne sont jamais nommés) et les dévoile (pour être fugitive, la liste des cinq « sortes de lettres » n'en est pas moins précise), l'impression d'une succession décousue de sous-genres est vite balayée. Il appert ainsi que les deux premières sortes de lettres relèvent du délibératif ; que les cinq suivantes sont classées sous le démonstratif (y compris la lettre de consolation et la lettre de recommandation, plus souvent incluses dans le délibératif mais dont certaines séquences argumentatives – celles de l'éloge – procèdent évidemment de l'épidictique) ; que les six autres appartiennent au judiciaire (parmi lesquelles se glissent les lettres de louanges et de blâmes, habituellement rangées sous le démonstratif) ; que les deux dernières quant à elles, quoique présentées comme autonomes, sont caractéristiques de la lettre familière. En outre, on s'aperçoit que les espèces de lettres consignées par Colomiès correspondent sans trop de difficulté (à part la lettre de compliment, voire la lettre de louange et la lettre de blâme) aux catégories érasmiennes – la démarche qui consiste à se référer à la taxinomie maximaliste d'Érasme ayant pour but, insistons-y avec force, non d'établir une authentique généalogie philologique mais seulement d'aider à cerner les effets de rémanence des cadres conceptuels rhétoriques.

47 Même lorsque les théoriciens adoptent apparemment d'autres modes de classement que celui par genres rhétoriques, on remarque que loin de faire exploser le système des genres en mélangeant pêle-mêle les différentes espèces de lettres, ils prennent soin de former des blocs cohérents – même si cette cohérence n'est ni précisée ni exploitée.

C'est ce qu'illustre la typologie de Jean Puget de la Serre¹⁵⁰ (16 items si l'on exclut les lettres mêlées et les lettres de réponse, 18 au total).

1. Lettres d'affaires
 - 1.1. Lettre d'avis
 - 1.2. Lettre de conseil
 - 1.3. Lettre de remontrance
 - 1.4. Lettre de commandement
 - 1.5. Lettre de prière
 - 1.6. Lettre de recommandation
 - 1.7. Lettre d'offre de secours
 - 1.8. Lettre de plainte
 - 1.9. Lettre de reproche
 - 1.10. Lettre d'excuse
2. Lettres de compliment
 - 2.1. Lettre de conciliation
 - 2.2. Lettre de visite
 - 2.3. Lettre de congratulation
 - 2.4. Lettre de consolation
 - 2.5. Lettre de remerciement
 - 2.6. Lettre de raillerie
3. Lettres mêlées
4. Lettres de réponse

- 48 Les six premières sortes de *lettres d'affaires* relèvent indéniablement du délibératif, auxquelles se trouve adjointe la lettre d'offre de secours, tandis que les trois dernières appartiennent sans conteste au judiciaire. Quant aux *lettres de compliment*, elles semblent surtout se rapporter à l'épidictique, qu'il s'agisse des catégories classées en amont, chez Érasme notamment, dans le genre familial mais en aval, chez Jacob par exemple, dans le genre démonstratif (conciliation, congratulation, remerciement, raillerie); de la lettre de consolation (sans doute par symétrie avec la lettre de congratulation); ou de la catégorie innovante que constitue la lettre de visite.
- 49 Que la méthode de classement rhétorique constitue une clef de lecture pour s'orienter dans le dédale des espèces de lettres, c'est ce que confirme la typologie dressée en 1692 par René Milleran¹⁵¹. En fin de compte, cette typologie s'avère bien moins désordonnée que ne le laissent présager l'absence de plan d'ensemble et le peu de soin accordé à l'appareillage typographique, ainsi qu'à la numérotation des items, qui ne hiérarchisent pas les divisions et leurs subdivisions, même lorsque Milleran annonce « différentes especes » relevant d'une même catégorie (notamment pour les lettres de prières et les lettres familières¹⁵²) – ce qui aboutit à une succession assez confuse de 38 sections. Une fois encore, méfions-nous des apparences. Pour maladroitement présentée qu'elle soit, la typologie de Milleran n'en est pas moins gouvernée par un souci d'organisation typiquement rhétorique, comme le prouvent les blocs qu'il est possible de dégager lorsque l'on arpente méthodiquement cet apparent chaos. Les trois premiers groupes sont faciles à repérer, dans la mesure où Milleran leur consacre un développement particulier avant d'en examiner les différentes espèces : le premier intègre les « lettres de compliments » ; le second les « lettres de devoir » (qui comprend les offres de service, les félicitations et les consolations) ; le troisième englobe « toutes sortes de prières », dans lequel sont incorporées les lettres de prières et les lettres de recommandation¹⁵³. Les choses se gâtent ensuite, puisque deux sections sont consacrées aux lettres de conseil, puis une aux nouvelles, puis les dernières aux lettres familières, dont Milleran distingue cinq sortes (pour avertir d'une faute, de plainte, de reproche,

d'excuse, de justification »)... avant d'expédier en quelques lignes le cas des billets doux ou poulets (qui ne sont signalés ni dans la typologie liminaire ni dans la table des matières) – ce qui n'est d'ailleurs guère étonnant dans une « Instruction » explicitement dédiée aux lettres de civilité. En réalité, cette énumération n'est pas si désordonnée : il est logique que les lettres « pour donner conseil quand on le demande » et « Si on donne conseil quand on ne le demande pas » suivent les lettres de prières, puisqu'elles ont en commun de relever nettement du délibératif. Quant aux lettres familières, elles ne comprennent que des lettres appartenant au judiciaire. Pour peu que l'on ne se laisse pas submerger par l'impression de foisonnement non maîtrisé, on obtient ainsi quatre grands blocs de lettres, auxquels s'ajoutent les lettres de nouvelles, dont est généralement reconnu le statut indépendant – et celles, hors-sujet, des lettres galantes.

50 De cet examen de quelques nomenclatures épistolographiques du XVII^e siècle, quelles conclusions méthodologiques pouvons-nous tirer ? La première concerne notre perception des typologies : alors qu'il est tentant de penser que les listes d'espèces de lettres sont incohérentes, c'est-à-dire dépourvues de principes de classement, et qu'« au cours du siècle, ces cadres s'estompent jusqu'à disparaître au profit du seul spectacle de la diversité¹⁵⁴ », on constate qu'il existe souvent un ordre sous-jacent à l'apparent désordre – la subordination des théorisations épistolographiques aux cadres conceptuels de la rhétorique (aussi discrète soit-elle) attestant un fondamental conservatisme épistémologique, qu'il serait vain de nier. La seconde conclusion porte sur les différentes catégories de lettres : en dépit de la diversité vertigineuse des dénominations, des terminologies et des subdivisions ou au contraire des fusions à partir de différents sous-genres, il est possible de mettre au jour un noyau dur de catégories stables – entreprise d'autant plus facile que leur nombre (une vingtaine) est tout à fait maîtrisable. À cet égard, plutôt que de déplorer – ce qui constitue le refrain de bien des spécialistes d'art épistolaire – la répétitivité monotone des manuels, il convient au contraire de se réjouir de la persistance des catégories, du moins dans la perspective heuristique qui est la nôtre. Tout se passe comme s'il existait une sorte de liste standard d'espèces de lettres, parfaitement intériorisée par les épistolographes, qui se contenteraient de variations lexicales et de réaménagements taxinomiques finalement mineurs et accessoires au regard des phénomènes de récurrence et de stabilité, autrement dit de tradition. Dans ces circonstances, l'objectif ultime qui consiste à disposer d'une sorte de dictionnaire de rhétorique épistolaire qui recenserait, pour chaque espèce de lettres, l'ensemble de ses procédures (logiques, éthiques et pathétiques) définitoires, est loin d'être inatteignable. En faveur de ce projet destiné à éclairer des pratiques discursives concrètes plaide d'ailleurs l'une des trois fonctions (dosées en proportions variables selon les manuels) des typologies¹⁵⁵, comprises comme une forme de liste – à savoir leur fonction lexicale, généralement minorée. Si les typologies épistolographiques ont une fonction « rétrospective » (elles recensent les usages observés) et une fonction de « guide » (elles orientent l'écriture grâce à des préceptes et à des recommandations), elles sont également dotées d'une fonction « lexicale », qui « fournit une sorte d'inventaire des concepts, quelque chose comme un proto-dictionnaire ou une encyclopédie embryonnaire¹⁵⁶ ».

51 En définitive, face à aux ramifications concurrentes des typologies épistolographiques, deux voies s'offrent à nous : celle de la synchronie, qui invite à contempler, non sans vertige, le « véritable cosmos¹⁵⁷ » que constituent les sous-genres épistolaires – au risque de se fourvoyer non seulement en attribuant aux théoriciens un empirisme non

raisonné appelé par le soit-disant polymorphisme infini de la lettre mais encore en surévaluant l'originalité de classifications qui sont en réalité tributaires de formalisations rhétoriques pérennes¹⁵⁸ ; celle de la diachronie, qui se propose de remettre méthodiquement en cause l'impression que les définitions et distinctions épistolographiques seraient dépourvues de systématisme, au moyen d'une patiente archéologie des catégories rhétoriques qui, constamment retravaillées, en constituent le fondement. On l'aura compris, c'est pour la diachronie que nous optons, puisque ce n'est qu'à ce prix que les typologies deviennent cohérentes, compréhensibles et maniables.

- 52 Après avoir démontré la nécessité d'étudier les typologies épistolographiques d'un point de vue rhétorique, passons à l'application et penchons-nous à présent sur le dispositif didactique du manuel le plus célèbre de son temps, le fameux *Secrétaire à la Mode* de Jean Puget de la Serre.

2.4. Un manuel à succès : le *Secrétaire à la mode* de Jean Puget de la Serre

- 53 Le moins que l'on puisse dire, c'est que les trois manuels de Jean Puget de la Serre (*Le Secrétaire de la Cour* en 1625, *Le Secrétaire à la Mode* en 1640 et *Le Secrétaire du Cabinet* en 1653¹⁵⁹), qui non seulement dominent le marché épistolographique pendant un demi-siècle mais encore connaissent un extraordinaire rayonnement posthume¹⁶⁰, ne bénéficient pas d'une bonne réputation – auprès de leurs contemporains comme auprès des spécialistes actuels d'épistolographie. De leur temps déjà, les *secrétaires* de Puget de la Serre, perçus comme prototypiques d'un genre qui ne vise qu'à être utile aux ignorants¹⁶¹, n'ont pas bonne presse. Brossant le tableau de la mode des ouvrages épistolographiques dans les premières décennies du XVII^e siècle, Charles Sorel critique aussi bien le manque de culture du lectorat concerné par ce type de publications que le style convenu et malhabile des lettres offertes en modèles :

Le *Secrétaire Français* du sieur Adam, et autres Livres, sont venus depuis, lesquels ont entièrement éteint la mémoire du premier [le *Trésor de la Plume française* d'Étienne du Tronchet], comme ayant des termes plus aisés à concevoir, et plus conformes à notre usage. Quelques étrangers et des gens sans études, se servent de ceci pour apprendre de quelle sorte ils doivent écrire à leurs Parents et à leurs amis. Il y en a même qui ne se contentent pas d'en tirer des Périodes, mais qui en prennent des Lettres toutes entières : C'est pourquoi on a cru qu'il fallait composer des Réponses à toutes, afin que ceux à qui on écrivait s'en puissent servir. Cela n'a pas manqué pour quelques-unes en de certaines éditions, ce qui est assez plaisant. Depuis M. de la Serre qui a toujours travaillé pour le public en diverses occasions, a fait le *Secrétaire de la Cour*, et le *Secrétaire du Cabinet*, très utiles à ceux qui n'ayant pas accoutumé de mettre la main à la plume, ne savent par où s'y prendre, s'ils n'en trouvent quelques règles. Si de telles Lettres ne sont pas dans la plus haute éloquence, c'est qu'elles sont proportionnées aux personnes pour qui elles sont faites¹⁶².

Quant à Antoine Furetière, il invoque le *Secrétaire de la Cour* comme l'une des causes de la dégénérescence du style épistolaire¹⁶³ :

La Province *Epistolaire* tomba dans la même désolation, car les *Drilles* & les *Goujats* de l'armée, y étant entrez à la suite du *Secrétaire de la Cour*, & des *Marguerites Françaises*, qui leur servirent de guides plutost que de Capitaines ; ils la fouragèrent entièrement, & en suite s'y vinrent loger les *Nouvelles*, les *Complimens*, & les *Bagatelles* qui y firent de tres-grands desordres. Il n'y eut que les *Lettres de Cabinet*

qui ne furent point surprises, parce qu'elles étoient placées sur des Eminences ou Hauts Stiles, où peu de gens pouvoient arriver¹⁶⁴.

En écho à ces jugements peu flatteurs, les critiques actuels ne manquent de souligner ni les stratégies stylistiques caméléonesques d'un polygraphe opportuniste¹⁶⁵ capable de s'adapter à l'air du temps (à ses contradictions¹⁶⁶ comme à ses ridicules¹⁶⁷, à ses idéaux¹⁶⁸ comme à ses évolutions¹⁶⁹) ; ni les faiblesses de lettres modèles conventionnelles à outrance (lettres modèles qu'on ne saurait toutefois réduire sans injustice à des pièces inconsistantes et passe-partout sans en rappeler la fonction didactique¹⁷⁰) ; ni les incohérences du genre épistolographique tel que le pratique Puget de la Serre, notamment dans *Le Secrétaire de la Cour*, dont « la structure enchevêtrée, la faiblesse et les contradictions de sa pédagogie montrent que le genre épistolaire mondain n'a atteint ni sa maturité, ni le stade d'une théorisation conséquentes¹⁷¹ ». Certes, Puget de la Serre améliore et actualise ses ouvrages, comme en témoigne l'adjonction, dans le *Secrétaire à la Mode* (non pas lors de la première édition de 1640 mais à l'occasion de la réédition de 1644¹⁷²) d'une « Instruction » théorique soignée, alors que *Le Secrétaire de la Cour* n'était composé que de lettres, sans commentaires ni préceptes. Néanmoins, les défauts du *Secrétaire à la Mode* sont flagrants, sur la forme comme sur le fond.

54 Sur la forme, *Le Secrétaire à la Mode* se présente ni plus ni moins comme un collage sans unité ni harmonie entre quelques pages d'instructions et de nombreuses pages de modèles, aux antipodes de la répartition fluide et équilibrée des préceptes et des exemples qui caractérisera les manuels de la seconde moitié du siècle¹⁷³. La composition hétéroclite du *Secrétaire à la mode*, qui juxtapose des opuscules de natures très variées, montre que Puget de la Serre, loin d'être préoccupé par la cohérence globale de son ouvrage, se contente d'accumuler tout ce qui peut être utile et plaire à son public – ce que les titres à rallonge¹⁷⁴ et la pagination (la numérotation recommence à zéro par deux fois) rendent encore plus visible. Refusant de choisir entre didactisme et divertissement, entre savoir-vivre et rhétorique, entre lecture continue de morceaux choisis appartenant aux Belles-Lettres et consultation ponctuelle d'une « Instruction » utilitaire, Puget de la Serre fait se succéder :

- une « Instruction à écrire des lettres » (p. 5-42) purement théorique ;
- « Diverses lettres de compliments » (p. 1-141) – d'abord des modèles de lettres de la civilité courante (p. 1-114), dont de nombreuses lettres de consolation (p. 85-114), puis des « Lettres d'amour sur toutes sortes de sujets » (p. 115-142), toutes précédées de titres repris dans la table des matières ;
- un « Recueil des Lettres Morales des plus beaux esprits de ce temps » (p. 143-323), qui comprend une anthologie de 26 lettres d'auteurs illustres (Auvray, Malherbe, Boisrobert...) et les « Devis d'un Cavalier & d'une Demoiselle, divisé en sept journées » ;
- les « Compliments de la Langue française » de Claude Jaunin (p. 3-68).

55 Le caractère disparate de l'ouvrage ainsi formé (qui constitue au demeurant l'une des caractéristiques des manuels¹⁷⁵) est trop manifeste pour qu'il soit besoin d'y insister : non seulement Puget de la Serre incarne toutes les formes possibles des ouvrages d'art épistolaire à la fois (forme pédagogique de l'« Instruction », modèles de « lettres de compliments » à visée pratique, exemples de « lettres d'amour » davantage récréatifs, anthologie de « lettres morales » d'épistoliers prestigieux) mais encore il ne se limite pas au savoir-vivre épistolaire, abordant l'ensemble des échanges de politesse, qu'il s'agisse d'entretiens galants (les dialogues des « devis¹⁷⁶ ») ou de conversations entre honnêtes gens (les « compliments » de Jaunin, où les échanges entre un locuteur A et

un locuteur *B* sont classés en fonction des occasions de la vie quotidienne en société¹⁷⁷). En rassemblant des opuscules sur l'art épistolaire et des dialogues se présentant à bien des égards comme des formulaires, le *Secrétaire à la mode* montre bien que la théorisation épistolaire n'est pas ce qui intéresse Puget de la Serre au premier chef – l'essentiel étant pour lui de donner à l'usager de son manuel les moyens de respecter les convenances « de saison », comme le précise l'avis « Au lecteur » :

Ayant appris que mon *Secrétaire de la Cour* rempli de diverses Lettres, que j'avais faites par divertissement en ma jeunesse, courait le monde sous mon nom, avec quelque sorte d'approbation dans les pays estrangers : s'étant imprimé plus de trente fois, sans qu'il soit tombé entre mes mains pour le corriger, depuis vingt ans qu'il en est parti : J'ai voulu te faire présent de ce nouveau, comme d'un ouvrage digéré, où tu trouveras plus de satisfaction & moins de fautes. Il porte le nom de *Secrétaire à la Mode*, afin qu'en tout temps il soit de saison. Reçois-le d'aussi bon cœur que je te le donne. Que s'il ne t'est pas agréable, apprends à te taire charitablement, ou à médire de bonne grâce ; c'est le meilleur conseil que je te puisse donner¹⁷⁸.

- 56 Sur le fond, par rapport aux trois autres grands succès épistolographiques du XVII^e siècle, les manuels de Puget de la Serre font pâle figure – eux qui n'ont ni la profondeur spirituelle du traité d'Antoine de Courtin, qui vise à définir une authentique civilité chrétienne pour tous les actes de la vie quotidienne ; ni les qualités esthétiques de l'anthologie de Pierre Richelet, qui, surtout soucieux de « la correction de la langue » pour la sélection des lettres modèles, rédige des conseils qui « visent avant tout la mise en œuvre d'un style élégant », le « lectorat envisagé [se composant] d'« honnêtes gens » en quête des raffinements du style¹⁷⁹ » ; ni l'envergure encyclopédique de l'ouvrage de Pierre Ortigue de Vaumorière, par ailleurs auteur de *L'art de plaire dans la conversation*, qui ambitionne de faire la synthèse de tout ce qui fait partie de la culture de l'honnête homme.
- 57 Puisqu'il ne s'agit pas de soustraire Puget de la Serre à des critiques tout à fait fondées, pourquoi, dès lors, choisir de présenter dans cet « Atelier » la première partie de l'« Instruction à écrire des lettres » qui ouvre *Le Secrétaire à la mode* ? Tout simplement parce que cette « Instruction » représente un moment charnière dans la production épistolographique française – le moment de la diffusion à grande échelle d'une théorisation clairement orientée vers les occasions courantes d'échange épistolaire. Autrement dit, le choix de mettre en vedette l'« Instruction » de Puget de la Serre vise moins à attirer l'attention sur un texte (qui se nourrit des formalisations rhétoriques préexistantes) ou sur un auteur (qui a surtout pour qualité d'être attentif aux besoins de lecteurs aspirant à améliorer leurs performances épistolaires) que sur un moment décisif de l'épistolographie. Dans l'histoire des manuels d'art épistolaire sous l'Ancien Régime, Maurice Daumas distingue « trois phases » : la première « des environs de 1550 au premier quart du XVII^e siècle, [où] la notion de manuel épistolaire se dégage lentement du genre à la mode : le recueil de lettres » ; la seconde, initiée par « le *Secrétaire des secrétaires* (anonyme, 1624) et le *Secrétaire de la Cour* (Puget de la Serre, 1631) [qui] ouvrent l'âge de la maturité » ; la troisième, au « creux des Lumières [où] émergent logiquement deux genres socialement opposés qui dominent le siècle suivant : le manuel sous forme de recueil de lettres des grands auteurs et le petit ouvrage populaire qui perpétue l'appellation de secrétaire ». Les *secrétaires* de Puget de la Serre se situent ainsi à un moment de transition, puisque c'est à partir d'eux qu'« un siècle durant, les secrétaires se présentent comme des ouvrages très complets, pourvus de copieuses instructions et d'une table des matières, voire d'un index¹⁸⁰ ». Sur les

raisons et les modalités d'un succès éditorial colossal, désormais bien connues, nous ne reviendrons pas – ni sur le contexte du fulgurant engouement pour le genre épistolaire¹⁸¹ ; ni sur les enjeux socio-politiques d'un manuel qui constitue « un moyen privilégié d'inculquer les normes établies par les institutions monarchiques », Puget de la Serre faisant partie « des vulgarisateurs désireux d'enseigner au grand public les usages de la cour¹⁸² » ; ni sur l'extraordinaire postérité, y compris posthume, d'un ouvrage maintes fois réédité, traduit, pillé, plagié¹⁸³.

- 58 Ce qui est important dans la perspective de rhétorique épistolaire en diachronie qui est la nôtre, c'est de comprendre que la typologie proposée par Puget de la Serre ne représente qu'un échantillon parmi d'autres du geste taxinomique consubstantiel à la tradition épistolographique. C'est précisément sa banalité (terme que nous employons sans connotation négative) qui la rend intéressante pour nous aujourd'hui, qui aspirons à nous approprier les outils de compréhension dont disposaient auteurs, lecteurs et pédagogues d'Ancien Régime. Autrement dit, dans cette attention portée au manuel de Puget de la Serre, il ne s'agit surtout pas de fétichiser une typologie au détriment des autres, mais seulement – à rebours de la tendance majoritaire d'études littéraires s'ingéniant à traquer le singulier, l'unique, l'inédit – de décrire la fonctionnalité de préceptes qui, loin d'être originaux, n'ont rien d'exceptionnel. Ce qui rend la typologie proposée par le *Secrétaire à la mode* digne d'intérêt, c'est le protocole épistémologique qu'elle exemplifie – à savoir un dispositif didactique tout entier d'inspiration rhétorique. Afin de comprendre ce dispositif didactique, plutôt que de suivre ligne à ligne Puget de la Serre dans les conseils qu'il donne, nous tenterons d'en dégager les grandes orientations. Dans un premier temps, nous verrons que l'« Instruction » répond à une visée pratique, utilitaire – le but étant de diffuser largement un savoir-faire épistolaire qui restait jusque-là cantonné dans des ouvrages réservés aux doctes. Dans un second temps, nous examinerons les formes et les enjeux de la modélisation sur laquelle reposent les descriptifs théoriques des différentes espèces de lettres. Hâtons-nous de préciser que ces quelques éléments de réflexion visent non pas à commenter l'« Instruction » dans le détail mais seulement à en suggérer une sorte de mode d'emploi, c'est-à-dire à en orienter la lecture de façon à pouvoir se servir ultérieurement de l'outillage rhétorique qu'elle recèle.

2.4.1. La diffusion à grande échelle d'un bagage épistolographique standard

- 59 Si Puget de la Serre ajoute, par rapport à son *secrétaire* précédent, une « Instruction », c'est qu'il pressent l'attente de son lectorat : « la théorisation suit la demande d'un public désireux de s'orienter, lorsque les index et les classements par titres ne suffisent plus et que les valeurs de la codification rivalisent avec celles de l'imitation¹⁸⁴ ». Le début de l'« Instruction », explicitement destinée à un large public et non aux « gens d'étude », fait effectivement écho aux aspirations des usagers du *Secrétaire* qui, pour apprendre à écrire des missives « avec grâce », ont besoin non seulement de « beaux exemples qu'on puisse imiter » mais aussi « de bons préceptes qui servent de conduite » :

Il n'y a rien de si commun que d'écrire des Lettres. Mais ce n'est pas une chose commune de les bien dresser. La nécessité de la vie fait que chacun s'en mêle. Car les ignorants aussi bien que les doctes ont souvent besoin de communiquer par lettres avec leurs amis absents. Mais ordinairement il n'y a que les gens d'étude qui le sachent faire avec grâce. Pour l'apprendre il faut avoir des beaux exemples qu'on puisse imiter, et des bons préceptes qui servent de conduite. C'est pourquoi j'ai

voulu joindre aux élégantes lettres du *Secrétaire à la Mode* : une petite Instruction contenant les principales règles de cet art¹⁸⁵.

- 60 Le succès phénoménal du *Secrétaire à la Mode*, et plus particulièrement d'une « Instruction » abondamment copiée et imitée, atteste qu'elle correspond aux besoins d'épistoliers soucieux de s'acquitter au mieux de leurs tâches épistolaires quotidiennes. De toute évidence, ce complément théorique vient combler un manque : dans le premier quart du XVII^e siècle, les apprentis épistoliers ne disposent pas d'aide-mémoire en langue vernaculaire. Le *Secrettaire* de Chappuys/Sansovino (1588) n'a connu aucune réédition et est définitivement périmé ; le court traité qui précède les modèles du *Secretaire François* de Nathanaël Adam (1626) s'adresse exclusivement aux secrétaires professionnels (Adam est lui-même secrétaire de Mme de Mortemart¹⁸⁶) ; quant au *Secretaire Francois*, plusieurs fois réédité et remanié, sa partie théorique se réduit à quelques conseils en matière de présentation, de style et de grammaire et d'un formulaire qui répertorie « les plus communs familiers propos en tel cas requis & accoustumez, que les escoliers appellent *Phrases*¹⁸⁷ ». L'« Instruction » de Puget de la Serre vient donc pallier une carence¹⁸⁸. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si l'auteur prend soin de la faire figurer en tête de son *Secrétaire à la Mode*, ce qui a pour effet de reléguer les modèles au second plan, même si ces derniers occupent un bien plus grand nombre de pages. Le choix de placer les préceptes « au début de l'ouvrage » fait que « par là, les modèles deviennent artificiellement applications, exemples et les théoriciens affirment un savoir qui rend leur médiation nécessaire¹⁸⁹ ». Le but utilitaire de l'« Instruction », qui vise simplement à aider les épistoliers inexpérimentés dans leurs besoins d'expression épistolaires quotidiens, se vérifie à deux caractéristiques.
- 61 D'une part, la clarté didactique de cette « Instruction » tranche avec les rares préceptes des manuels antérieurs, généralement donnés en vrac. Le propos est nettement organisé en deux parties, selon un plan rendu saillant par les manchettes – deux parties qui, curieusement, inversent l'ordre entre le général et le particulier¹⁹⁰. La première partie de l'« Instruction », intitulée « De la Matiere des Lettres », se présente sous la forme d'une typologie dont les espèces sont soigneusement numérotées : pour chaque sorte de lettre, Puget de la Serre fournit un descriptif théorique. La seconde partie, « De la Formes des Lettres », comprend plusieurs rubriques, signalées par des manchettes, qui définissent les règles (de présentation, de composition et d'expression) qui doivent être appliquées en toutes circonstances et mettent en garde contre les fautes de goût incompatibles avec les normes du bien-dire épistolaire. Si l'on reconstitue le mode de progression de cette seconde partie, on obtient le plan suivant – nous reprenons le contenu des manchettes (cité entre guillemets et numéroté par nos soins pour plus de lisibilité), auxquels nous ajoutons les « parties communes » et les « parties particulières » explicitement annoncées dans le texte.

1. « Parties »
 - 1.1. Les parties communes
 - 1.1.1. « Suscription »
 - 1.1.2. « Souscription »
 - 1.2. Les parties particulières
 - 1.2.1. « Exorde »
 - 1.2.2. « Conclusion »
 - 1.2.3. « Discours »
2. « Style »
3. « Bienséance »
4. « Brièveté »

- 5. « Clarté »
- 6. « Netteté »
- 7. « Cachet »

- 62 Pour qui est familier des manuels épistolographiques (ceux du XVI^e siècle en latin ou ceux des siècles classiques en vernaculaire), la typologie de la première partie ainsi que les préceptes de la seconde partie (bienséance, brièveté, clarté, netteté¹⁹¹) n'ont rien de révolutionnaire. Ce qui est nouveau, ce n'est pas le contenu mais le lectorat visé : non plus un public d'étudiants, de secrétaires professionnels ou d'érudits mais tous ceux qui ont « besoin de communiquer par lettres », pour reprendre le propos liminaire de Puget de la Serre – ce qui ouvre une voie dans laquelle s'engouffreront par la suite tous les auteurs de *secrétaires*.
- 63 D'autre part, l'esprit utilitaire de cette « Instruction » se traduit par les espèces de lettres retenues par Puget de la Serre dans sa typologie – une typologie qui ne répertorie que les catégories de lettres usuellement échangées en société. C'est en cela que la typologie du *Secrétaire à la mode* constitue à la fois un geste courant (tous les traités épistolographiques précédents, qu'ils soient en néo-latin ou en langue italienne¹⁹², comportent une typologie, quel qu'en soit le degré d'exhaustivité et de systématisme) et un geste innovant (rares sont finalement les typologies qui se restreignent aux actes épistolaires de la civilité courante). Si l'on compare rapidement la typologie de Puget de la Serre avec celles qui la précèdent ou lui font suite, on constate qu'elle n'inclut ni les lettres d'amour et de galanterie (qui occuperont au fil du siècle une place croissante) ni les lettres qui appartiennent spécifiquement à la République des Lettres (lettres de débats entre érudits, d'apologie ou de critique, épître dédicatoire) – ce qui traduit bien la volonté de centrer l'« Instruction » sur les impératifs pratiques les plus courants de la vie en société. La bipartition de la typologie en « Lettres d'affaire » et en « Lettres de compliment » ressortit à la même logique utilitaire – la catégorie de « lettre de compliment » répondant aux nouvelles exigences de civilité¹⁹³. Aussi curieux que cela puisse paraître, personne ne semble s'être intéressé aux sources de Puget de la Serre. Suspectant que la bipartition de la typologie et surtout le choix de dénominations relativement rares (lettre *d'avis*, *de visite*, *de conseil*) ne surgissaient pas *ex nihilo*, nous avons procédé à une petite enquête qui tendrait à prouver que Puget de la Serre s'est inspiré du *Del Segretario* de Panfilo Persico, maintes fois réédité¹⁹⁴ – ou du moins de l'un de ses relais, ou encore peut-être d'une source, encore à découvrir, qui serait commune aux deux épistolographes. La correspondance des 18 espèces de lettres inventoriées par *Le Secrétaire à la Mode* avec la liste de Persico (le livre III est consacré aux lettres d'affaires et le livre IV aux lettres de compliment) est d'autant plus évidente que même si Puget de la Serre ajoute quelques catégories (*remontrance*, *commandement*, *reproche* et *conciliation* – par ailleurs bien attestées dans les traités de rhétorique contemporains), il suit l'ordre de Persico.

	Panfilo PERSICO, <i>Del Segretario</i> Éd. utilisée : Venetia, Heredi di Damian Zenaro, 1643	Jean PUGET DE LA SERRE, <i>Le Secrétaire à la Mode</i> Éd. utilisée : Amsterdam, Louis Elzevier, 1646
Lettres d'affaires (negocio)	1.1. Aviso (194)	1.1. Lettre d'avis (7)
	1.2. Consiglio (212)	1.2. Lettre de conseil (7)
		1.3. Lettre de remontrance (10)
		1.4. Lettre de commandement (13)
	1.3. Domanda (228)	1.5. Lettre de prière (13)
	1.4. Raccomandatione (242)	1.6. Lettre de recommandation (16)
	1.5. Offerta (243)	1.7. Lettre d'offre de secours (18)
	1.6. Querela (246)	1.8. Lettre de plainte (19)
		1.9. Lettre de reproche (21)
	1.7. Giustificazione ó scusa (253)	1.10. Lettre d'excuse (22)
	1.8. Giustitia (260)	
	1.9. Gratia (262)	
Lettres de compliment (d'ufficio ó complimento)	1.10. Credenza (264)	
	1.11. Istruzioni (268)	
	1.12. Memoriali (289)	
		2.1. Lettre de conciliation (24)
	2.1. Visita (298)	2.2. Lettre de visite (25)
	2.2. Conto (306)	
	2.3. Congratulatione (316)	2.3. Lettre de congratulation (27)
	2.4. Condoglienza (322)	2.4. Lettre de consolation (29)
Lettres mêlées (miste)	2.5. Ringraziamento (327)	2.5. Lettre de remerciement (32)
	2.6. Burla (333)	2.6. Lettre de raillerie (34)
Lettres de réponse (di riposta)	2.8. Buone feste (343)	
	Miste (348)	Lettres mêlées (35)
	Riposta (355)	Lettres de réponse (35)

- 64 Certes, trois observations prouvent que Puget de la Serre a le manuel de Persico sous la main : d'une part, il reprend son classement bipartite entre lettres d'affaires et lettres de compliment¹⁹⁵ ; d'autre part, il suit l'ordre de sa typologie ; enfin, il propose des calques des termes italiens qui font indubitablement signe vers l'hypotexte : *aviso* donne *lettre d'avis*, *consiglio* donne *lettre de conseil*, *visita* donne *lettre de visite* – autant de termes inhabituels en français – et, dans une moindre mesure, *offerta* donne *lettre d'offre de secours* et *scusa* donne *lettre d'excuse*. Pourtant, les ressemblances s'arrêtent là, les descriptifs de Persico et de Puget de la Serre n'ayant rien à voir... Il nous reste donc à souhaiter que le caractère aussi embryonnaire que décevant de ce résultat incite d'autres spécialistes d'épistolographie à poursuivre l'enquête sur les sources de Puget de la Serre, c'est-à-dire, probablement, sur des emprunts compilés et croisés aux ouvrages italiens.
- 65 Résolument pratique dans son but (répondre aux besoins concrets des apprentis épistoliers) comme dans sa méthode (offrir un vade-mecum synthétique fait pour être utilisé de manière sporadique), l'« Instruction » du *Secrétaire à la mode* témoigne de la volonté qu'a Puget de la Serre de répondre à une attente forte de la part d'un vaste public de lecteurs qui ne sont ni des étudiants obligés d'acquérir les rudiments de l'art épistolaire, ni des doctes à prétentions littéraires, ni des secrétaires professionnels.

2.4.2. La méthode de modélisation des descriptifs

- 66 Il est frappant de constater que parmi les travaux consacrés aux manuels de Puget de la Serre, aucun ne commente la typologie des 18 sortes de lettres. Lorsque l'« Instruction » est évoquée, la première partie intitulée « De la Matière des Lettres », qui en constitue pourtant la part la plus importante quantitativement, n'est jamais étudiée. Les formes et les enjeux de la modélisation des différentes espèces de lettres sont ainsi esquivés au profit de considérations sur la nouveauté que constitue

l'adjonction de l'« Instruction », que ce soit du côté de la production (le didactisme désormais assumé¹⁹⁶) ou de la réception (l'élargissement du public visé¹⁹⁷). Seule Sybille Grosse, attentive à l'évolution de la place des « indications argumentatives et macrostructuelles » dans les *secrétaires*, fait remarquer que les « schémas d'écriture¹⁹⁸ » proposés par Puget de la Serre pour chaque espèce de lettres donnent « moins des prescriptions linguistiques que des descriptions détaillées du comportement à suivre dans des situations de communications chaque fois précisées par la circonstance de la rédaction¹⁹⁹ » – comportement rhétorique s'entend.

- 67 Décrivons rapidement le dispositif didactique que constituent les descriptifs des sous-genres épistolaires, qui procèdent toujours de la même manière. D'abord, ils commencent par définir le but de la lettre et la situation de communication qui lui est propre, au moyen de tournures lexico-syntaxiques récurrentes, comme le verbe *servir* à,

Les lettres d'avis servent à faire savoir à nos amis ce qui se passe, tant en nos affaires qu'ès leurs, ou en celles d'autrui.

Les Lettres de visite servent à entretenir l'amitié entre les absents, et tiennent le lieu des visites qu'on donnerait à ses amis, si on demeurerait proche d'eux.

Les Lettres de consolation servent à adoucir les maux et adversités de nos amis : qui étant diverses ne peuvent être guéries d'un même remède²⁰⁰.

les infinitifs à valeur finale (« afin de », « pour »),

On écrit des lettres de remontrance à celui qui a commis quelque faute, afin de la lui faire reconnaître, ou l'induire à la réparer.

On écrit des lettres de conciliation, pour s'insinuer en l'amitié de quelqu'un.

On écrit des lettres de congratulation à ses amis, pour se conjurer avec eux de quelque bien qui leur est arrivé²⁰¹ [...].

les subordonnées circonstancielles temporelles causales,

On écrit des Lettres de recommandation, quand on veut recommander une personne ou ses affaires à la faveur, ou au soin d'un autre.

Les Lettres d'offre de secours, sont celles qu'on écrit à son ami quand on sait qu'il est en quelque nécessité, pour lui présenter l'assistance dont il a besoin²⁰².

ou encore les relatives périphrastiques :

On écrit des lettres de remontrance à celui qui a commis quelque faute, afin de la lui faire reconnaître, ou l'induire à la réparer.

On n'écrit des Lettres de commandement qu'à ceux sur lesquels on a du pouvoir, comme sont ses enfants, serviteurs et semblables.

On écrit parfois des Lettres de plainte à celui de qui on a été offensé, afin de lui faire reconnaître sa faute, ou de lui reprocher son ingratitude.

On écrit des lettres de remerciement à ceux dont on a reçu quelque plaisir²⁰³ [...].

- 68 Ensuite, les descriptifs conjuguent des indications concernant la nature des arguments, leur arrangement et leur formulation, c'est-à-dire du thématique, du structurel et du phraséologique. C'est ainsi que les préceptes de la lettre de congratulation agrègent des consignes sur le plan de la lettre, précisément balisé par des connecteurs temporels (« il faut d'entrée témoigner », « puis... nous en représenterons », « et dirons », « puis concluons »), et un « listing des énoncés types, à utiliser selon les divers cas possibles répertoriés et selon le moment dans le discours²⁰⁴ » – un listing structuré (comme c'est systématiquement le cas chez Puget de la Serre) par l'anaphore de *que* après un verbe de parole (« disant que », « et dirons que²⁰⁵ »). La formalisation épistolographique consiste ainsi en « une description séquentielle selon un canevas type, modulable et dynamique » : chaque type de lettre « n'est pas seulement défini par la situation de communication qu'il modélise, mais par le séquençage syntagmatique du discours conçu comme un tout, en parties et en *topoi*, par sa division et son ordonnancement²⁰⁶ ».

- 69 Certes, la méthode générale des descriptifs consacrés aux différents sous-genres épistolaires est toujours la même – ce qui en facilite la compréhension. Pourtant, la constante imbrication de tâches rhétoriques hétérogènes vient brouiller la lisibilité des canevas discursifs – ce qui explique peut-être en partie la gêne de la critique. Les descriptifs mêlent au moins trois sortes de préoccupations : la recherche d'arguments adaptés (*l'inventio*), leur mise en ordre (la *dispositio*) et leur formulation (*l'elocutio*). Si l'on prend l'exemple de la première sorte de lettre de conseil (écrite « à ceux qui demandent conseil »), on s'aperçoit que sont enchevêtrées des indications sur *l'inventio* (plutôt que de détailler les arguments, Puget préconise de « munir son dire de raisons tirées de l'honnête, de l'utile ou du délectable »), sur la *dispositio* (« On peut commencer par », « Puis faut déclarer », « Et conclure ») et sur *l'elocutio* (des tournures telles que « puisqu'on nous fait l'honneur de » ou « que la résolution qu'il prendra réussisse à son bien et contentement²⁰⁷ » résonnant comme des expressions figées que l'épistolier pourra reprendre telles quelles). À l'intrication des diverses préoccupations s'ajoute le fait que leur dosage varie considérablement non seulement d'un descriptif à l'autre mais encore entre les parties d'un même descriptif. Les proportions allouées à chacune des phases de la rédaction épistolaire (phases qui, loin d'être déconnectées les unes des autres, s'emboîtent nécessairement dans l'esprit du scripteur) diffèrent de manière relativement inattendue, pour ne pas dire arbitraire, comme le montre le descriptif de la deuxième sorte de lettre de conseil : la première étape argumentative (signalée par « Premièrement ») fournit un canevas surchargé d'éléments phraséologiques (« on s'ingère de donner conseil sans en être requis », « lui ouvrir nos pensées là-dessus », « qu'il prendra notre franchise en bonne part », « un cœur qui lui est du tout affectionné ») ; la deuxième étape (« Cela fait on peut entrer en matière ») se focalise exclusivement sur la recherche des arguments pertinents en renvoyant, dans la lignée d'Aristote, aux lieux et aux caractères (« montrant que le conseil qu'on donne non seulement est honnête, mais aussi utile et délectable : ménageant ces raisons selon la personne à qui on a à faire. Car les gens vertueux et de qualité sont plutôt émus que les autres par la considération de l'honneur ; au lieu que ceux de basse condition regardent au profit. Item, les jeunes gens se laissent emporter au plaisir, mais les vieillards ne tendent qu'à l'utile ») ; quant à la troisième étape (« Puis on ajoutera ») et à la dernière (« Et finira[-t]-on »), elles recensent des formules toutes faites (« on remet à sa discrétion », « ce n'est pas pour lui rien prescrire », « que Dieu béniss[e] la résolution qu'il prendra et la fasse réussir à son contentement²⁰⁸ ») qui apparaissent comme des embrayeurs à la fois d'*l'inventio* et d'*l'elocutio*. Trouver les arguments, les organiser de manière claire et efficace, choisir ses mots : telles sont les trois opérations que visent à faciliter les préceptes théoriques. Ne croyons pas cependant que *l'inventio*, la *dispositio* et *l'elocutio* soient traitées de manière systématique et uniforme. Non seulement les préceptes dont ces trois phases font l'objet varient en extension (des plus étoffés aux plus réduits) mais encore ils procèdent de manière disparate, prenant la forme tantôt de consignes techniques reposant sur des concepts rhétoriques, tantôt d'unités phraséologiques destinées à être recopiées, tantôt de recommandations pragmatiques – les unes et les autres se mélangeant parfois de manière inextricable.
- 70 En ce qui concerne *l'inventio*, qui consiste à recenser les arguments adéquats, elle est inégalement prise en charge. D'une part, tandis que certains descriptifs fournissent une liste détaillée de tous les arguments possibles parmi lesquels l'épistolier pourra puiser (on pense à celui de la lettre de consolation²⁰⁹), d'autres se contentent d'indications thématiques relativement floues. C'est le cas pour les lettres où la matière s'impose

d'elle-même, comme les lettres d'avis, pour lesquelles « n'est point besoin de travailler son esprit à inventer²¹⁰ » ; pour les lettres où le statut subalterne du destinataires permet de « procéder tout ouvertement », comme la première sorte de lettres de remontrance, qui « n'ont point besoin de tant d'invention, quand on a quelque autorité sur la personne qu'on reprend, ou qu'on ne se soucie point en quelle part il recevra la remontrance qu'on lui fait²¹¹ » ; ou encore pour les lettres de commandement qui, en vertu du lien hiérarchique unissant les correspondants, dispensent « d'user de raisons », à moins que l'on préfère en appeler aux lieux de la « facilité » et de l'« équité²¹² ». D'autre part, les préceptes donnés en matière d'*inventio* sont formulés selon deux modèles contrastés – l'un faisant signe vers le traité de rhétorique, l'autre vers les manuels de savoir-vivre (les deux pouvant aisément interférer et donner lieu à la forme hybride que constitue la prescription d'actes de langage). Tantôt ils se contentent, pour aider l'usager du manuel à trouver les composantes logiques adaptées à son projet communicationnel, de renvoyer aux lieux, compris comme des schémas argumentatifs préconçus – par exemple, pour les lettres de prière, on renvoie au lieu du possible (qui fournit le deuxième maillon argumentatif de la prière directe : « Puis représenter la facilité de la chose dont on le prie, et si besoin est, déclarer par quel moyen il en pourra venir à bout ») et aux lieux du juste et de l'utile (sur lesquels repose la deuxième étape de la prière indirecte : « Après cela nous lui représenterons que ce dont nous le prions est juste et honnête, et qu'il lui est autant aisé à octroyer qu'il nous est utile et nécessaire²¹³ »). Tantôt les descriptifs privilégient, pour donner à l'apprenti épistolier les matériaux argumentatifs nécessaires, les indications phraséologiques. Irréductibles à des ornements stylistiques (telles que pouvaient l'être les *sylvae* du *De Conscribendis Epistolis* d'Érasme), les locutions et les phrases pré-rédigées que l'épistolier se chargera de combiner suggèrent l'armature logique de la lettre, comme pour la lettre d'offre de secours, qui repose entièrement sur une cascade d'éléments phraséologiques (« nous sommes du nombre », « non pas lui soient mieux affectionnés », « le temps est venu de nous revenger », « prêts à employer nos moyens et notre crédit pour le tirer de peine²¹⁴ »).

- 71 Si l'on considère à présent la *dispositio*, dont le but est d'agencer les arguments, celle-ci peut être plus ou moins contraignante. Disons pour simplifier que tout dépend si la modélisation en reste à l'analyse de la macro-structure (se réduisant à mentionner les trois ou quatre grandes séquences, inamovibles et hiérarchisées, de la lettre – parmi lesquelles l'entrée en matière et la prise de congé) ou si elle détaille les modules micro-structurels appelés à se combiner en nombre variable (précisant aussi bien des actes de langage, comme excuser ou promettre, que des cellules phraséologiques). Certains descriptifs schématisent à l'extrême la composition de la lettre en se contentant d'invoquer le contenu des trois « parties particulières » (« exorde », « discours », « conclusion²¹⁵ ») qu'il est naturellement impossible de retrancher ou d'interpoler, comme pour la lettre de conciliation (« Et les faut commencer par », « Puis on peut dire que », « Et conclure en l'assurant que²¹⁶ »). À l'inverse, d'autres recensent une multiplicité d'arguments dont l'ordre et le nombre apparaissent facilement modulables, comme ceux de la lettre de visite, où l'accumulation d'expressions idiomatiques (« nous désirons fort savoir », « nous languissons de désir », « nous les conjurons de nous écrire²¹⁷ ») prend le pas sur la conduite du raisonnement à proprement parler – expressions qu'il est loisible soit de toutes actualiser, soit de redistribuer, soit de sélectionner. Remarquons au passage que le déséquilibre qui s'observe en faveur de l'*elocutio* (caractérisée par l'hyperbolisation du propos) n'est guère étonnant dans une

lettre qui se présente comme le paragon des lettres de compliment, à propos desquelles Puget de la Serre recommande de « suppléer à la stérilité de l'étoffe par la gentillesse des paroles²¹⁸ » – manière de reconnaître que ce n'est pas l'argumentation qui y prime mais seulement la délicatesse et l'amabilité.

- 72 Quant à l'*elocutio*, qui a pour mission de choisir le style approprié au propos, elle peut être plus ou moins strictement guidée. Soit Puget de la Serre glisse au sein du plan type qu'il préconise quelques expressions courantes sur le mode de simples îlots textuels (en proportions très diverses selon les descriptifs), comme c'est le cas pour la lettre de recommandation d'un personne, où chaque étape, dûment balisée (« il faut premièrement déclarer », « Puis ajouter », « Après cela dire », « Et conclure »), semble contenir une sorte de mot-clef (« obligés » pour la première, « digne » pour la deuxième, « plaisir » pour la troisième et « efficace²¹⁹ » pour la dernière). Soit il fait entièrement reposer le descriptif sur l'enchaînement de formules toutes faites, que l'épistolier inexpérimenté ou paresseux n'aura plus qu'à sélectionner, accommoder et classer – formules qui font généralement la part belle à l'expression de lieux communs de morale et de sagesse (invocation des devoirs de l'amitié, excuse au nom de l'intention, disposition au pardon), comme pour la première sorte de lettre de plainte²²⁰.
- 73 Quelque schématisme qu'il y ait à les plaquer sur les descriptifs épistolographiques, les concepts d'*inventio*, de *dispositio* et d'*elocutio* permettent ainsi de mesurer à quel point les cadres de référence de Puget de la Serre sont ceux de la rhétorique. Comprendre que les descriptifs reposent sur la modélisation rhétorique des différents sous-genres épistolaires aboutit, chemin faisant, à récuser une idée reçue qui sévit encore couramment – à savoir la prétendue absence de technicité des descriptifs.

2.4.3. La vulgarisation de procédures techniques

- 74 Au fil des descriptifs apparaissent toutes sortes de termes qui appartiennent à la tradition rhétorique, tels que le mot d'*invention*, que nous avons croisé à propos des lettres d'avis et des lettres de remontrance. Là réside l'un des pièges de ces descriptifs en vernaculaire : alors que les préceptes paraissent ne cultiver ni systématisme théorique ni cohérence terminologique, ils regorgent d'indications techniques tributaires de l'art oratoire – aussi concises et allusives soient-elles.
- 75 À condition de dépasser l'illusion selon laquelle les instructions des descriptifs relèveraient de la langue commune, il est aisé de constater qu'un certain nombre de vocables issus du latin francisé définissent des procédures proprement rhétoriques. Lorsque Puget de la Serre encourage à « user d'insinuation » dans les lettres de prière écrites « quand la chose qu'on demande n'est guère honnête, ou quand on n'est pas fort assuré de la bienveillance de celui à qui on s'adresse²²¹ », loin de conseiller de vagues détours et circonlocutions, il raisonne en termes de stratégie d'*insinuatio*. Lorsqu'il allègue les « raisons » dont il faut se servir (celles « tirées de l'honnête, de l'utile ou du délectable » pour la première sorte de lettre de conseil, celles de « la facilité et l'équité » pour la lettre de commandement, celles de « la justice ou la facilité, et l'honneur ou le profit » pour recommander une affaire²²²), il parle des arguments – *ab honesto*, *a facilitate*, etc. Lorsqu'il préconise d'« émouvoir » le destinataire (dans les lettres de prière indirecte, « nous tâcherons de l'émouvoir à compassion²²³ »), il suggère de susciter du *pathos* – on sait qu'à l'époque de Puget de la Serre, les professeurs de rhétorique consacrent systématiquement, à la suite d'Aristote, une partie de leur

ouvrage aux diverses passions, la connaissance des mécanismes passionnels étant au cœur de l'art oratoire²²⁴. Lorsqu'il recommande à l'épistolier d'exhorter son destinataire (qu'il s'agisse de l'« exhorter à suivre le conseil qu'on lui donne » dans les lettres de conseil, de « l'exhorter à se retirer de ce vice & changer de vie » dans les lettres de remontrance, de « l'exhorter qu'il prenne de là occasion, de se surmonter » dans les lettres de congratulation, ou encore de l'« exhorter à ne se point attrister²²⁵ » dans les lettres de consolation), Puget de la Serre ne pense pas à une simple attitude psychologique ou morale d'encouragement mais bien à l'*exhortatio*, qui apparaît tantôt comme une espèce de lettre autonome, avec ses règles et ses modèles propres, tantôt comme une séquence précisément isolable qu'il s'agit d'intégrer à l'intérieur du canevas argumentatif de différentes espèces de lettres²²⁶. Lorsqu'il recommande d'« exagérer » un fait, il invite à pratiquer l'*exaggeratio*, qui constitue l'une des formes de l'amplification²²⁷ – en particulier dans les lettres de reproche, où il convient d'« user de quelque exagération, si la chose le mérite » ; dans les lettres de remerciement, où l'on « se met à exagérer [le bien ou le plaisir qu'on a reçu] pour montrer qu'on en reconnaît bien la valeur » ; dans les lettres de remontrance, où l'« on peut procéder tout ouvertement, et après avoir décrit et exagéré sa faute, lui représenter combien grièvement il a offensé Dieu, et quel tort il a fait à sa réputation » ; et dans les lettres de prière oblique, où « nous exagérerons la grandeur [de notre misère et infortune]²²⁸ ». On pourrait ainsi multiplier les exemples.

- 76 Pour peu que l'on surmonte l'impression trompeuse, liée à l'usage d'une langue vernaculaire qui tend à gommer la technicité du propos, que les descriptifs sont relativement quelconques et anodins, il devient également possible de mieux comprendre la distinction entre des espèces de lettres dont la finalité persuasive peut sembler proche. Par exemple, si Puget de la Serre différencie deux sortes de lettres d'excuse (« selon l'intention qu'on a de nier ou d'avouer la faute qui est objectée »), c'est qu'il a en tête la distinction, érasmiennement notamment, entre la *purgatio* (conçue comme disculpation contre une calomnie) et la *deprecatio* (conçue comme demande de clémence pour une faute commise²²⁹). Tout le problème vient du fait que le français ne dispose pas de deux mots différents pour désigner une excuse en cas d'accusation vraie et une excuse en cas d'accusation fautive – d'où, on s'en souvient, l'embarras de Claude Irson faisant figurer dans sa typologie la « lettre d'excuse » et l'« autre lettre d'excuse ». De même, si Puget de la Serre prend soin de préciser que la lettre de plainte s'adresse à un « ami, avec qui on n'a pas dessein de rompre », tandis que la lettre de reproche, écrite en réaction à de l'« ingratitude », vise à se plaindre de subir « injures et outrages, ni plus ni moins que si nous lui avions été ennemis », c'est qu'il se remémore l'un des critères, déjà présent chez Érasme, qui permet de différencier l'*expostulatio* et l'*exprobratio*²³⁰.
- 77 Enfin, il convient de se défier des apparentes considérations psychologiques contenues dans les descriptifs, qui sont en réalité des *topoi*. Même si « la typologie des relations et des émotions susceptibles de se couler dans le moule de la lettre pourra évoluer de Niceron à Puget de la Serre, cette évolution est trop lente [...] pour empêcher qu'une convention dominante ne continue de suggérer aux correspondants ce que doivent être les sentiments personnels quand ils deviennent épistolaires²³¹ ». Loin de raisonner en termes d'affects spontanément éprouvés, ce qui conduit à entretenir la « confusion avec une saisie psychologique de l'univers affectif dans le cadre du discours », il convient d'envisager la dimension passionnelle du discours épistolaire « en tant qu'effet de sens inscrit et codifié dans le langage, celui-ci contribuant en retour, par les

configurations culturelles qu'il dépose dans le discours, à façonner notre imaginaire passionnel, à valoriser telle ou telle passion, à dévaloriser telle ou telle autre²³² ». En effet, il ne faut pas sous-estimer la dimension standardisée d'une nomenclature des émotions socio-culturellement déterminée. Quelques rapides exemples suffiront à montrer que c'est en termes de positions éthiques (c'est-à-dire de fonctionnalité argumentative) qu'il convient de concevoir les sentiments que Puget de la Serre conseille de manifester. Si Puget de la Serre recommande de faire paraître le « déplaisir qu'on a, de voir son ami en nécessité ou en danger²³³ » dans les lettres d'offres de secours ou de « dire qu'on a été touché au vif de son affliction²³⁴ » dans les lettres de consolation, c'est qu'il se réfère à une attitude (la compassion) valorisée qui permettra à l'épistolier de donner de lui une image favorable. S'il préconise d'exhiber des sentiments d'amitié et d'affection dans les lettres de conseil (où il est de bon aloi de dire « Que nous ne nous comporterions pas ainsi envers un autre que nous aimerions moins. Mais que nous sommes assurés qu'il prendra notre franchise en bonne part, considérant qu'elle procède d'un cœur qui lui est du tout affectionné²³⁵ »), c'est qu'il vise à donner à l'épistolier les moyens proprement éthiques de disposer le destinataire à la bienveillance. Si Puget de la Serre conseille, dans les lettres de plainte, d'évoquer la patience dont on a longtemps fait preuve (en disant « Qu'on a longtemps dissimulé avec beaucoup de patience des choses dont on avait juste sujet de se plaindre ; aimant mieux les laisser passer sous silence que de sembler chercher querelle. Mais puisqu'il continue, et même est à craindre qu'il ne fasse pis, qu'on ne se peut plus taire²³⁶ »), c'est parce que l'image de soi qui en résulte inspirera confiance au destinataire. Autrement dit, les attitudes psychologiques, morales et sociales que Puget de la Serre recommande sont indissociables du concept d'*ethos* : s'il préconise de les adopter, c'est uniquement parce qu'elles sont dotées d'une efficacité argumentative. Les états affectifs appelés à transparaître en fonction du but propre à la lettre résultent donc bien de préoccupations techniques – aider l'utilisateur du manuel à réussir le processus de persuasion lié à chaque situation pragmatique particulière.

- 78 À force de se concentrer sur les enjeux anthropologiques des *secrétaires*, la critique avait minoré l'ancrage rhétorique des classifications, des concepts et des schémas épistolographiques, notamment en ce qui concerne le fameux *Secrétaire à la Mode*. Il convenait donc de remettre patiemment en cause l'impression selon laquelle les descriptifs des différentes espèces de lettres n'obéiraient qu'à des conventions socio-culturelles – impression qui n'a prospéré que sur la méconnaissance des techniques rhétoriques constamment mobilisées et réinvesties par les manuels d'art épistolaire.
- 79 À l'issue de ce cheminement au sein du vaste champ de recherche, encore largement inexploré, que constitue la rhétorique épistolaire, qu'il nous soit permis d'adopter à notre tour la position d'Ortigue de Vaumorière qui, conscient de l'aridité de son propos, choisit non pas de la minimiser voire de la renier en faisant preuve d'une hypocrite contrition, mais de la justifier²³⁷. En toute lucidité, nous nous doutons que la démarche de formalisation rhétorique que nous proposons ne manquera pas de déplaire à des « personnes qui haïssent trop l'art pour approuver le soin que j'ai pris », c'est-à-dire qui « désapprouvent » un mode de lecture des textes épistolaires qui ne place au centre de ses préoccupations ni la singularité du vécu, ni l'originalité stylistique, ni la variété des relations interpersonnelles, ni l'organicité thématique des missives, ni leur harmonie esthétique. Grand est le risque que les plus réfractaires aux modèles de schématisation textuelle veuillent « renvoyer à l'Université » des grilles de lecture reposant sur des « mots barbares, moins propres à instruire qu'à faire peur ». Pourtant, nous osons

croire que « ce sentiment ne sera pas général » et que notre « dessein », qui consiste à exploiter l'irremplaçable gisement des « termes que les Maîtres d'éloquence nous ont laissés pour notre instruction », sera compris de tous ceux que ne rebutera pas l'ampleur du chantier.

- 80 Redisons-le avec force : en aucun cas l'érudition ne représente un but en soi. Loin d'être une fin autonome, la connaissance des typologies épistolographiques ne constitue qu'un moyen au service d'applications concrètes – la visée ultime étant une meilleure compréhension de la lisibilité et de l'efficacité des textes épistolaires. Autrement dit, la maîtrise des typologies, aussi fastidieuse soit-elle, n'est jamais qu'une propédeutique. Mettre à disposition un outillage technique permettant de dégager de nouveaux modèles d'analyse opératoires : tel était l'objectif de ce parcours parmi les catégories de la rhétorique épistolaire, dont nous espérons avoir montré toute la pertinence heuristique.

BIBLIOGRAPHIE

Sources épistolographiques

Nous ne répertorions que les ouvrages contenant des propos théoriques sur l'art épistolaire : ont ainsi été exclus, par exemple, les commentaires rhétoriques sur la correspondance de Cicéron et les recueils de lettres dépourvus de préceptes.

Cette bibliographie indique uniquement les ouvrages que nous avons cités au cours de nos analyses : toutes les éditions mentionnées sont celles que nous avons effectivement consultées – généralement soit sur Gallica soit sur Google Books.

ADAM Nathanël, *Le Secrétaire François. Ou sont contenues diverses lettres missives, Utiles et nécessaires à toutes qualitez de personnes. Recueillies par un des beaux Esprits de ce temps* [1608], Lyon, Claude Armand dit Alphonse, 1626.

CHAPPUYS Gabriel, *Le Secrétaire* [1588], éd. V. Mellinghoff-Bourgerie, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 2014.

CHAUDON Louis-Mayeul Dom, *Nouveau Manuel épistolaire renfermant, par ordre alphabétique, des modèles de Lettres sur les différens Sujets qui se présentent dans la vie ; avec quelques avis sur le cérémonial qu'on doit y observer*, Caen, G. Le Roy, 1785.

CICÉRON, *Correspondance*, éd. L.-A. Constans, Paris, Les Belles Lettres (C. U. F.), 1971, 11 vol.

COLOMIÈS Paul, *La rhétorique de l'honnête homme, ou la manière de bien écrire des Lettres, De faire toutes sortes de Discours, & de les prononcer agréablement ; Celle d'acquérir l'usage de la Langue François, & d'imiter les Poètes. Et de choisir les bons auteurs pour son étude, Où l'on a ajouté à la fin le Catalogue des Livres dont un honnête homme doit former sa Bibliothèque*, Amsterdam, George Gallet, 1699.

COURTIN Antoine de, « Ce qu'il faut observer en écrivant des lettres et des préceptes pour apprendre à les écrire », chap. XXV du *Nouveau traité de civilité qui se pratique en France parmi les*

honnêtes gens [1672], éd. M.-Cl. Grassi, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1998, p. 165-190.

DU PLAISIR, *Sentiments sur les lettres et sur l'histoire avec des scrupules sur le style* [1683], éd.

Ph. Hourcade, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1975, p. 18-43, et éd. C. Esmein, *Poétiques du roman. Scudéry, Huet, Du Plaisir et autres textes théoriques et critiques du XVII^e siècle sur le genre romanesque*, Paris, Champion, 2004, p. 717-745.

DURAND Pierre, *Le Stile et manière de composer, dicter & escrire toute sorte d'epistres, ou lettres missives, tant par response, que autrement. Avec Epitome de la poinctuation, & accentz de la langue Françoisse : Livre tres-utile & profitable. Nouvellement reveu & augmenté*, Paris, Jean Ruelle, 1556.

DU TRONCHET Étienne, *Finances et thresor de la plume française de Estienne du Tronchet, secretaire de la Roynie*, Paris, Nicolas du Chemin, 1572.

ÉRASME, *De conscribendis epistolis* [1522], éd. J.-Cl. Margolin, dans *Opera Omnia Desiderii Erasmi Roterodami*, Ordinis Primis, Tomus Secundus, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, 1971, p. 153-579.

FABRI Pierre Lefevre dit, *Le grand et vrai art de pleine rhétorique*, éd. A. Héron, Rouen, Imprimerie Cagniard, Société des Bibliophiles Normands 50, 1889, « Epistres », p. 194-293, et *Cy ensuit le grant et vray art de pleine rhétorique utile, proffitable et nécessaire à toutes gens qui désirent à bien élégamment parler et escrire* [Rouen, Symon Gruel, 1521], Genève, Slatkine Reprints, 1972.

FENNE François de, *Le Secrétaire à la mode réformé ou le Mercure nouveau Contenant les lettres Choiesies des plus beaux Esprits de ce Tems. Avec une nouvelle Instruction à écrire des lettres, & VI Entretiens de la Civilité*, Leyde, Jacques Hackius, 1684.

FURETIÈRE Antoine, *Essais de Lettres familières Sur toute sorte de Sujets. Avec Un Discours sur l'Art Epistolaire. Et quelques remarques nouvelles sur la Langue Françoisse*, Paris, Jacques Le Febvre, 1690 [dans A. Furetière, *Nouvelle allégorique ou Histoire des derniers troubles arrivés au Royaume d'Éloquence* (1659) – *Essais de Lettres familières* (1690), éd. M. Bombart et N. Schapira, Toulouse, Société de Littératures classiques, coll. « Rééditions de textes du XVII^e siècle », supplément de la revue *Littératures classiques*, 2004.

GRIMAREST Jean-Léonor Le Gallois, sieur de, *Traité sur la manière d'écrire des lettres, et sur le cérémonial : Avec un Discours sur ce qu'on appelle Usage dans la Langue Françoisse* [1709], Paris, Veuve Estienne, 1735.

IRSON Claude, « Methode pour bien ecrire & composer des lettres, que l'on appelle epistres », contenue dans la *Nouvelle Methode pour apprendre facilement les principes et la pureté de la langue française, Contenant plusieurs traitez De la prononciation, De l'Orthographe, De l'Art d'Ecriture, Des Etymologies, Du Stile Epistolaire, & Des Regles de la belle façon de Parler & d'Ecrire* [Paris, Gaspard Meturas, 1656], Genève, Slatkine, 1973, p. 227-249.

JACOB Paul, *Le Parfait secrétaire, ou la Manière d'écrire et de respondre à toute sorte de lettres par Preceptes et par Exemples*, Paris, Antoine de Sommerville, 1646.

JUNIUS Melchior, *Scholae rhetoricae. De contexendarum epistolarum ratione* [1587], Bâle, C. Uvaldkirch, 1608.

LA BARRE Mateï, *L'art d'écrire en François, ou la maniere de faire des compliments, des lettres, des discours en Dialogues, des Traductions, des Harangues, l'Histoire, des Romans. Premiere partie*, Paris, Nicolas Jolybois, 1662.

LA FÈVRERIE, « Du stile épistolaire », *Extraordinaire du Mercure galant. Quartier de juillet 1683*, tome XXIII, Paris, au Palais, p. 3-67.

LA MADELAINE Louis Philipon de, *Modèles de lettres sur différents sujets*, Lyon, Pierre Bruyset Ponthus, 1761.

LA MADELAINE Louis Philipon de, *Manuel épistolaire à l'usage de la jeunesse ou Instructions générales et particulières sur les divers genres de Correspondances ; suivies d'exemples puisés dans nos meilleurs Ecrivains*, 2^{ème} édition, corrigée et considérablement augmentée, Imprimerie De Brasseur aîné, Paris, Capelle et Renand, an XIII (1805).

Lettres pour toutes circonstances. Les traités épistolaires du Pseudo-Libanios et du Pseudo-Démétrios de Phalère, éd. P.-L. Malosse, Paris, Les Belles Lettres (C. U. F.), 2004.

LIPSIUS Justus, *Principles of Letter-Writing. A Bilingual Text of Justi Lipsi Epistolica Institutio*, éd. R.-V. Young and M. Thomas Hester, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1996.

MAUVILLON Éléazar de, *Traité général du stile, avec un traité particulier du stile épistolaire*, Amsterdam, P. Mortier, 1751, « Quatrième exercice. Où il est traité du Stile Epistolaire en particulier », p. 254-379.

MILLERAN René, *Lettres familières, galantes, Et autres sur toutes sortes de sujets, avec leurs Réponses : Divisées en III parties. La Première contient les Lettres familières & autres. La Seconde, les Lettres Galantes. La Troisième, leur Instruction, & les Titres dont on qualifie toutes sortes de personnes, &c*, 2^{ème} édition, Bruxelles, Jean Leonard, 1692.

MILLERAN René, *Le Nouveau Secrétaire de la Cour, ou Lettres familières sur toutes sortes de sujets, avec des Réponses. Une instruction pour bien écrire & dresser les Lettres ; les Titres dont on qualifie toutes sortes de personne : Et des Maximes pour plaire & se conduire dans le monde*, Paris, Nicolas Le Gras, 1714.

MILLERAN René, *Le Nouveau Secrétaire du Cabinet, contenant des lettres sur differens sujets, avec la manière de les bien dresser. Les compliments de la Langue françoise, & les Maximes & Conseils pour plaire et se conduire dans le monde*, Paris, Theodore Legras, 1719.

NIGER Franciscus, *Opusculum scribendi epistolas*, Venise, Hermannus Liechtenstein, 1488.

ORTIGUE DE VAUMORIÈRE Pierre, *Lettres sur toutes sortes de sujets, avec des avis sur la maniere de les écrire*, tome I, Paris, Jean Guignard, 1690.

ORTIGUE DE VAUMORIÈRE Pierre, *Lettres sur toutes sortes de sujets, avec des avis sur La maniere de les écrire* [3^{ème} édition], tome II, Paris, Jean Guignard, 1695.

PAPON Jean, *Secrets du troisième et dernier notaire*, Lyon, J. de Tournes, 1583 [2^{ème} édition revue et augmentée].

PERSICO Panfilo, *Del Segretario del Sig. Panfilo Persico. Libri quattro ne quali si tratta Dell'arte e facoltà del Segretario, della Istitutione e vita di lui nelle Republiche e nelle Corti. Della lingua e dell'arteficio dello scrivere, Del soggetto, stile et ordine della lettera, Dei titoli e delle Cifre. Dei generi universali delle lettere e delle specie loro, delle istruzioni e dei memoriali* [1620], In Venetia, Appresso gli Heredi Damian Zenaro, 1643.

PUGET DE LA SERRE Jean, *Le Secrétaire à la Mode, Augmenté d'une instruction d'écrire des Lettres ; cy devant non imprimée. Plus d'un recueil de Lettres morales des plus beaux esprits de ce temps Et des Complimens de la Langue Française* [1640], Amsterdam, Louis Elzevier, 1646.

PUGET DE LA SERRE Jean, *Le Secrétaire du Cabinet ou la manière d'écrire que l'on pratique à la cour, Augmenté de plusieurs Inscriptions & Souscriptions de Lettres, pour écrire à toutes personnes de qualité* [1653], Lyon, Barthélémy Rivière, 1663.

PUGET DE LA SERRE Jean, *Le Secrétaire de la Cour, ou la manière d'écrire selon le temps. Augmentée des Complimens de la langue Française* [1625], Toulouse, Pierre Bosc, 1640.

RICHELET Pierre, *Les plus belles lettres des meilleurs auteurs françois*, Lyon, Benoît Bailly, 1689 et la version revue et augmentée, *Les plus belles lettres françaises sur toutes sortes de sujets, Tirés des meilleurs Auteurs, avec des Notes*, tomes I et II, Paris, Michel Brunet, 1698.

SANSOVINO Francesco, *Del secretario di M. Francesco Sansovino libri quattro. Ne' quali con bell'ordine s'insegna altrui a scriver lettere missive & responsive in tutti i generi, come nella tavola contrascritta si comprende. Con gli essempli delle lettere formate et poste a lor luoghi in diverse materie con le parti segnate. Et con varie lettere di Principi a più persone, scritte da diversi secretarii in più occasioni, e in diversi tempi*, Venise, Francesco Rampazetto, 1564.

SCUDÉRY Madeleine de, « *De la manière d'écrire des lettres* » [1684], dans Madeleine de Scudéry, « *De l'air galant* » et autres *Conversations. Pour une étude de l'archive galante*, éd. D. Denis, Paris, Champion, « Sources classiques », 1998, p. 141-158.

Le Secrétaire François ; Contenant la methode d'escrire & dresser toutes sortes de Lettres Missives ; Ensemble quelques Lettres facetieuses, Douai, Jean Bogart, 1611.

SOREL Charles, *De la connoissance des bons livres ou Examen de plusieurs auteurs. Supplément des traitez de la connoissance des bons livres* [1671], éd. H.-D. Béchade, Genève-Paris, Slatkine, 1981, Traité IV, chapitre II, « Des Billets & des Lettres », p. 295-301.

SOREL Charles, *La Bibliothèque française (1667)*, éd. F. d'Angelo, M. Bombart, L. Giavarini, Cl. Nédelec, D. Ribard, M. Rosellini, A. Viala, Paris, Champion, 2015.

VIVES Juan Luis, *De Conscribendis epistolis* [1536], éd. Ch. Fantazzi, Leiden, E. J. Brill, 1989.

VITRAC, abbé de, *Traité élémentaire du genre épistolaire, de l'apologue et de la narration. À l'usage de MM. les Humanistes du Collège Royal de Limoges. Seconde Édition, revue & augmentée*, Limoges, Martial Barbou, 1780, p. 10-65

VOËLLUS Joannus, *De Ratione conscribendi epistolas utilissimae praeceptiones*, Lyon, J. Pillehotte, 1578.

NOTES

1. Cl. La Charité, « Présentation », *Dalhousie French Studies*, vol. 85, « Prénance et polyvalence du modèle rhétorique sous l'Ancien Régime », hiver 2008, p. 3.
2. De nombreux bilans sur la formation rhétorique dispensée par les collèges et les universités (institutions, enseignements, méthodes pédagogiques, manuels) ponctuent l'ouvrage de synthèse dirigé par M. Fumaroli, *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne (1450-1950)*, Paris, PUF, 1999 (l'index des notions contient une entrée *enseignement*). On trouvera également de précieuses mises en perspective de la formation rhétorique dans les études consacrées aux pratiques pédagogiques d'Ancien Régime, en particulier celles de G. Snyders, *La pédagogie en France aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, PUF, coll. « Bibliothèque scientifique internationale », 1965, livre I, 1^{ère} partie, chap. V, « La rhétorique », p. 111-128 ; de Fr. de Dainville, *L'éducation des jésuites (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Minuit, coll. « Le sens commun », 1978, « L'évolution de l'enseignement de la rhétorique au dix-septième siècle », p. 185-208 ; de R. Chartier, M.-M. Compère et D. Julia, *L'éducation en France du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, SEDES/CDU, 1976, chap. VI : « Les stratégies éducatives aux XVII^e et XVIII^e siècles », « Les évolutions de l'ancienne rhétorique », p. 196-199.
3. Pour un bilan problématisé des travaux qui ont été consacrés, durant les décennies 1980 et 1990, à la rhétorique sous l'Ancien Régime, nous renvoyons à L. Pernot dir., *Actualité de la*

rhétorique, Paris, Klincksieck, 2002 – en particulier aux contributions, regroupées dans la section intitulée « Vingt ans de recherche française sur l'histoire de la rhétorique », de Laurent Pernot (« Les sophistiques réhabilitées », p. 38), de Pierre Laurens (« La médiation humaniste : *Instauratio totius artis rhetoricae* », p. 60), de Francis Goyet (« Rhétorique et Renaissance : l'œuvre et non plus le texte », p. 71-85) et d'Emmanuel Bury (« Les nouveaux enjeux d'une histoire littéraire », p. 91-93 et p. 96).

4. Nous empruntons la formule à Bernard Beugnot (« La précellence du style moyen, 1625-1650 », dans M. Fumaroli dir., *op. cit.*, p. 556) : « La rhétorique accompagne donc toutes les étapes de la formation, elle est pour l'élite qui a accès à la culture le moule commun de la vie de l'esprit dans ses manifestations écrites et sociales ; elle en assure les assises, sans être une fin en soi ; son rôle est de régulation et de production des discours. L'universalité de sa présence explique ses pouvoirs, la juridiction qu'elle s'est gagnée sur les rituels sociaux comme sur l'écrit. »

5. Le constat fait par Aron Kibédi Varga en 1970 reste ainsi d'actualité. Après avoir proposé une analyse rhétorique de différents textes appartenant à la poésie lyrique et à la tragédie, l'auteur souligne que si la démarche semble aller de soi pour les deux genres auxquels s'intéressent les traités de rhétorique du Grand siècle, en revanche, tout reste à faire pour les autres genres (*Rhétorique et littérature. Études de structures classiques*, Paris, Klincksieck, [1970] 2002, p. 125) : « Les rapports entre la rhétorique et ces genres "mineurs" de l'époque classique sont encore à étudier, c'est un champ immense ; mais il est sûr que les *Fables* de La Fontaine, les *Lettres portugaises* ou même *Les Caractères* réservent à cet égard des surprises intéressantes. » On aura noté la mention, parmi les œuvres qu'il serait fructueux d'examiner d'un point de vue rhétorique, du roman épistolaire de Guilleragues – sur lequel nous reviendrons.

6. Telle est la rhétorique de la lecture que met en pratique, au fil de ses séances de séminaire, l'équipe de recherche dirigée à Grenoble par Francis Goyet puis Christine Noille, « RARE Rhétorique de l'Antiquité à la Révolution ».

7. Fr. Goyet et Chr. Noille, « Présentation générale », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 1 | 2013, URL : <http://rhetorique.revues.org/87>.

8. *Ibid.*

9. Le terme désigne « un livre qui contient plusieurs modèles de lettres & de compliments pour ceux qui n'en savent pas faire » (Antoine Furetière, *Dictionnaire universel*, La Haye-Rotterdam, Arnout et Reiner Leers, 1690, s. v. secrétaire [extrême fin de l'entrée]). On sait que Furetière est par ailleurs l'auteur des *Essais de Lettres familières Sur toute sorte de Sujets. Avec Un Discours sur l'Art Epistolaire. Et quelques remarques nouvelles sur la Langue Française*, Paris, Jacques Le Febvre, 1690 [dans A. Furetière, *Nouvelle allégorique ou Histoire des derniers troubles arrivés au Royaume d'Éloquence* (1659) – *Essais de Lettres familières* (1690), éd. M. Bombart et N. Schapira, Toulouse, Société de Littératures classiques, coll. « Rééditions de textes du XVII^e siècle », supplément de la revue *Littératures classiques*, 2004].

10. La méthodologie lectoriale que nous proposons d'appliquer aux textes épistolaires s'inscrit dans le droit fil du programme de travail de l'équipe « RARE-Rhétorique de l'Antiquité à la Révolution », qui a entrepris de « mettre à jour un outil complexe de l'ancienne rhétorique, à la fois omniprésent du XVI^e au XIX^e siècle et complètement oblitéré dans la brève histoire de notre contemporanéité, à savoir les formes instituées du discours (et de l'écrit épistolaire) » (Chr. Noille, « Les genres du discours dans l'ancienne rhétorique : listes, schémas et mode d'emploi, avec un exemple (le discours de Germanicus) », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 3 | 2014, URL : <http://rhetorique.revues.org/337>). Pour une présentation de ce programme de travail, nous renvoyons à Francis Goyet, « Le problème de la typologie des discours », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 1 | 2013, URL : <http://rhetorique.revues.org/122>, et à Christine Noille, « Le discours d'un Prince (*Énéide*, I, 597-610). Archéologie de la disposition », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 2 | 2013, URL : <http://rhetorique.revues.org/176>

11. Pour une réflexion sur les enjeux terminologiques des dénominations proposées par Francis Goyet (*types de discours*) et par Christine Noille (*genres du discours*), nous renvoyons à Chr. Noille, « Les genres du discours dans l'ancienne rhétorique : listes, schémas et mode d'emploi, avec un exemple (le discours de Germanicus) », *op. cit.*

12. G. Haroche-Bouzinac, *Voltaire dans ses lettres de jeunesse, 1711-1733. La formation d'un épistolier au XVIII^e siècle*, Paris, Klincksieck, 1992, p. 19-20. La première partie de l'ouvrage, intitulée « Le goût épistolaire avant Voltaire », se compose de cinq sous-parties visant à récapituler les normes véhiculées par les manuels : « Traités et recueils », « La théorie de la lettre », « Le style épistolaire », « Les sujets » et « La formation d'un homme », *op. cit.*, p. 31-136.

13. Cl. La Charité, *La rhétorique épistolaire de Rabelais*, Québec, Nota Bene, 2003, p. 10. La première partie, intitulée « L'épistolographie à la Renaissance », comporte trois sections résumant les pratiques et les idéaux du genre épistolaire : « Lettre, rhétorique et pédagogie », « Les manuels d'épistolographie » et « Éléments convergents de l'épistolographie renaissante », *op. cit.*, p. 15-80.

14. L. Vaillancourt, *La lettre familière au XVI^e siècle. Rhétorique humaniste de l'épistolaire*, Paris, Champion, coll. « Études et essais sur la Renaissance », 2003, p. 26 et 32. La première partie, intitulée « Histoire de l'épistolographie de l'Antiquité à la Renaissance », comprend quatre chapitres (*ibid.*, p. 39-188 : « Origine et développement de la rhétorique épistolaire », « L'épistolographie médiévale : du *sermo* à la *contentio orationis* », « De l'imitatio *ciceroniana* à l'émulation vernaculaire : essor de la lettre néo-latine » et « Les manuels d'épistolographie à la Renaissance : quand la familiarité devient le masque de la rhétorique »).

15. Invités à faire le va-et-vient entre les protocoles théoriques et leur mise en pratique, les contributeurs ont passé en revue toute une série de sous-genres épistolaires. Dans les textes épistolaires du XVI^e siècle ont été étudiés l'excuse (Pauline Dorio, « L'excuse dans les épîtres en vers de la première moitié du XVI^e siècle »), la requête (Ellen Delvallée, « Les épîtres de requête de Clément Marot ») et l'accusation avec demande de réparation (Lionel Piettre, « Deux lettres pleines d'expostulation, extraites des *Mémoires* des frères Du Bellay et analysées par Melchior Junius »). À partir de missives du XVII^e siècle ont été examinés les remerciements (Sophie Rollin, « Les lettres de remerciement de Vincent Voiture »), les compliments (Cécile Tardy, « L'échange de louanges dans les *Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar* : convenance et connivence »), la raillerie (Nathalie Freidel, « Raillerie et économie dans les lettres de Mme de Sévigné : une solution de crise ? ») et les reproches (Camille Esmein-Sarrazin, « Plaintes et reproches dans la correspondance entre Mme de La Fayette et Ménage : familiarité, enjouement et scénographie du lien amical »). Dans les correspondances du XVIII^e siècle ont été analysés les vœux (Marianne Charrier-Vozel, « Les lettres du premier jour de l'an : des manuels épistolaires à la correspondance de Mme du Deffand »), les accusations (Bénédicte Peralez-Peslier, « L'accusation et ses détours intertextuels dans les lettres féminines du XVIII^e siècle »), les formules de fin de lettre (Michel Termolle, « Les souscriptions de Jean-Jacques Rousseau ») et la prise de contact (Nadège Sougy et Arnaud Bartolomei, « Les codes épistolaires de l'entrée en relation marchande XVIII^e-XIX^e siècles »). Nous renvoyons à C. Lignereux dir., *Conventions et rituels de la civilité épistolaire*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres », à paraître.

16. Comme le rappelle Claude La Charité (*La rhétorique épistolaire de Rabelais*, *op. cit.*, p. 21-22), « les élèves se forgent un style en composant des lettres fictives sur des sujets imposés avec quelquefois une *inventio* donnée par l'enseignant ». S'appuyant sur « le très grand nombre de manuels d'épistolographie néo-latins parus au XVI^e siècle, conçus d'abord dans un esprit pédagogique pour les jeunes élèves », l'auteur insiste sur le fait que « l'art d'écrire des lettres n'est pas enseigné en lui-même et pour lui-même, mais plutôt en tant que champ idéal d'application de la rhétorique. » (*Ibid.*, p. 20-21)

17. Sur l'importance du geste qui consiste à faire apparaître la composition d'ensemble d'un texte, nous renvoyons à Francis Goyet, « Présentation. Redécouvrir, en Virgile, l'immense rhéteur », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 2 | 2013, URL : <http://rhetorique.revues.org/174>.

L'auteur souligne que « de façon générale, les commentateurs ont un trait caractéristique commun. À partir de Melanchthon, le geste de base de tout rhétoricien va être un geste de découpage qui est d'abord mental. Il s'agit de tirer un trait, une ligne de démarcation, pour isoler les parties du discours, puis les sous-parties, etc. Ce faisant, on dégage la *dispositio*, qu'on l'appelle plan ou structure d'ensemble. C'est cela le point crucial, l'enjeu qui synthétise tous les résultats partiels de l'analyse et leur donne sens. Melanchthon l'a imposé comme une exigence standard, le prérequis de toute analyse rhétorique sérieuse, et c'est un des fondamentaux de sa méthode pédagogique ».

18. Michel Magnien commence par rappeler la « grande vague d'éditions et de commentaires » du corpus cicéronien des années 1530-1540 (« D'une mort, l'autre (1536-1572) : la rhétorique reconsidérée », dans M. Fumaroli dir., *op. cit.*, p. 351) ; puis il souligne (*ibid.*) : « dans cette pratique scolaire de la lettre, si répandue alors, la référence absolue est [...] Cicéron ; Cicéron dont Sturm, tout au long de sa carrière, ne cessera de proposer à ses élèves d'analyser puis d'imiter très scrupuleusement la correspondance (Rice-Henderson, 1992, p. 294-301 [de « Erasmian Ciceronians : Reformation teachers of letter-writing », *Rhetorica*, X, n° 3, été 1992, p. 273-302]). Le vaste corpus des *Familiares* ou des lettres à Atticus, constamment réédité, est pour lors inlassablement donné en exemple aux jeunes épistoliers (Macropedius, [*Methodus de conscribendis epistolis*,] 1554 ; Erythraeus, [*De Ratione legendi, explicandi et scribendi epistolas libri III*, Strasbourg, N. Wyriot,] 1573) ; Mathurin Cordier ([*Principia Latina loquendi scribendique sive selecta quaedam ex Ciceronis epistolis, adiecta interpretatione Gallica*, Lyon,] 1556) y découvre même pour ses disciples tous les principes de l'art oratoire. » Sur les « exemples de style épistolaire » que constituent les recueils de lettres de Cicéron (notamment l'édition de Josse Bade qui, en 1505, « fait précéder les *Lettres familières* de Cicéron d'un manuel d'art épistolaire où il les classe en vingt genres pour en faciliter l'imitation »), voir G. Gueudet, *L'art de la lettre humaniste*, textes réunis par Fr. Wild, Paris, Champion, coll. « Bibliothèque littéraire de la Renaissance », 2004, p. 51-52 et p. 253.

19. Tout au long du XVII^e siècle, les *Familiares* donnent lieu à une grande diversité d'ouvrages. D'une part, publiées seules, elles font l'objet de nombreuses éditions, comme le souligne J.-Y. Vialleton pour les seules années 1620 (« Les titres des lettres dans les recueils : le cas du *Recueil Faret* », à paraître dans C. Lignereux dir., *Conventions et rituels de la civilité épistolaire*, *op. cit.*) : soit elles restent en latin, par exemple dans l'édition imprimée « à Rouen chez L. Loudet en 1624 » (avec les notes de Muret et Lambin) ou dans « celle imprimée à Lyon chez Guillaume Rouillé en 1625 » ; soit elles font l'objet de traductions, notamment celle publiée « à Rouen chez R. Lallemand en 1624 » (traduction de Dolet complétée par François de Belleforest). D'autre part, les *Familiares* peuvent être incluses dans différents types de manuels pédagogiques, qu'ils soient en vernaculaire ou en latin. Pour les ouvrages en vernaculaire, Bernard Beugnot précise (dans « La précellence du style moyen (1625-1650) », *op. cit.*, p. 551) : « la symbiose de la théorie et des modèles peut aussi n'être pas laissée à la responsabilité des maîtres et à la pratique des élèves, mais s'opérer à l'occasion d'éditions de textes : le *Recueil des plus belles lettres de Cicéron* (Paris, 1641) de Du Breton vient illustrer un court traité de l'art épistolaire. » Pour les ouvrages en latin, citons le *Thesaurus contextendarum epistolarum ex M. T. Ciceronis operibus, in usum studiosae juventutis collectus, cum indice locupletissimo, Adjuncta interpretatione literarum quibus phrases sunt consignatae*, imprimé à Verdun en 1609 et réédité à Lille en 1630, ou encore le *Thesaurus scribendi rescribendique literas, ex solius unius Ciceronis epistolis opera virorum insignium coactus et dilucido ordine dispensatus, ad praescriptiones R. P. Ioannis Voëlli*, imprimé à Douai en 1618 et réédité à Paris en 1626, dans lequel « après un traité épistolaire de 48 pages, les textes sont classés en trois livres d'une vingtaine de chapitres chacun selon un principe thématique » (B. Beugnot, *Les Muses classiques. Essai de bibliographie rhétorique et poétique 1610-1716*, Paris, Klincksieck, 1996, p. 114-115, nos 595 et 598).

20. Fr. Goyet, « Rhétorique et épistolaire : deux analyses pour une même lettre », à paraître dans C. Lignereux dir., *Conventions et rituels de la civilité épistolaire*, op. cit.
21. Ph. Melanchthon, *Argumenta et scholia in Ciceronis epistolas ad Familiares*, dans *Philippi Melanthonis Opera quae supersunt omnia*, éd. Karl Gottlieb Bretschneider puis Heinrich Ernst Bindseil, Brunswick, C.A. Schwetschke et fils, 1851 vol. XVII, col. 13-560 (Google, via Wikipedia, « Corpus reformatorum », puis le lien « CR 17 — 1851 »).
22. Confrontant divers commentaires qui ont été faits de la *Familiares* II, 6, Francis Goyet mentionne plusieurs ouvrages proposant pour les lettres de Cicéron des analyses rhétoriques souvent détaillées – analyses qui, à première vue, sont largement tributaires de celles de Melanchthon (« Rhétorique et épistolaire : deux analyses pour une même lettre », op. cit.). Citons, par ordre chronologique : Padro Simón Abril (en latin, Petrus Simon Aprileus), *M. Tullii Ciceronis epistolarum selectarum libri tres : cum interpretationibus & scholiis Hispana lingua scriptis [...]*, Tudela, Thom. Porralis, 1572 ; Georg Fabricius, *Commentarius de epistolis*, Wittenberg, Z. Lehmann, 1593 ; Jean Voëllus, *De ratione conscribendi Epistolas*, Lyon, Pillehotte, 1578 ; Johann Buchler, *Thesaurus conscribendarum epistolarum [...]*, Anvers, J. Bapt. Verdussen, 1699 [1622] ; Philipp Horst, *Epistolographia seu Methodus conficiendarum Epistolarum libris duobus [...]*, Strasbourg, héritiers Zetzner, 1633 ; Gerhard Meier, *Manuductio popularis in artem epistolographicam*, Brême, Arnold Wessel, 1654 ; Joan. Georg. Graevius, *M. Tullii Ciceronis epistolarum libri XVI ad familiares ut vulgo vocantur*, Amsterdam, D. Elzevier et Leyde, Hack, 1677, tome I. Quant à savoir si Melanchthon s'appuie sur Christoph Hegendorff (*M. T. Ciceronis epistolarum familiarium libri XVI*, Bâle, Barth. Westhemer, 1546), l'enquête reste à faire.
23. M. Junius, *Scholae Rhetoricae, De Contexendarum Epistolarum* [Strasbourg, L. Zetzner et Bâle, K. von Waldkirch, 1587], Bâle, C. Uvaldkirch, 1608.
24. J. Tesmar, *Exercitationum rhetoricarum libri VIII*, édités par Daniel Stephanus, Amsterdam, L. et D. Elzévir, 1657, liber VII, « Habens materias & dispositiones formandarum Epistolarum », p. 595-676.
25. J. de Jouvancy, *Candidatus Rhetoricae* [Paris, Barbou, 1712], Cologne, S. Noethen, 1715, VII « De modo scribendae epistolae », 2 « Exempla epistolarum à Tullio sumpta », p. 404-413.
26. Sur la traduction et la réception des *Familiares* aux siècles classiques, voir G. Haroche-Bouzinac, « “Familier comme une épître de Cicéron”. Familiarité dans la lettre au tournant du XVII^e et XVIII^e siècle », dans M. Bossis dir., *La Lettre à la croisée de l'individuel et du social, Actes du colloque tenu à l'INRP, Paris, 14-16 décembre 1992*, Paris, Kimé, 1994, p. 17-34.
27. Pour une réflexion sur l'esprit qui anime les maîtres de rhétorique, dotés d'« une confiance à toute épreuve dans la valeur de ce qu'ils transmettent, une foi pour ainsi dire militante », et sur « l'idéal-type de pareille ambition, folie ou foi » qu'incarne « la figure de Melanchthon », voir Fr. Goyet, « Présentation. Redécouvrir, en Virgile, l'immense rhéteur », op. cit.
28. Sur les trois principales sources de « l'art de la lettre amoureuse » dans la première moitié du XVII^e siècle (les *Héroïdes* d'Ovide, les lettres d'Héloïse et Abélard et celles d'Isabella Andréini), voir B. Bray, *L'art de la lettre amoureuse : des manuels aux romans (1550-1700)*, Paris/La Haye, Mouton, 1967. Sur les diverses filiations des *Lettres de la marquise de M*** au comte de R****, voir S. Cornand, « Introduction », dans Claude Crébillon, *Œuvres complètes*, dir. J. Sgard, tome I, Paris, Classiques Garnier, 2010, p. 41-77. Pour un panorama comparatiste de quelques œuvres qui, de l'Antiquité au XX^e siècle, découlent des *Héroïdes* d'Ovide, conçues comme « matrices du discours amoureux féminin », voir D. Millet-Gérard, *Le cœur et le cri. Variations sur l'héroïde et l'amour*, Paris, Champion, 2004 (parmi lesquelles les *Lettres portugaises*, p. 57-71, et les *Lettres de la Marquise de M*** au Comte de R***, p. 71-81).
29. Proposant une « morphologie générale » de la littérature épistolaire de la fin du XVII^e siècle au début du XIX^e siècle (dans « Une forme littéraire : le roman par lettre », *Forme et signification. Essais sur les structures littéraires de Corneille à Claudel*, Paris, Corti, 1962, p. 65-108), Jean Rousset s'attache d'abord à la formule de la « suite à une voix », distinguant deux variantes de « l'échange

unilatéral » : les cas où il y a « absence de tout contact » avec le destinataire (les *Lettres portugaises*) et les cas où « on assiste donc bien à un échange, mais à un échange dont un seul partenaire se manifeste, à un duo dont on n'entend qu'une voix » (les lettres contenues dans *l'Histoire des amours de Cléante et de Bélise* d'Anne Ferrand ou les *Lettres de la marquise de M*** au comte de R**** de Crébillon). Quant à Susan Lee Carrell, elle propose « une étude d'ensemble du type portugais », auquel elle rattache notamment les œuvres de Guilleragues, de Ferrand, de Boursault et de Crébillon. Voir S. L. Carrell, *Le soliloque de la passion féminine ou le dialogue illusoire. Étude d'une formule monophonique de la littérature épistolaire*, Tübingen-Paris, Narr-Place, coll. « Études littéraires françaises », 1982.

30. C'est à travers le prisme des *gender studies* que Katharine Ann Jensen étudie aussi bien des romans épistolaires que d'authentiques correspondances. Voir K. A. Jensen, *Writing Love. Letters, Women, and the Novel in France, 1605-1776*, Carbondale and Edwardsville, Southern Illinois University Press, 1995 (en particulier chap. 2 : « The Seductive Trope of Abandonment », consacré en partie à Anne Ferrand).

31. Les études stylistiques insistent tantôt sur l'omniprésence des euphémismes, des litotes et des allusions (B. Fort, *Le langage de l'ambiguïté dans l'œuvre de Crébillon fils*, Paris, Klincksieck, 1978) ; sur la pratique de l'induction et la production d'énoncés généraux (C. Dornier, *Le discours de maîtrise du libertin. Étude sur l'œuvre de maîtrise du libertin*, Paris, Klincksieck, 1994) ; sur la prédilection de Crébillon pour l'ironie (V. Géraud, *La lettre et l'esprit de Crébillon fils*, Paris, CDU-SEDES, 1995) ; sur les formes et les enjeux du dialogue (G. Salvan, *Séduction et dialogue dans l'œuvre de Crébillon*, Paris, Champion, 2002) ; sur la pratique de la parodie (É. Mossé, *Le langage de l'implicite dans l'œuvre de Crébillon fils*, Paris, Champion, 2009, p. 183-258) ; sur la prégnance du pastiche (J. Dagen, « Préface », dans Crébillon fils, *Lettres de la marquise de M*** au comte de R****, Paris, Desjonquères, 2010, p. 7-39).

32. Nous renvoyons aux travaux d'A. Siemek (*La recherche morale et esthétique dans le roman de Crébillon fils*, Oxford, Voltaire Foundation, 1981) ; de C. Cazenobe (*Le système du libertinage de Crébillon à Laclos*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1991, chap. 1 : « Le libertinage d'esprit chez Crébillon », p. 17-160 et *Crébillon fils ou la politique dans le boudoir*, Paris, Champion, 1997) ; de J. Sgard (*Crébillon fils. Le libertin moraliste*, Paris, Desjonquères, 2002) ; de M. Delon (« Postface », dans Crébillon fils, *Lettres de la marquise de M*** au comte de R****, Paris, Desjonquères, 2010, p. 234-237).

33. Voir notamment P. Hartmann (*Le contrat et la séduction. Essai sur la subjectivité amoureuse dans le roman des Lumières*, Paris, Champion, 1998, chap. 2 : « Crébillon ou la séduction perverse », p. 89-137) ; T. Viart (*La convention de l'amour-goût chez Claude Crébillon. Genèse et perspectives*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999) ; Y. Citton (« L'idiotie amoureuse : tressage du récit et passion des fantômes dans les *Lettres de la Marquise* », *Méthode !*, n° 18, 2010, p. 161-173).

34. Il est frappant de constater qu'hormis quelques remarques rapides sur l'exemplarité morale des *Treize lettres d'une dame à un cavalier* (E. Goldsmith, « Exclusive conversation », *The art of interaction in seventeenth century France*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1988, p. 164, et B. Bray, « Préface », *Treize lettres d'une dame à un cavalier*, Paris, Desjonquères, 1994, p. 12) et les analyses approfondies d'I. Landy-Houillon sur les procédés stylistiques caractéristiques de ce court roman (« Le féminin vu par les hommes, l'exemple des *Treize lettres amoureuses* de Boursault », repris dans *Entre philologie et linguistique, Approche de la langue classique*, Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 307-320), la plupart des travaux qui lui sont consacrés se concentrent sur la trajectoire sentimentale de l'héroïne, en la reliant volontiers aux représentations stéréotypées de la féminité alors en vigueur – qu'ils étudient l'évolution psychologique de la Dame (A. Pizzorusso, « Boursault et le roman par lettre », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, n° 3-4, mai-août 1969, p. 533-539), son conflit intérieur (A. Doquire-Kerszberg, « Séduction entre cœur et raison : treize lettres amoureuses d'une dame à un cavalier, par Edme Boursault », dans D. Wetsel et F. Canovas dir., *La Spiritualité/L'Épistolaire/Le Merveilleux au Grand siècle. Actes du 33^{ème}*

congrès annuel de la NASSCFL, tome III, Tübingen, Narr, « Biblio 17 », 2003, p. 159-168) ou les états d'âme liés à l'adultère (D. Kuiszenga, « Les ruses du roman épistolaire sous l'Ancien Régime », dans E. Grodek dir., *Écriture de la ruse*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 2000, p. 197-210).

35. Sur les antithèses et les contradictions qui scandent ces lettres, voir par exemple les analyses de B. Bray (« La signification des structures adversatives dans la IV^e *Lettre portugaise* ») et de R.-G. Hodgson (« Le roman paradoxal : une analyse des polarités dans les *Lettres portugaises* »), *Actes de New Orleans*, Fr.-L. Lawrence dir., *Papers on French Seventeenth Century Literature*, « Biblio 17 », 5, 1982, p. 35-41 et p. 73-85.

36. Sur la structure des *Lettres portugaises*, comparable à une tragédie en cinq actes, voir L. Spitzer, « Les *Lettres portugaises* » [1954], repris dans L. Spitzer, *Romanische Literaturstudien 1936-1956*, Tübingen, Max Niemeyer, 1959, p. 210-247. Sur l'imaginaire tragique propre au genre épistolaire en général et aux *Lettres portugaises* en particulier, voir Ph. Sellier, « Sur le tragique épistolaire », dans W. Leiner et P. Ronzeaud dir., *Correspondances. Mélanges offerts à Roger Duchêne*, Tübingen, Narr, 1992, p. 513-519.

37. D. Millet-Gérard, *Le cœur et le cri*, op. cit., « Les *Lettres portugaises* et le “type portugais” », p. 57-71.

38. Pour une approche de la figure de la femme abandonnée à travers des problématiques issues des *gender studies*, nous renvoyons à G. Verdier (« Gender and rhetoric in some seventeenth-century love letters », *L'Esprit créateur*, vol. XXIII, n° 2, 1983, p. 45-57) et à Linda S. Kauffman, qui analyse des lettres féminines fictives qui s'échelonnent de l'Antiquité au XX^e siècle (*Discourses of Desire. Gender, Genre, and Epistolary Fictions*, Ithaca and London, Cornell University Press, 1968, chap. 3 : « Disorder and Early Sorrows : The Letters of a Portuguese Nun », p. 91-117).

39. Si le débat suscité par l'interprétation de l'apostrophe initiale « Considère, mon amour » a pris une telle ampleur, c'est qu'au-delà de l'enjeu ponctuel (Mariane s'adresse-t-elle à son amant ou au sentiment qui l'anime ?) se trouve engagée toute une réflexion sur le style de l'œuvre. D'un côté, W. Leiner défendait l'idée que Mariane parle à son sentiment personnifié (« Vers une nouvelle interprétation des *Lettres portugaises* : Mariane entre son amour et son amant », *Romanische Forschungen*, 1964, p. 64-74 ; « De nouvelles considérations sur l'apostrophe initiale des *Lettres portugaises* », *Romanische Forschungen*, 1966, p. 548-566 ; « L'amour de Mariane, Du Plaisir et la rhétorique du sentiment », *Œuvres et critiques*, I-1, 1976, p. 125-145). De l'autre, Fr. Deloffre refusait catégoriquement cette interprétation (citons principalement sa « Préface » aux *Lettres portugaises*, éd. Fr. Deloffre, Gallimard, 1990, p. 50-62, ainsi que « Guilleragues et les *Lettres portugaises*, ou de l'œuvre à l'auteur », *Littératures classiques*, n° 15, 1991, p. 259-270). Parmi les prises de position s'inscrivant dans cette polémique, voir J.-M. Pelous, « À propos des *Lettres portugaises* : comment interpréter l'apostrophe initiale “Considère mon amour” ? », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1972, p. 202-208, et Ph. Hourcade, « Du Plaisir et l'apostrophe initiale de la première *Lettre portugaise* », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1973, p. 1043-1045. Pour un résumé du contenu et des enjeux de cette querelle, on se reportera à Fr. Deloffre et J. Rougeot, « Les *Lettres portugaises*, exercice rhétorique ou dialogue avec une ombre ? », dans *Parcours et rencontres. Mélanges offerts à Enea Balmas*, Paris, Klincksieck, 1993, p. 835-861.

40. Nous renvoyons notamment à Fr. Deloffre et J. Rougeot, « Les *Lettres Portugaises*, miracle d'amour ou miracle de culture », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 20, 1968, p. 19-37, ainsi qu'à J.-M. Pelous, « Une héroïne romanesque entre le naturel et la rhétorique : le langage des passions dans les *Lettres Portugaises* », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, mai-août 1977, p. 554-563.

41. Gabrielle Verdier a pressenti la nécessité de procéder à une « étude des structures rhétoriques » des *Lettres portugaises*, prenant acte du fait qu'à l'époque, « les rhétoriciens rangeaient communément les différents types de lettres sous les trois genres de la rhétorique » : selon elle, « les lettres 1 et 3 s'apparentent au genre délibératif, 2 et 4 au judiciaire, et 5 au démonstratif » (« Remarques sur le style et la rhétorique des *Lettres portugaises* », *Actes de New*

Orleans, Fr.-L. Lawrence dir., *Papers on French Seventeenth Century Literature*, « Biblio 17 », 5, 1982, p. 93-94). Pourtant, la seule grille des trois genres ne saurait suffire à rendre compte de la complexité de ces lettres. C'est à Christine Noille qu'il revient d'avoir montré tout l'intérêt d'explorer les phénomènes de compositionnalité des Lettres portugaises à la lumière des « genres discursifs » répertoriés et définis par la tradition rhétorique, conçus « à la fois, pour le lecteur, comme opérateurs de description et embrayeurs d'interprétation » : étudiant les phénomènes de disposition de la première lettre, l'auteur dégage quinze « séquences autonomisables » actualisant trois motifs répétés trois fois chacun (lamentation, exhortation, reproche). Voir Ch. Noille, "Les genres de discours à l'épreuve des lettres de fiction. Le cas de la première portugaise", à paraître dans C. Lignereux (dir.), *Conventions et rituels de la civilité épistolaire*, op. cit.

42. B. Bray, *L'art de la lettre amoureuse : des manuels aux romans (1550-1700)*, op. cit., p. 23.

43. *Ibid.*, p. 30.

44. *Ibid.*, p. 23.

45. *Ibid.*, p. 30.

46. *Ibid.*, p. 30.

47. *Ibid.*, p. 23.

48. M. Charles, *Rhétorique de la lecture*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1977, p. 9 (italiques de l'auteur) : « La lecture est une expérience et se trouve, en tant que telle, soumise à un ensemble de variables qui ne peuvent *a priori* relever de la théorie de la littérature. Dans le grand jeu des interprétations, les forces du désir et les tensions de l'idéologie ont un rôle décisif. *Il reste* que ce jeu n'est possible que dans la mesure où les textes le permettent. Cela ne signifie pas qu'un texte autorise n'importe quelle lecture, mais simplement qu'il est marqué d'une essentielle *précarité*, qu'il a lui-même du jeu. »

49. Parmi les travaux qui, quoique dans des perspectives très différentes, analysent le fonctionnement de la lettre d'amour à travers les constantes de son dispositif pragmatique, mentionnons : R. Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, 1977, p. 187-189 ; B. Bray, « Treize propos sur la lettre d'amour » [1990], repris dans *Épistoliers de l'âge classique. L'art de la correspondance chez Mme de Sévigné et quelques prédécesseurs, contemporains et héritiers*, Tübingen, Narr, 2007, p. 36-43 ; J.-L. Diaz dir., *La lettre d'amour*, *Revue Textuel*, n° 24, 1992 ; A. Dolfi dir., *Fragments d'un discours amoureux dans la littérature épistolaire moderne*, Roma, Bulzoni, 1992 ; J.-Ph. Arrou-Vignod, *Le Discours des absents*, Paris, Gallimard, 1993, « Lettres d'amour », p. 24-37 ; R. Amossy, « La lettre d'amour du réel au fictionnel », dans J. Siess dir., *La Lettre entre réel et fiction*, Paris, SEDES, 1998, p. 73-96.

50. B. Bray, « Treize propos sur la lettre d'amour » [1987], repris dans *Épistoliers de l'âge classique*, op. cit., p. 37 : « [...] il n'est pas difficile de classer les lettres d'amour selon la référence de leur contenu au bonheur à deux dessiné dans l'imagination. On aura donc des lettres de déclaration, de demande ou de supplication, avec des variantes imposées par l'âge, les situations sociales, le degré de familiarité. On aura des lettres de jalousie. On aura des lettres d'excuse et de justification, qui seront des réponses aux précédentes. On aura des lettres de refus. On aura des lettres de reproche, d'inquiétude, et des lettres d'apaisement, de réconciliation. On aura enfin des lettres de rupture orageuse, de séparation résignée, ou d'adieu serein. » On aura remarqué que dans cette liste de « catégories de lettres d'amour » se mêlent des appellations d'origine pragmatique (« déclaration », « refus »), d'origine psychologique (« jalousie », « inquiétude », « apaisement », « rupture orageuse », « séparation résignée », « adieu serein ») et d'origine rhétorique (« demande », « excuse », « justification », « reproche »).

51. I. Landy-Houillon, « Introduction » à *Lettres portugaises, Lettres d'une Péruvienne et autres romans d'amour par lettres*, Paris, GF Flammarion, 1983, p. 16.

52. C'est l'ignorance du fonctionnement rhétorique des différents types de lettres composant les recueils épistolaires de l'époque qui incline Suzanne Cornand à ces sévères jugements de valeur sur deux recueils épistolaires, les *Lettres amoureuses et morales des beaux esprits de ce temps* de

François de Rosset (1612) et les *Œuvres galantes en prose et en vers* de Charles Cotin (1663). Voir S. Cornand, *Introduction à Claude Crébillon, Œuvres complètes*, tome I, sous la dir. de J. Sgard, Paris, Classiques Garnier, 2010, p. 45 : « Ces œuvres au contenu disparate, sans ordre, ont pour seuls repères les titres donnés aux lettres ou des numéros d'ordre. On y lit, cependant, des “lettres amoureuses” : “Reproches sur un départ”, “Plaintes d'un retardement de lettre”, “Réconciliation” (Cotin), “Lettres de désespoir”, “Lettre sur une absence”, “Lettre d'excuses de ce qu'il est froid envers sa maîtresse en compagnie” (de Rosset). Dans leur formulation parfois un peu gauche, ces titres sont précieux : ils organisent progressivement le répertoire de la lettre d'amour, circonscrivent son champ, et évoquent irrésistiblement, pour le lecteur moderne, une sorte de courrier du cœur. »

53. Dans la « Préface » à son édition des *Lettres portugaises* (Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le livre de poche », 2010, p. 22), E. Bury souligne que « le public averti, formé à la doctrine galante, pouvait [...] apprécier les fines variations sur un code de la psychologie amoureuse déjà exploitée et formalisée dans les genres mondains – et notamment dans la poésie lyrique. » Sur ce dernier point, voir Alain Génétiot, *Les genres lyriques mondains (1630-1660)*, Genève, Droz, 1990, notamment les p. 85-110 sur « le code amoureux ».

54. B. Bray, « L'image de l'amour dans la lettre amoureuse à l'époque classique » [1988], repris dans *Épistoliers de l'âge classique*, op. cit., p. 99 : « Des *Lettres amoureuses* d'Étienne Pasquier (1555) aux *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos (1782), il existe une continuité. [...] un certain codage a fixé, sans doute grâce à des permanences dans le domaine du goût, le contenu thématique des lettres d'amour. Les sentiments dépeints, l'évolution de la relation amoureuse, la source et la nature des souffrances, les moments heureux, forment un sujet qu'on ne voit pas subir d'importantes transformations entre 1550 et 1800. »

55. Soucieux d'insister sur la dimension de pastiche du roman de Crébillon, J. Dagen écrit dans la préface à son édition de Crébillon fils, *Lettres de la Marquise de M*** au Comte de R**** (op. cit., p. 7, 8, 16 et 31) : le romancier « a tout l'air d'amalgamer les apports d'une longue culture », le « rôle » et le « texte » de l'héroïne étant « préparés par des siècles de littérature ». Aussi, « il s'agit de ne pas déguiser ce que comporte de répétitif, de conventionnel, voire de rebattu, le matériau de ce roman épistolaire », la marquise se trouvant « asservie à une manière prédéterminée de ressentir et d'exprimer la passion. »

56. O. Richard-Pauchet, « *Lettres de la Marquise de M*** au Comte de R**** : quelques remarques sur l'architecture de l'œuvre », *Méthode !*, n° 18, 2010, p. 193.

57. Sur la logique judiciaire de la plainte épistolaire, voir X. Von Tippelskirch, « Se plaindre par lettre (en Italie au XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle) », dans Fl. Alazard dir., *La plainte à la Renaissance*, Paris, Champion, 2008, p. 307-324.

58. Compte tenu de la polysémie du terme vernaculaire de *plainte*, un détour par les distinctions des traités épistolographiques rédigés en latin s'avère instructif – la plainte au sens de reproches ou réclamation s'appelant *expostulatio*. J. Tesmar intitule son chap. XVI « *In materiis judicialibus, & accusationum, expostulationum, objurgationum* » (accusation, plainte/reproches, objurgation) et son chap. XIX « *In materiis querelarum & lamentationum* » (doléances et lamentations), *Exercitationum rhetoricarum libri VIII*, op. cit., p. 665 et p. 674. Parmi les lettres relevant du judiciaire, Junius distingue les lettres d'accusation ou de plainte/reproches (« *De accusatoriis, seu expostulatoriis epistolis* ») et les lettres de doléances et d'indignation (« *De querulis & indignatoriis epistolis* »), *Scholae Rhetoricae, De Contextendarum Epistolarum*, op. cit., p. 223-231 et p. 246-257. Dans son manuel en français de 1646 (*Le Parfait secrétaire, ou la Manière d'écrire et de répondre à toute sorte de lettres par Preceptes et par Exemples*, Paris, Antoine de Sommaville, 1646, p. 365), P. Jacob précise que la lettre d'accusation, classée dans le genre judiciaire, est synonyme de *plainte* : « [La lettre d'accusation] se fait entre les amis, alors qu'ils n'ont pas apporté tous leurs soins dans nos affaires : on la peut nommer aussi une plainte. »

59. La confusion des deux est à l'origine de commentaires ambigus. C'est le cas lorsque Suzanne Cornand souligne dans son « Introduction » à l'édition de Claude Crébillon (*Œuvres complètes*, op. cit., p. 63) que « plusieurs passages » des *Lettres portugaises* « vont se retrouver chez Crébillon : la rhétorique de la passion excessive, le jeu des contradictions, l'expression de la jalousie, certaines lamentations ; la marquise, comme Mariane, fait partie de ces “spécialistes de la plainte” que peint avec humour P. Fauchery lorsqu'il évoque la grande rumeur quérimonieuse que fait entendre le XVIII^e siècle [P. Fauchery, *La destinée féminine dans le roman européen du XVIII^e siècle, 1713-1807*, service de reproduction des thèses de Lille-III, 1972, p. 575] ». Difficile de savoir si S. Cornand parle des plaintes au sens de déplorations élégiaques, des plaintes au sens de récriminations ou des deux à la fois.

60. Sur la gradation entre les deux formes de récrimination au fonctionnement rhétorique distinct que constituent l'*expostulatio* (discours de reproches) et l'*exprobratio* (condamnation sans appel), voir l'édition donnée par Fr. Goyet de G.-J. Vossius, *Institutiones* (1605), III, 17, « Le discours de reproches », et 18, « Le discours de condamnation sans appel », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 2 | 2013, <http://rhetorique.revues.org/187>. Pour une étude de cas, voir Fr. Goyet, « La rhétorique de Didon dans l'acte II : l'*exprobratio* au sein des vers 851-952 », dans E. Buron et O. Halévy dir., *Lectures d'Étienne Jodelle, Didon se sacrifiant*, Rennes, PUR, 2013, p. 65-96.

61. Que l'expression des protestations, récriminations et autres doléances fasse l'objet de nombreuses distinctions rhétoriques dès l'Antiquité, c'est ce que souligne non sans humour Pierre-Louis Malosse (« Introduction », *Lettres pour toutes circonstances. Les traités épistolaires du Pseudo-Libanios et du Pseudo-Démétrios de Phalère*, éd. P.-L. Malosse, Paris, Les Belles Lettres, 2004, p. 17-18) : « Mais c'est surtout quand il s'agit de se plaindre de quelqu'un que nos traités multiplient les catégories. Ils définissent onze types, parmi lesquels ils distinguent les lettres envoyées au fautif (accusation, blâme, etc.) de celles qui sont adressées à un tiers (diabétique, paroxynique...). Toute une gamme de tons est aussi envisagée, de la plainte impuissante (lettre peinée) à l'attaque virulente (lettre d'avertissement). On note en particulier que le Pseudo-Démétrios envisage successivement la lettre “à laquelle on souhaite ne pas donner une tournure accablante” (lettre de reproche), celle qui prévoit la possibilité de réparation (lettre d'admonestation), celle qui tente de provoquer un sursaut moral (lettre moralisatrice), celle, enfin, qui condamne définitivement (lettre de blâme). »

62. Telles sont les expressions employées par Maurice Daumas, « Manuels épistolaires et identité sociale (XVI^e-XVIII^e siècles) », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, tome 40-4, octobre-décembre 1993, p. 533 et 532.

63. B. Beugnot, « Style ou styles épistolaires ? », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, « La lettre au XVII^e siècle », B. Bray dir., novembre-décembre 1978, p. 941 (repris dans *La Mémoire du texte. Essais de poétique classique*, Paris, Champion, 1994, p. 187-204). Bernard Beugnot critique ici la position de Roger Duchêne. Voir R. Duchêne, *Mme de Sévigné et la lettre d'amour* [1970], Paris, Klincksieck, coll. « Bibliothèque de l'âge classique », 1992, p. 19 : « [Les théoriciens classiques] se perdent, il est vrai, en distinctions, et Lanson [*Choix de lettres du XVII^e siècle*, Paris, 7^{ème} édition, 1904, p. I-II] a raison de se moquer de leurs subdivisions, des “vingt catégories” reconnues par le pseudo Démétrios de Phalère comme des “sept ou huit” acceptées par un *Traité de Pédagogie* qui venait de paraître. La lettre, dans sa diversité, résiste aux classements et aux réglementations [...]. »

64. Le Pseudo-Libanios distingue 41 types de lettres. Si l'on fait le bilan de « ce qui nous est parvenu des études taxinomiques de l'Antiquité » par le biais des seuls traités du Pseudo-Libanios et du Pseudo-Démétrios de Phalère (qui répertorie 21 sortes de lettres), on obtient « quarante-neuf types épistolaires, dont treize figurent à la fois dans les deux traités », selon le décompte de P.-L. Malosse (« Introduction », *Lettres pour toutes circonstances*, op. cit., p. 16). Pour une mise en perspective, voir C. Poster, « A Conversation Halved : Epistolary Theory in Greco-Roman Antiquity », dans C. Poster et L. Mitchell dir., *Letter-Writing Manuals and Instructions from Antiquity*

to the Present. *Historical and Bibliographic Studies*, Columbia, The University of South Carolina Press, 2007, p. 21-51.

65. Giovanni Mario Filelfo (1426-1480), fils de François Philelpe (Francesco Filelfo), est l'auteur du *Novum epistolarium*, per Bacilerum de Bacileriis, 1489, où il distingue 80 types de lettres. Au moment de présenter cette entreprise taxinomique – il est vrai pour mieux faire ressortir les qualités du *De Conscribendis epistolis* d'Érasme –, Jacques Chomarat insiste sur « son goût maniaque des classifications et des cadres » et sur « l'impression d'artifice » donné par le dispositif d'ensemble (dans *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, tome II, Paris, Les Belles Lettres, 1981, chapitre III : « La lettre », p. 1008-1009). Pour une contextualisation du traité de Filelfo, voir M.-Cr. Panzera, « Écriture épistolaire et éducation humaniste », *Essais. Revue interdisciplinaire d'Humanités*, « Éducation et humanisme », N. Pelletier et D. Picco dir., n° 4, 2014, p. 50.

66. Résultant du plagiat de Francesco Negro (Franciscus Niger, *Opusculum scribendi epistolas*, Venise, Hermannus Liechtenstein, 1488), la typologie proposée par Fabri dans *Le Grand et vrai art de pleine rhétorique* [1521] comporte 48 catégories de lettres (éd. A. Héron, Rouen, Imprimerie Cagniard, Société des Bibliophiles Normands 50, 1889, « Epistres », p. 194-293). Nous renvoyons au « Tableau récapitulatif de la rhétorique épistolaire de Fabri » dans Cl. La Charité, *La rhétorique épistolaire de Rabelais*, op. cit., p. 231-243. La dette de Fabri à l'égard de Negro a été signalée par G. Gueudet, *L'art de la lettre humaniste*, op. cit., p. 283-284 et Cl. La Charité, « *Le Stile et manière de composer, dicter et écrire toutes sortes d'epistres ou lettres missives* (1553). De la division tripartite de Pierre Fabri au poulpe épistolaire d'Érasme », dans *L'épistolaire au XVI^e siècle*, Cahiers V. L. Saulnier 18, Paris, Editions Rue d'Ulm, 2001, p. 19.

67. Le chapitre II de la première partie du *Traité sur la manière d'écrire des lettres et sur le cérémonial* [1709] de Jean-Léonor Le Gallois, sieur de Grimarest (Paris, Veuve Estienne, 1735) ne répertorie que six types de lettres : lettres familières, lettres galantes, lettres amoureuses, lettres de compliment, lettres d'affaires et épîtres dédicatoires, op. cit., p. 33-99. Le *Traité général du stile*, avec un traité particulier du stile épistolaire d'Éléazar Mauvillon (Amsterdam, P. Mortier, 1751) recense cinq types de lettres : lettres galantes (chap. XV), lettres de compliment (chap. XVI), lettres d'affaires, de relations, de descriptions et de portraits (chap. XVII), lettres familières (chap. XVIII), lettres d'amour, « Quatrième exercice. Où il est traité du Stile Epistolaire en particulier », op. cit., p. 254-379.

68. Jean Papon, *Secrets du troisième et dernier notaire*, Lyon, Jean de Tournes, 1583 [2^{ème} édition revue et augmentée], « De la despesche des lettres clo[s]es » (fin du premier livre), p. 45. C'est dans le but de justifier le classement des différentes catégories de lettres en fonction des trois genres oratoires que Papon confronte les tentatives taxinomiques de Cicéron et du Pseudo-Libanos. D'abord, il rappelle leurs critères de classement : « Cicero escrit à Curio, qu'il y a deux sortes de lettres c[l]oses, qui luy sont agreables, & qu'il approuve sans y employer autre chose. L'une est familiere & facietieuse : L'autre severe, serieuse, & grave. Croy-je, que ceste division est complete, & que encores que Libanius Sophiste Grec en son traité epistolaire ayt projecté quarante sortes d'escrire epistres, si est-ce, que toutes mises à part & declairees en leur particuliere raison sont contenues sous la distinction de Cicero, & n'en y a pas une des quarante, qui ne soit familiere, ou serieuse & grave. » Ensuite, Papon souligne la nécessité de classer les lettres en fonction des *genera dicendi* : « Telle multiplicité d'opinions a mis beaucoup de personnes en trouble, pour y voir une seule presque confusion, & rien de bonne resolution, à quoy l'on puisse s'arrester, tellement, qu'aucuns pour y pourvoir ont mis la main à la plume, & apres avoir rec[h]erché & examiné toutes lesdites particularités, ont projeté pour y donner certaine et plus brieve reigle, & ordonnance, trois chefs de ceste matiere de lettres closes, que nous disons, *Genera* : à la suite & exemplaire conformité des orateurs & rhetoriciens, dont ils soustiennent & dient ceste partie tenir & dependre. »

69. Commentant la classification des 27 espèces de lettres distinguées par le *De Conscribendis Epistolis* (*Grammaire et rhétorique chez Érasme*, op. cit., p. 1022), Jacques Chomarat souligne

qu'« Érasme indique lui-même les parentés et concède que certaines distinctions ne sont pas très solides ; bref il reconnaît que cette répartition est commode, sans plus, et invite à ne pas la prendre de façon dogmatique », avant d'examiner les espèces de lettres dont la catégorisation pose problème (de conciliation, d'invective, de remerciement, conciliatoire, enjouée, disputatoire). Sur les « deux véritables excursus » non exempts de négligences qu'Érasme consacre à l'invention des arguments pour l'exhortation et la suasoire, voir *ibid.*, p. 1022-1024. Quant à Christine Bénévent (« Érasme épistolier : un modèle pluriel », dans M.-Cr. Panzera dir., *L'exemplarité épistolaire du Moyen Âge à la première modernité*, Presses Universitaires de Bordeaux, p. 178-180), elle met l'accent sur les zones de flou voire de confusion d'un « manuel paradoxalement bâclé » en signalant que d'une part, le *De Conscribendis Epistolis* « fixe, plutôt qu'une conception rhétorique de la lettre, deux conceptions concurrentes auxquelles Érasme n'a pas cherché à donner une cohérence mais qu'il laisse se développer en parallèle » ; que d'autre part, il existe « des distorsions » au niveau du plan général « entre le classement annoncé [...] et la structure effective de l'ouvrage » ; qu'à cela s'ajoutent non seulement « un certain nombre d'anomalies microstructurales » mais encore un certain nombre de « développements sévèrement hors-sujet. »

70. Le cas de Francesco Sansovino, auteur du *Del Secretario*, premier manuel épistolographique en italien (1564), est révélateur : alors que Sansovino annonce un plan inspiré d'Érasme (voir M.-Cr. Panzera, « Sansovino lecteur d'Érasme : le *De conscribendis epistolis* dans la formation du bon secrétaire », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, LXXIV, 2012, p. 95, 98 et 99), il épouse ensuite celui de Negro. Le « déséquilibre qui résult[e] du fait d'avoir juxtaposé l'introduction érasmiennne sur les genres rhétoriques des lettres à l'analyse conduite sur le modèle de F. Negro » (*ibid.*) illustre le fait que pour Sansovino, l'essentiel est moins de proposer une taxinomie rigoureusement conceptualisée que de condenser deux ouvrages épistolographiques fondamentaux.

71. L'absence de cohérence qui consiste à présenter une répartition des espèces de lettres calquée sur Érasme pour ne finalement pas la suivre ne semble pas gêner non plus le traducteur de Sansovino, qui reprend à son tour la liste des sortes de lettres et le quatrième genre du *De Conscribendis epistolis* : Gabriel Chappuys, *Le Secrettaire* [1588], éd. V. Mellinghoff-Bourgerie, Genève, Droz, 2014, p. 35-36 et p. 89. Au sujet du manque d'homogénéité du *Secrettaire* de Chappuys, voir V. Mellinghoff-Bourgerie, « Le genre épistolaire entre taxinomie et bricolage. À propos du traducteur Gabriel Chappuys et de son *Secrettaire* (1588) », dans M.-Cr. Panzera et E. Canonica dir., *La lettre au carrefour des genres et des traditions*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres », 2015, p. 51-82. Sur les traités de Sansovino et de Chappuys, voir les contributions réunies dans « La Lettre, le Secrétaire, le Lettré. De Venise à la cour d'Henri III », *Filigrana*, n° 6, P. Mula dir., 2000-2001.

72. B. Beugnot, « Style ou styles épistolaires ? », *op. cit.*, p. 941. Bernard Beugnot précise qu'au XVII^e siècle, « deux séries parallèles, puis successives se dessinent : l'une, plus rigide, à laquelle se rattache tardivement Ortigue de Vaumorière en adoptant encore le classement par genres rhétoriques ; l'autre, plus souple, où se rangent aussi bien Du Plaisir que La Fèvrerie ». Concernant ces deux théoriciens, Bernard Beugnot rappelle (*ibid.*) que « tandis que Du Plaisir [*Sentiments sur les lettres et sur l'histoire avec des scrupules sur le style*, Paris, Claude Barbin, 1683] envisage tour à tour lettres d'amour et d'affaires, billets et dédicaces, ébauchant au passage une distinction entre « lettres de société et de compliment » d'une part, « lettres de commerce d'esprit » d'autre part, La Fèvrerie [« Du stile épistolaire », *Extraordinaire du Mercure galant. Quartier de juillet 1683*, Paris, au Palais, tome XXIII, 1683, p. 3-67], plus détaillé, range neuf types de lettres en quatre grandes catégories : lettres d'affaires, de compliment (« le dernier effort du genre démonstratif »), de galanterie et d'amour. »

73. Claude Irson, « Methode pour bien ecrire & composer des lettres, que l'on appelle epistres », contenue dans la *Nouvelle Methode pour apprendre facilement les principes et la pureté de la langue*

françoise, Paris, Gaspard Meturas, 1656 [Genève, Slatkine, 1973], p. 228-229. À la fin de son traité, Irson justifie sa typologie de 13 sortes de lettres (de consolation, pour demander, de recommandation, d'avis, de témoignage d'affection, pour accuser, pour se plaindre, d'excuse [pour soi], de reproche, pour invectiver, d'excuse [pour quelqu'un], de raillerie, de congratulation) en alléguant les limites des classements proposés par Cicéron, Juste-Lipse et Érasme (*ibid.*, p. 247-248) : « Mais quel moyen de déterminer quelque chose dans une matière si vaste & si étendue ? car pour ce qui est de la division des Lettres, Cicéron dans une de celles qu'il écrit à Curion, dit qu'il n'y a que trois sortes de Lettres, à sçavoir celle qui regarde les affaires domestiques, celle qui est familiere & enjouée, & la dernière qui est grave et sérieuse. Lipse les divise en Lettres Sérieuses, Doctes & Familières ; Erasme les partage en Genre Demonstratif, Judiciaire, Délibératif, & ajoute à ces trois Genres, les Lettres Familières : néanmoins j'ay suivy une division qui m'a semblé plus aisée & plus exacte, dont les parties ne sont point fonduës les unes dans les autres, mais qui sont opposées régulièrement. »

74. Voir G. Haroche-Bouzinac, *Voltaire dans ses lettres de jeunesse*, *op. cit.*, p. 44. Ortigue de Vaumorière a publié en deux tomes ses *Lettres sur toutes sortes de sujets, avec des avis sur la manière de les écrire* (Paris, Jean Guignard). Dans le tome I (1690), les espèces de lettres sont classées selon les trois genres : démonstratif, délibératif, judiciaire. Dans le tome II (1695, 3^{ème} édition), elles sont classées selon cinq catégories autonomes (auxquelles il adjoint les lettres de réponse) : lettres de science et de curiosités, lettres galantes et enjouées, lettres de nouvelles et de récits, lettres tendres et passionnées, lettres d'affaires et d'instruction.

75. Pour reprendre les termes de J. Chomarat (*Grammaire et rhétorique chez Érasme*, *op. cit.*, p. 1022), la raison en est que comme le dit Érasme lui-même, « il est rare [...] que le genre démonstratif se rencontre pur, il intervient souvent en revanche comme élément à l'intérieur des lettres de recommandation, de consolation ou de demande, sous forme d'éloge d'une personne, voire d'un lieu. »

76. Jean Voëllus, *De Ratione conscribendi epistolas utilissimae praeceptiones*, Lyon, J. Pillehotte, 1578. Sur la manière dont ce jésuite s'inspire d'Érasme « sans le nommer », son opuscule n'étant « au fond qu'un résumé clair du *De conscribendis epistolis*, débarrassé des *sylvae* et des lettres-modèles auxquelles Érasme attachait tant de prix », nous renvoyons à V. Mellinghoff-Bourgerie, *François de Sales (1567-1622), un homme de lettres spirituelles. Culture, tradition, épistolarité*, Genève, Droz, 1999, p. 162-164. Voëllus, s'abritant il est vrai derrière Cicéron, ne semble pas gêné de présenter le genre démonstratif (qui, rappelons-le, était vide chez Érasme) comme un genre particulièrement souple et accueillant, susceptible d'englober toutes les espèces qui ne peuvent être classées ailleurs : « *epistolarum formas omnes, quae vel Deliberativo, vel Judiciali genere comprehendi non possunt, ad genus demonstrativum commodissime referri* » (« toutes les sortes de lettres qui ne peuvent être comprises ni dans le genre délibératif ni dans le genre judiciaire peuvent être classées de manière extrêmement commode dans le genre démonstratif »).

77. Le célèbre passage de la lettre à Curion (*Ad familiares*, II, 4) qui commence par « *Epistolarum genera multa esse non ignoras* » (« Il y a, tu ne l'ignores pas, plus d'un genre de lettres ») est glosé tantôt comme une bipartition entre le genre « *familiaire et jocosum* » (« familial et plaisant ») et le genre « *severum et grave* » (sévère et grave), tantôt comme une tripartition, dans la mesure où cette distinction intervient après la définition d'un premier genre de lettre, « celui auquel on doit l'invention même des lettres, celui qui est né du désir d'informer des absents, quand il était intéressant pour eux ou pour nous qu'ils fussent instruits de quelque chose ». Voir Cicéron, *Correspondance*, éd. L.-A. Constans, Paris, Les Belles Lettres, 1971, t. III, p. 170-171.

78. Cette plaisante formule d'Étienne du Tronchet (*Finances et thresor de la plume françoise de Estienne du Tronchet, secretaire de la Royné*, Paris, Nicolas du Chemin, 1572, n. p.) est citée par Catherine Magnien-Simonin, « Étienne Du Tronchet, secrétaire, des *Lettres missives et familières* (1569) aux *Finances et thresor de la plume françoise de E.D.T.* (1572) », dans R. Gorris Camos dir., « *Il segretario è com'un angelo* ». *Trattati, raccolte epistolari, vite paradigmatiche, ovvero come essere un buon*

segretario nel Rinascimento, Fasano, Schena Editore, « Gruppo di Studio sul Cinquecento Francese » 14, 2008, p. 207. Parmi les auteurs de manuels épistolographiques qui se réfèrent à la distinction cicéronienne pour mieux s'en débarrasser au profit d'autres principes de classement, voir Érasme, *De conscribendis epistolis* [1522], éd. J.-Cl. Margolin, dans *Opera Omnia Desiderii Erasmi Roterodami*, Ordinis Primis, Tomus Secundus, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, 1971, « Epistolarum genera », p. 309 ; J. Voëllus, *De Ratione conscribendi epistolas utilissimae praeceptiones*, op. cit., « Tria esse genera epistolarum, ad quae caetera revocentur », p. 12-14 ; J. Papon, *Secrets du troisième et dernier notaire*, op. cit., p. 34-35 ; G. Chappuys, *Le Secrétaire*, op. cit., p. 34-35.

79. Chez Puget de la Serre, la *lettre d'avis* est employée dans l'acception de lettre de nouvelles (*Le Secrétaire à la mode*, Amsterdam, Louis Elzevier, 1646, p. 7) tandis qu'elle désigne chez Irson la lettre d'avertissement (*Nouvelle Methode pour apprendre facilement les principes et la pureté de la langue françoise*, op. cit., p. 244-245). Dans sa volumineuse compilation, qui reprend de larges passages des manuels antérieurs (dont celui d'Irson), François de Fenne appelle *lettre pour donner avis* et *lettre d'avis* le type de lettre qui a pour but d'« instruire une Personne ». Voir F. de Fenne, *Le Secrétaire à la mode réformé*, Leyde, Jacques Hackius, 1684, p. 29-30 (pour les préceptes) et p. 516-594 (pour les modèles).

80. Alors que chez Jacob, la *lettre de prière* revêt la signification de lettre d'excuse ou de justification, qui relève du genre judiciaire (*Le Parfait secrétaire*, op. cit., p. 354-357), chez Puget de la Serre, elle désigne la lettre de requête ou de demande (*Le Secrétaire à la Mode*, op. cit., p. 13-16). C'est probablement pour clarifier les choses que François de Fenne intitule l'une des sections de son anthologie « Lettres de Demandes & de Prières », *Le Secrétaire à la mode réformé*, op. cit., p. 102-129. Curieusement, les deux derniers modèles (« Il demande pardon d'une faute commise » et « Autre sur le même sujet ») renouent avec le sens de lettre d'excuse ou de justification... alors même que l'ouvrage comporte une rubrique de « lettres d'excuse » – signe d'un amalgame de sources qui ne serait passé à l'étamine d'aucune harmonisation terminologique, ou des ambiguïtés du terme *prière* ?

81. Érasme, *De conscribendis epistolis* [1522], éd. J.-C. Margolin, dans *Opera Omnia Desiderii Erasmi Roterodami*, op. cit. Nous reprenons les titres des chapitres de l'ouvrage, sans répéter *epistola* (*exhortatoria epistola*, *dehortatoria epistola* etc.). La liste synthétique initiale (p. 311-312, LB I 380), est sensiblement différente.

82. Nous reprenons les traductions proposées par Claude La Charité dans son tableau qui récapitule la typologie du *De Conscribendis epistolis* (*La rhétorique épistolaire de Rabelais*, op. cit., p. 245-251).

83. J. Papon, *Secrets du troisième et dernier notaire*, op. cit., p. 57. *Cavillatoires* : Robert Estienne (*Dictionnaire Françoislatin*, Paris, Robert Estienne, 1549) rend son entrée *cauillation* par le latin *calumnia*. *Increpatoires* : René Bary définit l'« increpation » comme « parler à quelqu'un d'une façon exclamative, d'un mouvement brusque, & d'un air injurieux » (*La Rhétorique française*, Paris, Pierre Le Petit, 1660, p. 391 – l'*Oxford Latin Dictionary* traduit *increpare* par « To utter noisy or violent reproaches » ou « To complain loudly about »). *Convictaires* est sur *convincere*, « prouver la culpabilité » ; *despectaires*, sur *despicere*, « mépriser ». – Voir également les descriptifs synthétiques que donne Papon des « lettres closes deliberatives & suasives », des « lettres closes demonstratives » et des « lettres closes judiciaires », *ibid.*, p. 46-47.

84. P. Jacob, *Le Parfait secrétaire, ou la Manière d'écrire et de répondre à toute sorte de lettres par Preceptes et par Exemples*, Paris, Antoine de Sommerville, 1646.

85. Ch. Batteux, *Cours de Belles Lettres, ou Principes de la littérature*, Nouvelle édition, tome IV, Francfort, J.F. Bassompierre à Liège et J. Vanden Berghen à Bruxelles, 1755, p. 258. Remarquons au passage que la majeure partie des exemples que donne Batteux pour le style épistolaire sont empruntés à la correspondance de Mme de Sévigné.

86. Parmi les travaux consacrés à la genèse, à la méthode et aux enjeux du *De conscribendis epistolis*, contentons-nous de renvoyer, outre les travaux déjà cités de J. Chomarat, de J.-Cl. Margolin, de G. Gueudet, de L. Vaillancourt, de Cl. La Charité et de Chr. Bénévent, à l'article d'A. Gerlo, « The *Opus de conscribendis epistolis* of Erasmus and the Tradition of the *Ars epistolica* », dans R.-R. Bolgar dir., *Classical Influences on European Culture A.D. 500-1500*, Cambridge, Cambridge University Press, 1971, p. 103-114, ainsi qu'à trois articles de J. Rice Henderson, « Erasmus on the Art of Letter-Writing » dans J. Murphy dir., *Renaissance Eloquence. Studies in the Theory and Practice of Renaissance Rhetoric*, Berkeley-LA/Londres, University of California Press, 1983, p. 331-355 ; « The Composition of Erasmus' *Opus de conscribendis epistolis* : Evidence for the growth of a Mind », dans *Acta Conventus Neolatini Torontonensis : Proceedings of the Seventh International Congress of Neo-Latin Studies*, Binghamton, Medieval & Renaissance Texts and Studies, 1991, p. 147-154 ; « Humanism and the Humanities : Erasmus' *Opus de conscribendis epistolis* in Sixteenth-Century Schools », dans C. Poster et L. Mitchell dir., *Letter-Writing Manuals and Instructions from Antiquity to the Present*, op. cit., p. 178-199.

87. Voir N. Schapira, « Jean Papon, les secrétaires et la cour », dans M. Delmas-Marty, A. Jeammaud et O. Leclerc dir., *Droit et humanisme. Autour de Jean Papon, juriste forézien*, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 41- 52.

88. Dans la préface, adressée à une certaine Amynte, Paul Jacob met l'accent sur l'entreprise de vulgarisation qui sous-tend l'ouvrage (*Le Parfait secrétaire*, op. cit., n. p.) : « Certes, je n'ay pû souffrir qu'un si bel Art, fut plus long-temps caché à la France : Et je me suis estonné comme les Siecles passez & tant de Sçavantes plumes du nostre, ayent privé leur Patrie de ce que j'ay remarqué en la plupart des Estrangers. [...]. C'est pourquoy je ne crois pas desobliger les François, en publiant des Secrets que j'ay tirez des plus Grands Hommes que la Terre ait jamais porté. Les raretez que j'ay découvertes en la Lecture, que j'en fais depuis plusieurs années, meritent bien votre attention [...]. Peut-estre qu'un puissant Genie achevera ce que je n'ay qu'ébauché : L'Idée toutefois que je vous en donne, est un recueil de plus de deux mille Auteurs, qui se sont addonnez à cet exercice. »

89. Le tome IV du *Cours de Belles Lettres* est consacré aux « genres en prose » : Batteux place la « Troisième Section, Sur le stile épistolaire » (p. 258-277) après les sections consacrées à l'oraison et au récit, et avant celle qui traite de la traduction. Pour une présentation de ce manuel (publié en 1747-1748, remanié en 1753 et augmenté en 1763), voir J.-P. Sermain, « Le code du bon goût (1725-1750) », dans M. Fumaroli dir., op. cit., p. 910-911.

90. Fr. Goyet et Chr. Noille, « Présentation générale », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 1 | 2013, op. cit.

91. On aura reconnu la distinction proposée par Roger Duchêne entre l'épistolier et l'auteur épistolaire, « Réalité vécue et réussite littéraire : le statut particulier de la lettre » [1971], repris dans R. Duchêne, *Écrire au temps de Mme de Sévigné. Lettres et texte littéraire*, Paris, Vrin, 1982, p. 11-12. Si cette dichotomie peut parfois être commode, elle s'avère souvent inadaptée à des pratiques de production des textes qui appellent à y introduire de la gradualité.

92. L'anthologie de Pierre Richelet (*Les plus belles lettres des meilleurs auteurs français*, Lyon, Benoît Bailly, 1689 et surtout la version revue et augmentée *Les plus belles lettres françaises sur toutes sortes de sujets, Tirés des meilleurs Auteurs, avec des Notes*, tomes I et II, Paris, Michel Brunet, 1698) fait précéder chaque section, consacrée à une catégorie spécifique de lettre, de « Réflexions » théoriques sur la catégorie que viennent illustrer les lettres choisies. Sur la sélection d'épistoliers ayant « acquis une forme de célébrité » opérée par Richelet, qui « profite d'une notoriété déjà établie » puisqu'« il n'a pas l'ambition de faire des découvertes dans l'ordre épistolaire », voir G. Haroche-Bouzinac, « Les transformations du recueil de Pierre Richelet, *Les Plus Belles Lettres des meilleurs auteurs français* (1689-1747) », dans G. Bérubé et M.-Fr. Silver dir., *La lettre au XVIII^e siècle et ses avatars*, Toronto, Éditions du Gref, 1996, p. 40-41 et p. 43.

93. P. Colomiès, *La Rhétorique de l'honnête homme, ou la manière de bien écrire des lettres...*, Amsterdam, G. Gallet, 1699. Pour chaque espèce de lettre, Colomiès procède de la même manière : il commence par donner des préceptes (« La manière de faire une lettre de... ») avant de faire figurer une seule lettre modèle, dont l'auteur est toujours prestigieux, qu'il appartienne à la sphère des Belles-Lettres (Melle de Scudéry, Chapelain, Conrart, d'Ablancourt, Voiture, Patru, Bouhours), du pouvoir (Christine de Suède, Arnaud d'Andilly, M. Arnaud, Duc de Rohan) ou encore de l'Église (l'évêque d'Angelopolis, l'abbé de la Trappe).

94. Abbé de Vitrac, *Traité élémentaire du genre épistolaire, de l'apologue et de la narration*, Limoges. Seconde Édition, revue & augmentée, Limoges, Martial Barbou, 1780, p. 10-65 (qui comprend autant d'exemples en latin qu'en français). Dom Chaudon, *Nouveau manuel épistolaire...*, Caen, G. Le Roy, 1785.

95. Sur la manière dont les lettres de Mme de Sévigné sont fractionnées et intégrées, à titre de modèles, aux différentes rubriques des manuels d'art épistolaire du XVIII^e siècle (notamment celui d'Éléazar Mauvillon et ceux de Louis-Philipon de la Madelaine), voir L. Depretto, *Informers et raconter dans la Correspondance de Mme de Sévigné*, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 64-66. Dans la mesure où il contraste avec les autres manuels, qui n'ont pas pour habitude de signaler leurs opérations de découpage, le dispositif « en trois temps » (*ibid.*) adopté par Louis-Philipon de la Madelaine mérite d'être souligné. Pour chacune des 14 sortes de lettres envisagées successivement (de bonne année, de félicitation, de condoléance, de demande, de remerciement, aux personnes que l'on vient de quitter, de recommandation, lettres d'affaires, lettres sérieuses et morales, de conseils, de reproches, d'excuses, familières et badines, de nouvelles), auxquelles il adjoint « Des exemples de narrations dans le genre épistolaire », l'auteur donne successivement une « Instruction », des « Modèles » (lettres intégrales) et des « Fragments », *Manuel épistolaire à l'usage de la jeunesse ou Instructions générales et particulières sur les divers genres de Correspondances ; suivies d'exemples puisés dans nos meilleurs Écrivains*, 2^{ème} édition, corrigée et considérablement augmentée, Imprimerie De Brasseur aîné, Paris, Capelle et Renand, an XIII (1805).

96. Pour une réflexion d'ensemble sur la présence habituelle de titres développés dans les recueils de lettres des années 1620 (le *Recueil Faret*, les *Lettres amoureuses et morales* réunies par François de Rosset, le *Bouquet des plus belles fleurs de l'éloquence* publié par Jean Puget de La Serre, les *Lettres amoureuses* de Pierre de Deimier ou celles de Claude Malleville), voir J.-Y. Vialleton, « Les titres des lettres dans les recueils : le cas du *Recueil Faret* », *op. cit.* Partant du constat que « les arguments des lettres ne donnent pas seulement une idée du contenu de la lettre », mais qu'ils « offrent une véritable analyse rhétorique en ce qu'ils font de la lettre l'exemplification d'un jeu de langage, suggérant parfois même la "disposition" », l'auteur analyse « quels rapports entretient cette pratique du titre-argument avec la typologie des lettres qu'on trouve dans les textes théoriques sur la lettre ».

97. Si l'on prend presque au hasard la table de l'ouvrage composite que constituent les *Nouvelles lettres familières et autres sur toutes sortes de sujets avec leurs réponses* de René Milleran (Amsterdam, George Gallet, 1705), on remarque que les titres des lettres renvoient aux différents types de discours, que ce soit au moyen d'un substantif (« Lettre de justification », « Lettre de félicitation », « Lettre de remerciement », « Lettre d'excuse », « Lettre de conseil », « Lettre d'avis », « Lettre de justification », « Lettre de reproche » etc.) ou d'un infinitif à valeur finale (« Lettre de conseil d'un Père à son fils, pour l'encourager aux études », « Lettre pour recommander ses affaires », « Compliment pour se justifier de ne pouvoir pas écrire », « Lettre à Mr... pour le détourner de se trop exposer aux dangers », « Lettres à Madame de R... pour la persuader de garder plus fidèlement les secrets », « Lettre pour porter un ami à se marier » etc.).

98. Certes, on observe une tendance à la réduction de ces titres-résumés : commentant cet outil de « modélisation », M. Dumas souligne que « dans la désignation de la lettre, on passe peu à peu de l'argument, caractéristique du XVI^e siècle, au titre-amalgame, qui combine plusieurs objectifs, pour en arriver vers 1630 au principe du formulaire », « Manuels épistolaires et identité sociale

(XVI^e-XVIII^e siècles) », *op. cit.*, p. 538. Si cette tendance générale est incontestable, mentionnons toutefois le recueil de Barthélémy Piélat (auteur de plusieurs ouvrages didactiques) intitulé *Le secrétaire incognu* (Amsterdam, J. J. Waesberge, 1671), dont les 204 lettres reçoivent la plupart du temps des titres extrêmement détaillés. Citons par exemple le titre de la lettre CXXVII, « Craignant qu'un homme Ecclesiastique (avec son humeur variable) ne luy manque de parole, il le loue pour son merite, il le remercie de son Amitié, il luy reproche par avance son infidelité & il luy temoigne que son principal intherest est celuy de profiter de ses actions publiques » (*op. cit.*, p. 261) ou encore celui de la lettre CXXXVI, « Pour avoir une letre de ceste Damoyse, il la loüe excessivement, Il luy temoigne sa recognoissance, Il s'excuse d'un depart sans Adieu, Il l'asseure de son retour, Il se justifie contre un reproche d'infidelité, Il fait de baisemains a son mary » (*op. cit.*, p. 288).

99. René Bary, *La Rhétorique Française*, Paris, Pierre Le Petit, 1659, p. 173, 182 et 202 – nous soulignons.

100. « *De la manière d'écrire des lettres* » [1684], dans Madeleine de Scudéry, « *De l'air galant* » et autres *Conversations. Pour une étude de l'archive galante*, éd. D. Denis, Paris, Champion, 1998, p. 141-158.

101. Nous renvoyons à la notice de D. Denis, *ibid.*, p. 144.

102. *Ibid.*, p. 145.

103. *Ibid.*, p. 150.

104. *Ibid.*, p. 151.

105. *Ibid.*, p. 148.

106. L'ouvrage de Sorel se compose de quatre traités (*De la connoissance des bons livres ou Examen de plusieurs auteurs. Supplément des traitez de la connoissance des bons livres* [1671], éd. H.-D. Béchade, Genève/Paris, Slatkine, 1981, Traité IV, chapitre II, « Des Billets & des Lettres », p. 295-301) : « De la Connoissance des bons Livres de nostre Langue », « Des Histoires & des Romans », « De la Poésie Française, de ses différentes especes, & principalement de la Comédie » et « De la Maniere de bien parler & de bien écrire en nostre Langue ; du bon style, et de la vraye Eloquence, & du nouveau Langage François ». Dans ce dernier traité se trouve le chapitre II, « De la Maniere de bien écrire », qui comprend la section intitulée « Des Billets & des Lettres ».

107. D. Denis, « Charles Sorel et le "Parnasse galant" », dans E. Bury et É. Van der Schueren dir., *Charles Sorel polygraphe*, Presses de l'Université Laval, 2006, p. 421 et 430.

108. Ch. Sorel, *De la connoissance des bons livres*, *op. cit.*, p. 299-300.

109. Du Plaisir, *Sentiments sur les lettres et sur l'histoire avec des scrupules sur le style* [1683], dans C. Esmein, *Poétiques du roman. Scudéry, Huet, Du Plaisir et autres textes théoriques et critiques du XVII^e siècle sur le genre romanesque*, Paris, Champion, 2004, p. 717-745. Pour une présentation du traité de Du Plaisir, voir la notice de C. Esmein, *op. cit.*, p. 717-726.

110. *Ibid.*, p. 737.

111. Aristote, *Rhétorique*, éd. P. Chiron, Paris, GF Flammarion, 2007, livre II, chap. 2 à 11, p. 264-326. Pour une présentation synthétique des *pathè* de la crainte et de la confiance, voir M. Patillon, *Éléments de rhétorique classique*, Paris, Nathan, 1990, p. 70-71.

112. Voir Fr. Goyet et Chr. Noille, « Présentation générale », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 1 | 2013, *op. cit.* : « La nouvelle idée de la lecture rhétorique qui émerge alors a assurément à voir avec des routines d'application et de mise en œuvre. Mais il faut parfois se méfier des métaphores : les routines sont constamment révisables et le mécanique passe par les aléas de l'entraînement en série. La première chose dont le rhétoricien fait l'expérience, c'est le défi technique qu'il y a à s'approprier les outils de la rhétorique, c'est l'épreuve constante de leur malléabilité et de leur labilité. Car il n'y a d'outils qu'en esprit : dans la réalité, il y a des hypothèses d'analyse, des propositions de description, des tests d'utilisation et des reformulations. Parce qu'elle est d'emblée, fondamentalement, technique, la rhétorique est une pensée vive, une pratique de la théorisation par et dans les exemples. »

113. Dans son étude richement documentée de linguistique textuelle et historique sur le discours normatif des *secrétaires*, c'est précisément en termes de tradition discursive que raisonne Sybille Grosse, *Les manuels épistolographiques français entre traditions et normes : étude historique (XVI^e-XVIII^e siècles)*, thèse d'habilitation, Potsdam, 2009, à paraître chez Champion, « Questions et proposition méthodologiques et terminologiques », p. 16-44.

114. G. Haroche-Bouzinac, *L'épistolaire*, Hachette Supérieur, coll. « Contours littéraires », p. 51.

115. « Il n'est pas de bibliothèque, de bourgeois, d'écolier, de gentilhomme ou de femme du monde, qui n'ait contenu l'un ou l'autre de ces petits livres maniables, faits pour être consultés en maintes occasions » (B. Bray, *L'art de la lettre amoureuse*, op. cit., p. 10) ; « Personne n'avoue avoir recours aux services des *Secrétaires* et cette littérature n'est pas loin d'être méprisée de ceux qui ont quelque prétention à l'élégance. Toutefois, le nombre important des ouvrages répertoriés, et la quantité impressionnante des rééditions témoignent de l'existence d'un public de large dimension » (G. Haroche-Bouzinac, *Voltaire dans ses lettres de jeunesse*, op. cit., p. 33).

116. Les chapitres 3 (« Manuels épistolographiques : description et corpus »), 4 (« Abrégé de l'histoire générale des traités épistolographiques jusqu'au XV^e siècle ») et 5 (« Abrégé de l'histoire des manuels épistolographiques en France et état présent des recherches ») de Sybille Grosse constituent une synthèse décisive des travaux existants. Voir S. Grosse, *Les manuels épistolographiques...*, op. cit., p. 95-320.

117. Parmi les travaux de synthèse, nous renvoyons à E. Curtius, *La littérature européenne et le Moyen Âge latin*, Paris, PUF, 1956, p. 94-95 ; J. Murphy, *Rhetoric in the Middle Ages : a History of Rhetorical Theory from Saint Augustin to the Renaissance*, Berkeley, University of California Press, 1974, p. 194-268 ; G. Constable, *Letters and letter-collections*, Brepols, Turnhout, 1976 ; R. Witt, « Medieval Ars Dictaminis and the Beginnings of Humanism : a new construction of the problem », *Renaissance Quarterly*, XXXV, 1982, p. 1-35 ; M. Camargo, *Ars Dictaminis, Ars Dictandi*, Turnhout, Brepols, 1991 ; Alain Boureau, « La norme épistolaire, une invention médiévale », dans R. Chartier dir., *La Correspondance. Les usages de la lettre au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1991, 2^{ème} partie, chap. II, p. 127-157 ; L. Vaillancourt, *La lettre familière au XVI^e siècle*, op. cit., 1^{ère} partie, chapitre II, « L'épistolographie médiévale », p. 79-107 ; G. Gueudet, *L'art de la lettre humaniste*, op. cit., p. 223-229 ; M. Richardson, « The Ars Dictaminis, the Formulary, and Medieval Epistolary Practice », et M. Camargo, « If You Can't Join Them, Beat Them ; or, When Grammar Met Business Writing (in Fifteenth-Century Oxford) » dans C. Poster et L. Mitchell dir., *Letter-Writing Manuals and Instructions from Antiquity to the Present*, op. cit., p. 52-66 et p. 67-87.

118. Le récent ouvrage d'A. Erdmann, Alb. Govi et F. Govi, *Ars Epistolica. Communication in Sixteenth Century western Europe : Epistolaries, Letter-writing manuals and Model letter books 1501-1600* (Gillhofer & Ranschburg/Libreria Alberto Govi, Luzern/Modena, 2014) représente un irremplaçable outil de travail – la 1^{ère} partie consiste en un catalogue et la 2^{ème} en une bibliographie. Outre la vaste somme de P. Martin Banos, *El arte epistolar en el Renacimiento europeo, 1400-1600* (Bilbao, Universidad de Deusto, 2005), nous renvoyons aux synthèses de G. Burton, « From Ars dictaminis to Ars conscribendi epistoli : Renaissance Letter-Writing Manuals in the Context of Humanism », dans C. Poster et L. Mitchell dir., *Letter-Writing Manuals and Instructions from Antiquity to the Present*, op. cit., p. 88-101 ; de P. Mack, *A History of Renaissance Rhetoric, 1380-1620*, Oxford, Oxford University Press, 2011, chap. 11, « Letter-Writing Manuals », p. 228-256 ; et de R. Stapleton, « La question de l'art épistolaire », dans Eva Kushner dir., *L'époque de la Renaissance (1400-1600), tome III : Maturations et mutations (1520-1560)*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam/Philadelphia, 2011, p. 350-359, ainsi que le « Complément bibliographique » (ibid., p. 599-600).

119. Les travaux sur Érasme ayant déjà été cités, contentons-nous ici de renvoyer aux riches éditions critiques de Vives (Juan Luis Vives, *De Conscribendis epistolis*, éd. Ch. Fantazzi, Leiden, E. J. Brill, 1989) et de Juste Lipse (*Principles of Letter-Writing. A Bilingual Text of Justi Lipsi Epistolica Institutio*, éd. R.-V. Young and M. Thomas Hester, Carbondale, Southern Illinois University Press,

1996). Pour une présentation des principaux manuels humanistes (Érasme, Hegendorff, Vives, Juste Lipse), voir L. Vaillancourt, *La lettre familière au XVI^e siècle*, op. cit., p. 155-168.

120. Sur « l'essor du vernaculaire » (Italie, Espagne, Angleterre, France) et sur « les principaux manuels vernaculaires » (Sansovino, Fulwood, Day, du Tronchet), voir L. Vaillancourt, *La lettre familière au XVI^e siècle*, op. cit., p. 138-145 et p. 177-183.

121. Parmi une abondante bibliographie, on consultera en première approche les synthèses de B. Beugnot, « Style ou styles épistolaires ? » [1978], op. cit. ; de R. Chartier, « Des "Secrétaires" pour le peuple ? Les modèles épistolaires de l'Ancien Régime entre littérature de cour et livre de colportage », dans R. Chartier dir., *La Correspondance. Les usages de la lettre au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1991, p. 159-207 ; de G. Haroche-Bouzinac, *Voltaire dans ses lettres de jeunesse*, op. cit., p. 25-136 ; de M.-Cl. Grassi, « L'art épistolaire français XVIII^e et XIX^e siècles », dans A. Montandon dir., *Pour une histoire des traités de savoir-vivre en Europe*, Clermont-Ferrand, Association des publications des lettres et sciences humaines, 1995, p. 301-336 ; de M. Daumas, « Manuels épistolaires et identité sociale (XVI^e-XVIII^e siècles) », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, tome 40-4, octobre-décembre 1993, p. 529-556.

122. Sans s'attarder sur les nombreux travaux consacrés aux ouvrages d'épistolographie italiens, citons les travaux pionniers de Jeannine Basso (notamment *Le genre épistolaire en langue italienne (1538-1662). Répertoire chronologique et analytique*, Rome/Nancy, Bulzoni/Presses Universitaires de Nancy, 1990, 2 volumes) et de R. Morabito, « Lettres et livres de lettres dans l'Italie du XVI^e siècle », dans M. Bossis et Ch. Porter dir., *L'épistolarité à travers les siècles*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1990, p. 174-179, et « Lettres et civil conversation dans l'Italie du XVII^e siècle », dans B. Bray et Chr. Strosetzki dir., *Art de la lettre, Art de la conversation*, Paris, Klincksieck, 1995, p. 103-113). Nous renvoyons également aux récents travaux de M.-Cr. Panzera, en particulier « L'école de l'épistolier. Modèles et manuels de lettres de Pétrarque à Sansovino », dans J. Boutier, S. Landi et O. Rouchon dir., *Politique par correspondance. Les usages politiques de la lettre en Italie (XIV^e-XVIII^e siècle)*, Rennes, PUR, 2009, p. 23-41 (la première note contient une précieuse mise au point sur les travaux en italien consacrés à l'art de la lettre aux XV^e et XVI^e siècles depuis l'investigation fondatrice d'A. Quondam) ; ainsi que « F. Sansovino e l'umanesimo veneziano, Parte I : La fonte nascosta della retorica epistolare e dei modelli di lettere », *Italianistica*, 2012, fasc. 2, XLI, p. 21-48 et « Francesco Sansovino e l'umanesimo veneziano, Parte II : un progetto editoriale tra tradizione e veneziana libertas », *Italianistica*, XLI, fasc. 3, p. 11-33.

123. S. Grosse, « Secretarios, formularios y retorica en la Espana del Siglo de oro », dans A. Gil et Chr. Schmitt dir., *Retórica en lenguas iberoromanicas*, Bonn, Romanistischer Verlag, 2006, p. 317-335.

124. Voir G. Schneider, *The Culture of Epistolarity: Vernacular Letters and Letter-Writing in Early Modern England, 1500-1700*, Newark, University of Delaware Press, 2005. Le collectif dirigé par C. Poster et L. Mitchell, *Letter-Writing Manuals and Instructions from Antiquity to the Present*, comporte trois articles sur le développement de l'épistolographie en Angleterre : L. D. Green, « Dictamen in England, 1500-1700 », op. cit., p. 102-123 ; W. W. Newbold, « Letter Writing and Vernacular Literacy in Sixteenth-Century England », op. cit., p. 127-140 ; L. C. Mitchell, « Letter-Writing Instruction Manuals in Seventeenth- And Eighteenth-Century England », op. cit., p. 178-199. On se reportera également aux nombreux articles d'A. Kerhervé, en particulier « La Lettre de condoléances dans les secrétaires du XVIII^e siècle », *Revue de la Société d'Études Anglo-américaines des XVII^e et XVIII^e siècles*, n° 62, 2006, p. 105-126 ; « La place des femmes dans *The Ladies Complete Letter-Writer* (1763) », *Épistolaire. La Revue de l'AIRE*, n° 35, 2009, p. 191-210 ; « Modèles épistolaires et frontispices des secrétaires » dans A. Milon et M. Perelman dir., *L'Esthétique du livre*, Paris, Presses Universitaires de Paris Ouest, 2010, p. 333-359 ; « Diffusion du modèle épistolaire en Angleterre au XVIII^e siècle : le rôle des secrétaires », *Revue de la Société d'Études Anglo-américaines des XVII^e et XVIII^e siècles*, « La Diffusion de l'écrit », A. Bandry-Scubbi et J.-J. Chardin dir., hors-série 2, 2010, p. 135-159.

125. Sur les premiers manuels épistolographiques français en langue vernaculaire, nous renvoyons à G. Gueudet, « Archéologie d'un genre : les premiers manuels français d'art épistolaire », dans *Mélanges sur la littérature de la Renaissance à la mémoire de V.-L. Saulnier*, Genève, Droz, 1984, p. 87-98 ; Claude La Charité, « *Le stile et manière de composer, dicter, et escrire toutes sortes d'epistres, ou lettres missives* (1553). De la *Dispositio* tripartite de Pierre Fabri au poulpe épistolaire d'Érasme », *op. cit.* ; L. Vaillancourt, *La lettre familière au XVI^e siècle*, « *Les premiers manuels français* », *op. cit.*, p. 168-177.
126. M.-Cl. Grassi, « L'art épistolaire français XVIII^e et XIX^e siècles », *op. cit.*, p. 336.
127. D'où le caractère fécond et novateur de l'enquête menée par Sybille Grosse sur les modalités linguistiques du discours normatif dans les *secrétaires* (dans *Les manuels épistolographiques...*, chap. 6 « L'analyse du discours normatif et de la normativisation dans les traités et manuels épistolographiques », *op. cit.*, p. 321-472).
128. J. Altman, « Pour une histoire culturelle de la lettre : l'épistolier et l'État sous l'Ancien Régime » dans M. Bossis et Ch. Porter, dir., *L'Épistolarité à travers les siècles*, *op. cit.*, p. 108.
129. M.-Cl. Grassi, « L'art épistolaire français XVIII^e et XIX^e siècles », *op. cit.*, p. 301.
130. J. Altman, « Pour une histoire culturelle de la lettre : l'épistolier et l'État sous l'Ancien Régime », *op. cit.*, p. 106. Les articles de J. Altman sur les manuels épistolographiques tournent tous autour de problématiques d'ordre politique – citons principalement « Political Ideology in the Letter Manual (France, England, New England) », *Studies in Eighteenth-Century Culture* », 18, 1988, p. 105-122 ; « L'évolution des manuels épistolaires en France et en Angleterre au XVIII^e siècle : reflet des mentalités ? », dans G. Bérubé et M.-Fr. Silver dir., *La lettre au XVIII^e siècle et ses avatars*, *op. cit.*, p. 21-33 ; « La politique de l'art épistolaire au XVIII^e siècle », dans B. Bray et Chr. Strosetzki dir., *Art de la lettre, Art de la conversation*, *op. cit.*, p. 131-144.
131. M.-Cl. Grassi, « L'art épistolaire français XVIII^e et XIX^e siècles », *op. cit.*, p. 301. L'auteur souligne qu'« humilité et soumission sont en effet les deux mots-clefs d'une obéissante dévotion, à la fois chrétienne et courtisane, déterminant l'expression de "l'humble et obéissant serviteur" », *ibid.*, p. 304. Pour illustrer « ce que la bienséance épistolaire doit à la bienséance générale », M.-Cl. Grassi prend l'exemple du traité d'Antoine de Courtin, qui ménage une place importante au style épistolaire, *ibid.*, p. 307-310 (A. de Courtin, « Ce qu'il faut observer en écrivant des lettres et des préceptes pour apprendre à les écrire », chap. XXV du *Nouveau traité de civilité qui se pratique en France parmi les honnêtes gens* [1672], éd. M.-Cl. Grassi, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1998, p. 165-190).
132. M. Dumas, « Manuels épistolaires et identité sociale (XVI^e-XVIII^e siècles) », *op. cit.*, p. 544.
133. B. Beugnot, « Style ou styles épistolaires ? », *op. cit.*, p. 942-947.
134. M. Fumaroli, « À l'origine d'un art français : la correspondance familière » [1978/1991], repris dans *La Diplomatie de l'esprit*, Paris, Hermann, 1998, p. 181.
135. Pour M. Dumas (« Manuels épistolaires et identité sociale XVI^e-XVIII^e siècles », *op. cit.*, p. 545), « la lettre à fonction affective concerne donc essentiellement l'amitié et l'amour, deux champs caractéristiques, dans ces documents, du XVI^e et du XVII^e siècles : l'amitié déserte les secrétaires du XVIII^e siècle et l'amour est relégué dans les ouvrages spécialisés, tandis que les lettres de civilité prennent toute la place. »
136. On se reportera aux travaux de G. Haroche-Bouzinac : sur le modèle conversationnel, « Quelques métaphores de la lettre dans la théorie épistolaire au XVII^e siècle. Flèche, miroir, conversation », *XVII^e siècle*, n° 172, juillet-septembre 1991, particulièrement p. 251-253 ; sur l'esthétique du billet, « "Billets font conversation". De la théorie à la pratique : l'exemple de Voltaire », dans B. Bray et Chr. Strosetzki dir., *Art de la lettre, Art de la conversation*, *op. cit.*, p. 341-354 ; sur la promotion puis la désaffection de Guez de Balzac et de Voiture, *Voltaire dans ses lettres de jeunesse*, *op. cit.*, p. 47-52.
137. Pour donner une idée de la fécondité des enquêtes philologiques, contentons-nous de renvoyer aux travaux les plus récents de M.-Cr. Panzera et de V. Mellinghoff-Bourgerie, qui ont

l'avantage de ménager une place importante aux problématiques rhétoriques. De M.-Cr. Panzera, voir « Sansovino lecteur d'Érasme : le *De conscribendis epistolis* dans la formation du bon secrétaire », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, LXXIV, 2012, p. 83-101, ainsi que « Le modèle cicéronien dans le *Del Secretario* de Francesco Sansovino », dans M.-Cr. Panzera dir., *L'exemplarité épistolaire*, op. cit., p. 205-223. De V. Mellinghoff-Bourgerie, voir « Le *Secrettaire* de Gabriel Chappuys face au *Del Secretario* de Francesco Sansovino et à *The English Secretary* d'Angel Day. Remarques sur l'héritage de l'éthos épistolographique érasmien », dans R. Gorris Camos dir., « *Il segretario è com'un angelo* », op. cit., p. 63-92, ainsi que « Le genre épistolaire entre taxinomie et bricolage. À propos du traducteur Gabriel Chappuys et de son *Secrettaire* (1588) », op. cit.

138. M.-Cl. Grassi, « L'art épistolaire français XVIII-XIX^e siècles », op. cit., p. 303.

139. Dans son ouvrage (*Les manuels épistolographiques...*, op. cit., p. 82), S. Grosse fait remarquer que Suzanne Ettl, « qui nous fournit une des rares monographies consacrées abondamment à l'évolution des manuels épistolographiques, dans son cas les ouvrages allemands de 1880 à 1980, caractérise les manuels épistolographiques comme les derniers représentants d'une "espèce en voie de disparition" [S. Ettl, *Anleitungen zu schriftlicher Kommunikation. Briefsteller von 1880-1980*, Tübingen, Niemeyer, 1984, préface]. »

140. Sur « l'émergence rapide de la réponse dans le deuxième quart du XVII^e siècle », notamment dans le manuel de Jacob (1646), qui la « systématise en ajoutant à chaque série de modèles de lettres des "préceptes pour la réponse" », et dans le *Secrétaire à la mode* de Puget de la Serre, qui « estime que les lettres de réponse ne sont pas un genre à part et prend soin d'en fournir un nombre équivalent », voir M. Daumas, « Manuels épistolaires et identité sociale (XVI^e-XVIII^e siècles) », op. cit., p. 535-536. Si la tendance observée dans le pourcentage des lettres de réponse reste vraie, le constat mérite cependant d'être nuancé. Souvenons-nous par exemple que *Le Stile et manière de composer, dicter & écrire toute sorte d'epistres, ou lettres missives, tant par response, que autrement* attribué à Pierre Durand (Paris, Jean Ruelle, 1556, p. 53-71) comporte, conformément au titre, de nombreuses pages consacrées à « La maniere d'écrire par response ». De même, les lettres du *Secretaire François* de Nathanaël Adam sont systématiquement assorties de leur réponse (Lyon, Claude Armand dit Alphonse, 1626).

141. Pour M. Daumas étudiant les manuels du XVII^e siècle (*ibid.*, p. 533), « du carcan de la rhétorique, la lettre n'a gardé au fond que la finalité ».

142. J. Altman, « La politique de l'art épistolaire au XVIII^e siècle », op. cit., p. 136.

143. A. Viala, « La genèse des formes épistolaires en français et leurs sources latines et européennes. Essai de chronologie distinctive (XVI^e-XVII^e siècle) », *Revue de littérature comparée*, n° 218, avril-juin 1981, p. 169.

144. Telle est l'attitude critique répandue que regrette à juste titre G. Gueudet, « Archéologie d'un genre : les premiers manuels français d'art épistolaire », op. cit., p. 87.

145. Claude Irson, « Methode pour bien écrire & composer des lettres, que l'on appelle epistres », contenue dans la *Nouvelle Methode pour apprendre facilement les principes et la pureté de la langue française*, op. cit.

146. *Ibid.*, p. 248.

147. Nous avons sélectionné les préceptes des six premières espèces de lettres définies par Irson (lettre de consolation, pour demander, de recommandation, d'avis, de témoignage d'affection et pour accuser), *ibid.*, p. 242-245.

148. J. Altman, « La politique de l'art épistolaire au XVIII^e siècle », op. cit., p. 135. Pour étayer la thèse selon laquelle les manuels d'épistolographie français n'auraient pas été influencés par les analyses érasmienne, se trouve régulièrement allégué le fait que le *De conscribendis epistolis* n'a jamais été intégralement traduit – comme si cela constituait un obstacle pour des auteurs rompus à la langue latine depuis le collège, et comme si n'en existaient pas des versions abrégées, condensées et réaménagées (pensons à Voëllus). Ainsi procède Janet Altman, selon laquelle (*ibid.*) « les manuels épistolaires distribués en France ignorent son enseignement et [le] *De conscribendis*

epistolis ne sera jamais traduit en français ». Concernant la diffusion d'Érasme, Roger Chartier suit le même raisonnement (« Des “Secrétaires” pour le peuple ? Les modèles épistolaires de l'Ancien Régime entre littérature de cour et livre de colportage », *op. cit.*, p. 169-170) : s'il est vrai que le *De conscribendis epistolis* était « destiné à former de jeunes lettrés dans la nouvelle rhétorique humaniste », en revanche, il est un peu hâtif de conclure que l'ouvrage « ne franchit pas les bornes que met à sa circulation l'emploi du latin » et « ne peut guère convenir à un public autre » – le seul cas du traité d'Irson contraignant à relativiser cette analyse.

149. Si les 16 premiers chapitres (sur 29 au total) sont consacrés à l'épistolaire, ainsi que le chap. XVII (sur l'épître dédicatoire), le chap. XXVI (sur le billet) et le chap. XXVII (sur le placet), les autres abordent des sujets extrêmement divers qui traduisent des préoccupations tantôt oratoires (chap. XVIII sur le panégyrique, chap. XIX sur la harangue, chap. XX sur l'oraison funèbre, chap. XXIV sur la manière de s'acquitter d'une députation ou ambassade, chap. XXVIII, « De la manière dont on doit prononcer un Discours & de quels gestes on le doit accompagner »), tantôt linguistiques (chap. XXI, « La Methode générale pour acquerir l'usage de la Langue française »), tantôt littéraires (chap. XXII sur « La manière de lire & d'imiter les Poètes », chap. XXIII sur « Ce qu'un honnête homme doit sçavoir du Poème Heroïque », chap. XXV intitulé « Des Anecdotes »), tantôt sociales (chap. XXIX, « La manière dont on doit traiter les Puissances ») – ce qui vient confirmer, s'il en était besoin, l'extension du domaine dévolu à la rhétorique, P. Colomiès, *La Rhétorique de l'honnête homme*, *op. cit.*

150. J. Puget de la Serre, *Le Secrétaire à la Mode*, Amsterdam, Louis Elzevier, 1646.

151. R. Milleran, *Lettres familières, galantes, Et autres sur toutes sortes de sujets, avec leurs Réponses*, 2^{ème} édition, Bruxelles, Jean Leonard, 1692. La troisième partie, intitulée « Instruction familière pour faire des lettres sur toutes sortes de matières », commence par une typologie numérotée de « toutes les especes », puis donne des préceptes pour chacune d'elles, *op. cit.*, p. 369-421.

152. XXXIII, « Pour faire toute sorte de prieres », *op. cit.*, p. 393-395, et XXXIII, « Lettres familières », *op. cit.*, p. 408-410.

153. À chacune de ces trois catégories englobantes est consacré un descriptif de synthèse : pour les lettres de compliments, *op. cit.*, p. 372 ; pour les lettres de devoir, *op. cit.*, p. 376 (dans la typologie qui figure au début de l'« Instruction », cette section est oubliée, ce qui entraîne un décalage dans la numérotation des items, au nombre non pas de 37 mais de 38) ; pour les lettres de prière, *op. cit.*, p. 393.

154. B. Beugnot, « Style ou styles épistolaires ? », *op. cit.*, p. 941.

155. Pour une réflexion linguistique sur la typologie, conçue comme « organisateur textuel-cognitif », c'est-à-dire comme l'une des « formes dont le fonctionnement se situe à mi-chemin entre l'élaboration mentale et la construction textuelle », qui ont à la fois « une dimension cognitive car [elles] résultent d'un formatage de l'esprit » et « une dimension textuelle car [elles] s'inscrivent dans des agencements textuels », voir M.-A. Paveau, *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2006, p. 187.

156. Marie-Anne Paveau cite ici J. Goody, qui distingue trois sortes de listes, *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Minuit, 1978, chap. 5 « Que contient une liste ? », p. 149.

157. Pour Fritz Nies (« Une *terra incognita* à découvrir : les sous-genres épistolaires au XVII^e siècle », dans U. Michalowsky dir., *Sur la plume des vents. Mélanges de littérature épistolaire offerts à Bernard Bray*, Paris, Klincksieck, 1996, p. 149-150), « le système épistolaire du XVII^e siècle se présente comme un véritable cosmos qui, dans la conscience des contemporains, était caractérisé par une extrême complexité et un grand nombre de sous-genres. »

158. Parmi les « catégories qui semblent appartenir en propre au XVII^e siècle, autrement dit dont [il n'a] pas encore trouvé de traces dans les époques ultérieures ou antérieures » (*ibid.*, p. 152-153), Fr. Nies inclut des sous-genres qui se trouvent déjà dans les manuels épistolographiques en langue française du siècle précédent (notamment ceux de Fabri traduisant Nigér et de Chappuys traduisant Sansovino, ce qui suggère assez la longévité de ces sous-genres,

puisque le traité de Niger date de 1488 et celui de Sansovino de 1564). Ces sous-genres, en outre, ne manquent pas de faire écho à la nomenclature érasmienne. Manqueraient, selon Fr. Nies : a) la *lettre d'avis* (alors que Fabri définit les « lettres advertissantes de choses nouvelles » dans *Le Grand et vrai art de pleine rhétorique* [1521], *op. cit.*, p. 245, et que Chappuys mentionne les lettres « d'avis » dans *Le Secrétaire* [1588], *op. cit.*, p. 89) ; b) la *lettre de congratulation* (alors que celle-ci est présente chez Fabri, *op. cit.*, p. 248-250, et que Chappuys examine les lettre « pour se resjouir », *op. cit.*, p. 132-136, 191-193, 239-240 et 350-355) ; c) la *lettre de louange* (déjà recensée par Fabri, *op. cit.*, p. 224-225, et par Chappuys, qui parle des parties des lettres « pour louer », *op. cit.*, p. 110-112, 171-172, 226-227 et en donne un exemple p. 307-309).

159. « Le premier des “secrétaires” composés par Jean Puget de la Serre, proposant des modèles de lettres diverses pour des circonstances amicales, officielles ou amoureuses, est *Le Secrétaire de la cour, ou Manière d'écrire selon le temps*, paru sans doute en 1625, mais dont la première édition conservée date de 1627 (Paris, P. Billaine). Il est suivi par *Le Secrétaire à la Mode, ou Méthode facile d'écrire selon le temps diverses lettres de compliment, amoureuses et morales*, Paris, O. de Varennes, 1640 [...] et par *Le Secrétaire du Cabinet ou la Manière d'écrire que l'on pratique à la cour*, Paris, M. Bobin, 1653. Ces deux livres constituent moins des recueils originaux que des versions remaniées du premier de ces secrétaires. Rares aujourd'hui (on n'en trouve pas les éditions originales à la Bnf), ces ouvrages ont connu un nombre considérable de rééditions tout au long du XVII^e siècle. », note 27 de l'édition de *La Bibliothèque française* (1667) de Ch. Sorel procurée par F. d'Angelo, M. Bombart, L. Giavarini, Cl. Nédelec, D. Ribard, M. Rosellini et A. Viala, Paris, Champion, 2015, p. 173.

160. En reprenant, au début du siècle suivant, les titres des manuels de Puget de la Serre, René Millieran atteste le prestige dont ils jouissent dans la mémoire collective (*Le Nouveau Secrétaire de la Cour*, Paris, Nicolas Le Gras, 1714 et *Le Nouveau Secrétaire du Cabinet*, Paris, Theodore Legras, 1719).

161. C'est précisément à propos du premier manuel de Puget de la Serre que Furetière formule la définition de ce qu'est un *secrétaire* (*Dictionnaire universel*, *op. cit.*, s. v. secrétaire) : « *Le Secrétaire de la Cour* est un livre qui contient plusieurs modeles de lettres & de compliments pour ceux qui n'en sçavent pas faire. » Si Furetière est coutumier des critiques malveillantes à l'égard de Puget de la Serre (voir J. Chupeau, « Puget de la Serre et l'esthétique épistolaire : les avatars du *Secrétaire de la Cour* », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 39, 1987, p. 121), cet exemple n'en prouve pas moins l'immense postérité de l'ouvrage, dont le titre devient immédiatement emblématique de toute une tradition discursive.

162. Ch. Sorel, *La Bibliothèque française* (1667), *op. cit.*, p. 172-173. Plus loin, Sorel égratigne à nouveau le style de Puget de la Serre (*ibid.*, p. 312-313) : « Pour le Style du sieur de la Serre, ses figures trop hardies l'ont fait condamner, outre qu'il parlait souvent de ce qu'il n'entendait pas, alléguant des passages d'Auteurs qu'il composait lui-même, et formant des raisonnements très bizarres : Il s'est quelquefois rencontré des Gens qui ont applaudi ; Mais nous savons que la bonne manière d'écrire est tout à fait différente de celle-là. »

163. Ce n'est pas la seule fois que Furetière ridiculise Puget de la Serre : il s'en moquera à nouveau dans le *Chapelain décoiffé* (1664) et dans son *Roman bourgeois* (1666). Puget de la Serre est également pris pour cible par Boileau (notamment dans ses *Satires* III et IX) et par Guéret (J. Chupeau, « Puget de la Serre et l'esthétique épistolaire : les avatars du *Secrétaire de la Cour* », *op. cit.*, p. 120). Voir également R. Chartier, « Des “Secrétaires” pour le peuple ? Les modèles épistolaires de l'Ancien Régime entre littérature de cour et livre de colportage », *op. cit.*, p. 198-199. Sur les attaques de Tallemant et de Saint-Amant, qui contribuèrent à cette « réputation détestable », voir aussi Y. Giraud, « De la lettre à l'entretien : Puget de la Serre et l'art de la conversation », dans B. Bray et Chr. Strosetzki dir., *Art de la lettre, Art de la conversation*, *op. cit.*, p. 218.

164. A. Furetière, *Nouvelle allégorique des derniers troubles arrivés au royaume d'Éloquence* [1658], éd. M. Bombart et N. Schapira, Toulouse, Société de Littératures classiques, coll. « Rééditions de textes du XVII^e siècle », 2004, p. 12. Cet extrait est cité par L. Depretto dans *Informers et raconter dans la Correspondance de Mme de Sévigné*, op. cit., p. 38. Furetière fait allusion aux *Marguerites françoises* de François Desrues, qui connut un prodigieux succès éditorial – une vaste compilation hétéroclite, classée à la manière d'un dictionnaire, « entre le manuel épistolaire, le manuel de conversation, le recueil de sentences et la compilation d'extraits romanesques » (François Desrues, *Les Marguerites Françoises ou Thresor des fleurs du bien dire*, fac-similé de l'édition de T. Reinsart, Rouen, 1609, préface et bibliographie de Charles-Olivier Stiker-Métral, Presses Universitaires de Reims, 2003, « préface » p. 14).

165. Auteur prolifique pratiquant tous les genres à la mode, Puget de la Serre obtint le titre d'historiographe de France et devint bibliothécaire de Gaston d'Orléans (Ph. Hourcade, « Puget de la Serre (Jean) », dans P. Dandrey dir., *Dictionnaire des Lettres Françaises. Le XVII^e siècle*, Paris, Fayard, 1996, p. 1018). Sur la « trajectoire de la réussite qui a commandé toute la carrière de l'écrivain et qui ressort clairement de ses premiers essais littéraires », voir J. Chupeau, « Puget de la Serre et l'esthétique épistolaire : les avatars du *Secrétaire de la Cour* », op. cit., p. 113-115.

166. Commentant « l'étonnant recueil que publie en 1624 Puget de la Serre sous le titre : *Le bouquet des plus belles fleurs de l'Eloquence* » (*L'âge de l'éloquence. Rhétorique et « res literaria » de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, Paris, Albin Michel, [1980] 1994, p. 542-543), Marc Fumaroli souligne les tensions d'un ouvrage qui mêle des tendances stylistiques contradictoires en le caractérisant comme une « tentative presque comique de concilier les inconciliables, témoignage presque touchant du besoin qui se fait jour de trouver un dénominateur commun au goût des deux élites rivales, celle du Palais de Justice, et celle de la Cour » et en présentant cette anthologie épistolaire comme la « synthèse entre la gravité des uns, et la frivolité des autres, entre l'épidictique et le délibératif, entre les intérêts d'État, les compliments et les flatteries. »

167. Au moment de présenter « le goût de la Cour de France, sous Henri IV et Louis XIII » (*ibid.*, p. 691), Marc Fumaroli évoque « la mode des “compliments” surchargés à l'italienne, des “belles paroles dorées” qui sont le *genus demonstrativum* du langage de Cour » et souligne que « des recueils comme les *Compliments de la langue françoise* en 1630, et *Le Secrétaire à la mode*, en 1644, sont un écho de cet art de l'hyperbole de Cour ». Sur le « style Nervèze » (que l'on retrouve notamment chez François Desrues et Jean Puget de la Serre), voir R. Zuber, « Grandeur et misère du style Nervèze », dans J. Lafond et A. Stegmann dir., *L'Automne de la Renaissance 1580-1630*, Paris, Vrin, 1981, p. 53-64.

168. Sur « les multiples marques d'allégeance au goût de la Cour » du *Secrétaire de la Cour*, qui « prétend échapper à la rotture des ouvrages didactiques pour offrir l'expression authentique du bel usage », Puget de la Serre tentant de « se poser en interprète qualifié du style pratiqué par l'élite du temps » grâce à un style qui, « tel Mascarille déguisé en marquis, [...] a couvert sa fonction utilitaire de l'élégance de la mode », voir J. Chupeau, « Puget de la Serre et l'esthétique épistolaire : les avatars du *Secrétaire de la Cour* », op. cit., p. 116-118.

169. Sur les opérations de toilettage effectuées par Puget de la Serre pour adapter ses *secrétaires* au goût du jour (présentation plus ordonnée, systématisation des réponses, allègement du style, corrections lexicales), voir J. Chupeau, « Puget de la Serre et l'esthétique épistolaire : les avatars du *Secrétaire de la Cour* », op. cit., p. 121-124. Sur la « différence de ton » du *Secrétaire à la Mode* par rapport au *Secrétaire à la Cour*, liée au fait que « le goût a bien changé » puisqu'il « ne s'agit plus d'être spirituel et recherché, mais seulement poli et honnête », voir Y. Giraud, « De la lettre à l'entretien : Puget de la Serre et l'art de la conversation », op. cit., p. 225-226.

170. Certes, « plus que de véritables lettres, les exemples proposés par La Serre, souvent très brefs, sont des schémas généraux qui excluent par des formules évasives toute précision qui serait de nature à particulariser le modèle » (J. Chupeau, « Puget de la Serre et l'esthétique épistolaire : les avatars du *Secrétaire de la Cour* », op. cit., p. 119). Gardons-nous cependant d'en

tirer toute conclusion hâtive sur les piètres dons stylistiques de Puget de la Serre en rappelant la vocation didactique de ces lettres modèles : c'est parce qu'il pressent que « les exemples prestigieux de Malherbe, d'Honoré d'Urfé ou de Balzac » (rassemblés en 1624 dans *Le bouquet des plus belles fleurs de l'Eloquence*) ne sont guère susceptibles d'offrir « des leçons profitables à ceux qui cherchaient à se former un style conforme au goût du temps » que Puget de la Serre forge des exemples dont les épistoliers novices pourront s'inspirer. « Pour que le style reçu à la Cour devînt objet d'imitation, il était sans doute nécessaire de substituer aux chefs d'œuvre de l'art épistolaire des modèles moins ambitieux, mais d'une application plus aisée à la correspondance ordinaire. C'est cette médiation que réalisa avec succès Puget de la Serre dans *Le Secrétaire de la Cour* et ses succédanés, *Le Secrétaire à la Mode* en 1640 et *Le Secrétaire du Cabinet* en 1653. » (*ibid.*, p. 112).

171. A. Viala, « La genèse des formes épistolaires en français et leurs sources latines et européennes. Essai de chronologie distinctive (XVI^e-XVII^e siècle) », *op. cit.*, p. 176. Voir également R. Chartier, « Des "Secrétaires" pour le peuple ? Les modèles épistolaires de l'Ancien Régime entre littérature de cour et livre de colportage », *op. cit.*, p. 171-172.

172. R. Chartier indique (*ibid.*, p. 173) que c'est « à partir de l'édition elzévirienne de 1644 » que *Le Secrétaire à la Mode* comprend l'« Instruction ».

173. De cet effort pour proportionner les préceptes et les exemples et pour expliciter le dispositif didactique (préceptes en italiques, exemples en romains) témoignent les deux traités sur l'art de la lettre de Mateï la Barre contenus dans *L'art d'écrire en François, ou la maniere de faire des compliments, des lettres, des discours en Dialogues, des Traductions, des Harangues, l'Histoire, des Romans. Première partie*, Paris, Nicolas Jolybois, 1662.

174. La structure cumulative des titres des trois éditions du *Secrétaire à la mode* conservées à la BnF attire l'attention sur la mosaïque d'opuscules qui se trouvent regroupés : *Le Secrétaire à la mode, ou méthode facile d'écrire selon le temps de nombreuses lettres de compliment, amoureuses et morales, par le Sieur de la Serre, Augmenté des Complimens et des élégances françoises accomodées au langage du temps, ci-devant non imprimées*, s.l., 1641 ; *Le Secrétaire à la mode, par le sieur de la Serre, augmenté d'une instruction d'écrire des lettres, cy-devant non imprimée, avec un recueil des lettres morales et des plus beaux esprits de ce temps, plus le devis d'un cavalier et d'une demoiselle, et de nouveaux compliments de la langue françoise [par N.N., seconde édition], lesquels n'ont esté encore veus*, Rouen, R. Doré, 1651 ; *Le Secrétaire à la mode, par le sieur de La Serre, augmenté d'une instruction d'écrire des lettres, cy-devant non imprimée, plus d'un recueil de lettres morales des plus beaux esprits de ce temps, et des compliments de la langue françoise*, Amsterdam, J. Jenssen, 1655.

175. Voir S. Grosse, *Les manuels épistolographiques...*, *op. cit.*, p. 96 : les manuels épistolographiques s'enrichissent souvent « d'autres parties de genre divers, ajoutées souvent en annexe : par exemple un traité de ponctuation (*Le Stile et Manière* 1553 ; *Le nouveau secrétaire de la cour* 1733), des *Compliments de la langue françoise* (Puget de la Serre 1627), un inventaire des titres (*Le nouveau secrétaire de la cour* 1733), un *Entretien de la politesse françoise* (Fenne 1684). »

176. Sur ces « modèles de conversations galantes », voir Y. Giraud, « De la lettre à l'entretien : Puget de la Serre et l'art de la conversation », *op. cit.*, p. 227-229.

177. Sur cette « combinaison, cette complémentarité » entre « deux activités fondamentales de la vie sociale » que crée la réunion « en un même volume » de modèles de lettres et de modèles de conversations, ce qui fait du *secrétaire* « un manuel pratique et complet des formes verbales de la civilité », voir Y. Giraud, « De la lettre à l'entretien : Puget de la Serre et l'art de la conversation », *op. cit.*, p. 219. Dans son article sur « L'échange complimenteur : un lieu commun du bien-dire » (dans Fr. Greiner et J.-Cl. Ternaux dir., « La Politesse amoureuse de Marsile Ficin à Madeleine de Scudéry. Idées, codes, représentations. Actes du colloque international de Reims 17-19 novembre 1999 », *Franco-Italica*, n° 15-16, 1999, p. 147), Delphine Denis souligne que « les deux types de modèles (épistolaire et conversationnel) se rencontrent la plupart du temps, comme dans ce manuel d'éloquence du début du siècle, *Le Tresor d'Amour, Des Lettres, & de bien dire*, N. Bonfons,

1600. Lorsqu'ils ont été élaborés séparément, il est fréquent qu'une édition ultérieure les réunisse comme dans *Le Secrétaire de la Cour* de Puget de la Serre, qui accueille à partir de l'édition lyonnaise de 1646 les *Complimens de la Langue françoise* de Claude Jaunin. »

178. J. Puget de la Serre, *Le Secrétaire à la Mode*, op. cit., p. 2. Nous modernisons systématiquement l'orthographe de Puget de la Serre, conformément aux principes d'édition définis ci-dessous.

179. G. Haroche-Bouzinac, « Les transformations du recueil de Pierre Richelet, *Les Plus Belles Lettres des meilleurs auteurs français* (1689-1747) », op. cit., p. 38-39.

180. M. Daumas, « Manuels épistolaires et identité sociale (XVI^e-XVIII^e siècles) », op. cit., p. 531-532.

181. A. Viala rappelle les quatre mutations sociales qui favorisent l'essor de l'écriture épistolaire dans le premier tiers du XVII^e siècle : l'extension de la scolarisation, le retour progressif au calme politique, l'expansion de la vie de Cour et de salons et la création d'un service postal, « La genèse des formes épistolaires en français et leurs sources latines et européennes. Essai de chronologie distinctive (XVI^e-XVII^e siècle) », op. cit., p. 174. Pour un panorama suggestif de « la prolifération de toutes sortes d'ouvrages de forme épistolaire » durant les premières décennies du XVII^e siècle, voir B. Bray, « Tristan L'Hermite épistolier : un écrivain libre et fier » [1999], repris dans *Épistoliers de l'âge classique*, op. cit., p. 193 et M. Bombart, *Guez de Balzac et la querelle des Lettres. Écriture, polémique et critique dans la France du premier XVII^e siècle*, Paris, Champion, 2007, p. 36-38.

182. J. Altman, « La politique de l'art épistolaire au XVIII^e siècle », op. cit., p. 137-138.

183. Sur les rééditions, traductions, contrefaçons et imitations de Puget de la Serre, nous renvoyons principalement à J. Chupeau, « Puget de la Serre et l'esthétique épistolaire : les avatars du *Secrétaire de la Cour* », op. cit., p. 124-126 ; à R. Chartier, « Des "Secrétaires" pour le peuple ? Les modèles épistolaires de l'Ancien Régime entre littérature de cour et livre de colportage », op. cit., p. 169-183 ; à G. Haroche-Bouzinac, *Voltaire dans ses lettres de jeunesse*, op. cit., p. 25-26 ; à J. Altman, « La politique de l'art épistolaire au XVIII^e siècle », op. cit., p. 138-139 ; à S. Grosse, *Les manuels épistolographiques...*, op. cit., p. 218, note 60.

184. G. Haroche-Bouzinac, *Voltaire dans ses lettres de jeunesse*, op. cit., p. 36. L'auteur fait remarquer (*ibid.*) que « souvent, c'est au cours des rééditions que sont ajoutées les "instructions" », citant les manuels de Milleran, de Puget de la Serre et de Richelet.

185. J. Puget de la Serre, *Le Secrétaire à la Mode*, op. cit., p. 5.

186. N. Adam, *Le Secrétaire François. Ou sont contenues diverses lettres missives, Utiles et nécessaires à toutes qualitez de personnes. Recueillies par un des beaux Esprits de ce temps*, Lyon, Claude Armand dit Alphonse, 1626, p. 7-26.

187. *Le Secrétaire François ; Contenant la methode d'escrire & dresser toutes sortes de Lettres Missives ; Ensemble quelques Lettres facétieuses*, Douai, Jean Bogart, 1611. La partie théorique se compose d'un « Advertissement pour dicter les Lettres Missives » (op. cit., p. 5-9) et de « Phrases des Lettres missives » (op. cit., p. 10-19). Visiblement, ni le procédé didactique ni les « phrases » elles-mêmes ne semblent avoir été perçus comme vieilles par Thomas La Grue, qui les reprend presque intégralement dans sa *Vraye introduction à la langue françoise : avec quatre dialogues françois et flamans*, Amsterdam, Samuel Imbrechts, 1669, p. 230-241.

188. Sur les manuels du premier quart du XVII^e siècle, « avant que Puget de la Serre domine le marché épistolographique », voir S. Grosse, *Les manuels épistolographiques...*, op. cit., p. 214-218.

189. G. Haroche-Bouzinac, *Voltaire dans ses lettres de jeunesse*, op. cit., p. 36. Au contraire (*ibid.*), lorsque les instructions « sont placées après les modèles, les règles paraissent ne s'établir qu'après les pratiques. »

190. Les autres *secrétaires* du XVII^e siècle (ceux d'Irson, de La Barre, de Fenne, d'Ortigue de Vaumorière et de Richelet) observent l'ordre inverse. Dans un premier temps (plus ou moins long), ils commencent par définir les spécificités du genre épistolaire et par enseigner les normes d'expression qui doivent être appliquées en toutes circonstances. Dans un second temps, ils proposent une typologie des différentes espèces de lettres – typologie qui peut être ou non

accompagnée de lettres modèles. À l'exposé de « maximes générales » succèdent ainsi (selon des proportions et des méthodes extrêmement variables d'un manuel à l'autre) « des avis particuliers sur chaque espèce de Lettres », pour reprendre la formule qu'utilise Ortigue de Vaumorière afin de présenter la structure de son ouvrage, *Lettres sur toutes sortes de sujets...*, op. cit., tome I, p. 49.

191. Pour une synthèse des préceptes stylistiques généraux dans les manuels épistolographiques, nous renvoyons à G. Haroche-Bouzinac, *Voltaire dans ses lettres de jeunesse*, op. cit., p. 53-100. Sur l'injonction de clarté en particulier, voir S. Grosse, *Les manuels épistolographiques...*, op. cit., p. 322-336.

192. Nous renvoyons à J. Basso, *Le genre épistolaire en langue italienne (1538-1662). Répertoire chronologique et analytique*, op. cit. Parmi les typologies des manuels et recueils qui sont reproduites, voir notamment, dans le volume I, celle d'Aretino (p. 47), de Sansovino (p. 241), de Scaridino (255), de Guazzo (319-320), de Guarini (337) et de Marzari (340) ; dans le volume II, celle de Zucchi (350-355 et 357), de Filippi (360), de Groto (362), de Guasco (364-367), de Marliani (368), de Peranda (371-376), de Costo (383), de Grillo (388-392), de Buoni (394-395), de Pucci (422), de Quirini (439-442), de Bonomi (442-443), de Peranda (448-449), de Novelli (453), de Politi (457), de Tolomei 460-461), de Pergami (468), de Visdomini (470), de Gabrieli, Raimondi et Barbato (475 et 480), de Persico (499), de Bonifaccio (504), de Margotti (514), de Tomasi (524), de Barbato (525-526), de Pelleoni (533-534), de Colluraffi (549), de Moschetti (554-555), de Banchieri (557), d'Ossat (571), de Domenici (604), de Spacino (617), de Longhi (632), de Maggesi (634), d'Angelini (635), d'Honesti (658-659), de Loredano (661-667) et d'Anselmo (676).

193. Au moment où il commente la tripartition d'Étienne du Tronchet dans les *Finances et trésor de la Plume française* (1572) (lettre familière, lettre souveraine, lettre de compliment), Luc Vaillancourt cite deux mises au point sur cette catégorie caractéristique des nouvelles pratiques de civilité, *La lettre familière au XVI^e siècle*, op. cit., p. 181, note 132. D'une part, M.-Cl. Grassi fait de la lettre de compliment un succédané de la lettre familière appelé par les mutations de la société : « Lié à une nouvelle sociabilité fondée notamment sur un autre ordre hiérarchique, un type de lettre apparaît vers 1530 en Italie, la lettre dite de *compliment*, titre générique qui regroupe l'ensemble des lettres, en dehors des lettres d'affaire. Cette appellation remplace la lettre dite familière » (*Lire l'épistolaire*, Paris, Dunod, 1998, p. 92). D'autre part, J. Basso souligne que la lettre de compliment « est un des produits les plus purs et les plus sophistiqués du savoir-vivre, elle réussit à occulter la lettre personnelle dite familière, désormais plus ou moins éloignée du style cicéronien » (« La représentation de l'homme en société à travers les livres de lettres et d'art épistolaire des XVI^e et XVII^e siècles en Italie », dans A. Montandon dir., *Traité de savoir-vivre italiens*, Clermont-Ferrand, Association des publications de la Faculté de Lettres et Sciences humaines, 1993, p. 135-149).

194. P. Persico, *Del Segretario...*, In Venetia, Appresso gli Heredi Damian Zenaro, [1620] 1643. Après la première édition de 1620 du *Del Segretario*, J. Basso recense de nombreuses rééditions (1629, 1643, 1655, 1656, 1662, 1674) et même une traduction en latin en 1670, *Le genre épistolaire en langue italienne (1538-1662). Répertoire chronologique et analytique*, op. cit., t. II, p. 498-501.

195. Avant d'annoncer son classement entre *negocio* et *ufficio*, Persico passe en revue les taxinomies proposées par Cicéron (accusé d'avoir fait preuve d'un empirisme contraire à l'art oratoire), par Libanios et par Proclus (*Del Segretario*, op. cit., p. 189).

196. Voir R. Chartier, « Des "Secrétaires" pour le peuple ? Les modèles épistolaires de l'Ancien Régime entre littérature de cour et livre de colportage », op. cit., p. 173 : « Avec l'addition de [l']« Instruction », les libraires donnaient support à l'intention didactique exprimée par Puget de la Serre qui conçoit son second secrétaire comme une "méthode", et non pas seulement comme un recueil – ce qu'était *Le Secrétaire de la Cour*. »

197. Voir M.-Cl. Grassi, « L'art épistolaire français XVIII^e et XIX^e siècles », op. cit., p. 305 : avec l'apparition, « dans les cinquante premières pages, [d']une véritable "Instruction à écrire des lettres", le recueil des modèles de Cour est devenu un traité ouvert à un plus large public ».

198. Dans le développement intitulé « Entre structure textuelle et structure argumentative » (*Les manuels épistolographiques...*, *op. cit.*, p. 360-365), S. Grosse montre que « nous trouvons l'orientation argumentative de la structure d'une lettre surtout dans les premiers manuels épistolographiques français dont la structure est calquée sur le discours oratoire » : alors que « l'orientation des manuels épistolographiques vers le bon choix et la bonne place des arguments » caractérise les manuels du XVI^e siècle mais aussi ceux de Jacob, de Puget de la Serre et de Fenne au XVII^e siècle, « dans la première moitié du XVIII^e siècle les indications argumentatives et macrostructurelles diminuent ».

199. *Ibid.*, p. 221.

200. Serre, *Le Secrétaire à la Mode*, *op. cit.*, p. 7, 25 et 29 – nous soulignons.

201. *Ibid.*, p. 10, 24 et 27 – nous soulignons.

202. *Ibid.*, p. 16 et 18 – nous soulignons.

203. *Ibid.*, p. 10, 13, 19 et 32 – nous soulignons.

204. Chr. Noille, « Les genres du discours dans l'ancienne rhétorique : listes, schémas et mode d'emploi, avec un exemple (le discours de Germanicus) », *op. cit.*

205. *Le Secrétaire à la Mode*, *op. cit.*, p. 27-29.

206. Chr. Noille, « Les genres du discours dans l'ancienne rhétorique : listes, schémas et mode d'emploi, avec un exemple (le discours de Germanicus) », *op. cit.*

207. *Le Secrétaire à la Mode*, *op. cit.*, p. 7-8.

208. *Ibid.*, p. 9-10.

209. Sur la conduite argumentative propre à la lettre de consolation, voir notamment T. M. Carr, « Se condouloir ou consoler ? Les condoléances dans les manuels épistolaires d'Ancien Régime », *Studies on Voltaire*, n° 358, 1998, p. 217-235 ; D. Carabin, « Les lettres de Nicolas Pasquier : les lettres de consolation », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, janvier-février 2002, 102^e année/n° 1, p. 15-32 ; C. H. Winn, « L'épître consolatoire au XVI^e siècle : un genre en voie de définition », dans J. Balsamo dir., *Les Funérailles à la Renaissance*, Genève, Droz, 2002, p. 185-497 ; R. Baustert, *La consolation érudite. Huit études sur les sources des lettres de consolation de 1600 à 1650*, Tübingen, Narr, « Biblio 17 », n° 141, 2003, en particulier « Les arguments généraux », p. 175-198 ; N. Doiron, « Poétique de la consolation classique. L'exemple du *Recueil* (1627) de Faret », *XVII^e siècle*, n° 237, oct.-déc. 2007, p. 779-798 ; St. Macé, « L'amplificatio, l'attenuatio et l'exercice de la conciliation : l'exemple des lettres et poèmes de consolation du premier XVII^e siècle », dans S. Cornic et P. Servet dir., *L'art de la conciliation*, Genève, Droz, « Cahiers du Gadges », 2013, p. 125-138.

210. *Ibid.*, p. 7.

211. *Ibid.*, p. 10-11.

212. *Ibid.*, p. 13.

213. *Ibid.*, p. 14-15.

214. *Ibid.*, p. 18-19.

215. Dans la seconde partie de l'« Instruction », intitulée « De la Forme des Lettres » (*Le Secrétaire à la Mode*, *op. cit.*, p. 44-45), Puget de la Serre définit ainsi les « parties particulières des lettres », c'est-à-dire « celles qui varient en toutes lettres, comme l'Exorde, le Discours et la Conclusion » : « L'Exorde d'ordinaire contient quelque petit compliment, pour s'insinuer ès bonnes grâces de celui à qui on écrit, et la proposition de ce qu'on a à dire. [...] En la Conclusion on a accoutumé de témoigner son affection, et de faire quelque souhait ou prière pour la prospérité de celui à qui on écrit. Le Discours des lettres est divers selon les matières qui y entrent. »

216. *Ibid.*, p. 24-25.

217. *Ibid.*, p. 26.

218. *Ibid.*, p. 45.

219. *Ibid.*, p. 16-17.

220. *Ibid.*, p. 19-20.

221. *Ibid.*, p. 14. Sur la notion d'insinuation, on se reportera à D. Knop, *La cryptique chez Montaigne*, thèse, Université Stendhal-Grenoble III, 2012 (à paraître) et à L. Susini, *La Colombe et le Serpent. L'insinuation convertie : Pascal, Bossuet, Fénelon*, mémoire d'HDR, Université Paris-Sorbonne, 2015, inédit, en particulier chap. 1, « L'insinuation à l'âge classique : tentative de définition », p. 39-89.

222. *Ibid.*, p. 8, 13 et 17.

223. *Ibid.*, p. 15.

224. Nous renvoyons aux analyses de N. Caussin, *Eloquentiae sacrae et humanae parallela. Libri XVI*, Paris, Sébastien Chappelet, 1619, livre VIII « De Affectibus » p. 311-374 ; de Ch. Pajot, *Tyrocinium eloquentiae sive Rhetorica nova, et faciliior* [1^{ère} éd. 1647], ultima editio, Venise/Bassano, A. Remondini, 1708, livre II, partie 2, « De motibus, seu animi affectibus » ; de G. Vossius, *Rhetorices Contractae, sive Partitionum oratoriarum. Libri V*, Brunswick, C.-F. Zilliger, 1647, livre II, chap. I à XIV, p. 100-138 ; de G. Pelletier, *Reginae Palatium Eloquentiae*, Lyon, J.-A. Candy, 1653, Exercitatio VI, « Triumphus eloquentiae sive animi tractandorum animi affectuum », p. 320-517 ; de R. Bary, *La Rhétorique Française, op. cit.*, 1^{ère} partie, p. 96-152 ; de Le Gras, *La Réthorique* [sic] *Françoise, ou les preceptes de l'ancienne et vraye eloquence : Accomodez à l'usage des conversations & de la Société civile : Du Barreau : Et de la Chaire*, Paris, 1671, chap. XIX : « Des lieux des mouvemens qui composent la dernière sorte d'Argumens » p. 70-79 ; de M. Du Cygne, *Ars rhetorica*, Cologne, W. Metternich, 1706, livre I, chap. 4 : « De Affectibus », p. 85-115.

225. *Ibid.*, p. 10, 10-11, 28 et 30. Sur l'exhortation dans les lettres, voir C. Lignereux, « D'un sous-genre épistolaire à sa mise en œuvre en contexte familial : l'exhortation », à paraître dans É. Gavaille et Fr. Guillaumont dir., *Conseiller, diriger par lettre (Epistulae antiquae IX)*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, coll. « Perspectives littéraires ».

226. À cet égard, il en est de l'exhortation comme de l'*expostulatio* ou de la *comminatio*, dont Chr. Noille souligne le double statut fonctionnel (« Les genres du discours dans l'ancienne rhétorique : listes, schémas et mode d'emploi, avec un exemple, le discours de Germanicus », *op. cit.*) : « Un exemple suffira à comprendre le problème : l'*expostulatio* (ou reproches envers un ami) de même que la *comminatio* (ou menace) sont des genres discursifs comprenant un certain nombre de séquences hiérarchisées entre elles, dont les séquences focales que sont les formulations proprement dites du reproche ou de la menace. Mais ces mêmes formulations peuvent alors figurer à titre de séquences auxiliaires dans le canevas d'un autre genre, l'objurgation. Autrement dit, une *comminatio* est à la fois un genre du discours et une partie. »

227. De St. Macé, voir *L'Amplification : entre rhétorique et stylistique*, mémoire d'HDR, Université Stendhal-Grenoble III, 2008, inédit, ainsi que « L'amplification, ou l'âme de la rhétorique. Présentation générale », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 4 | 2014, URL : <http://rhetorique.revues.org/364>. Pour une étude de cas, on se reportera à C. Lignereux, « L'exagération de la faute : une technique propre à la lettre de remontrance », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 4 | 2014, <http://rhetorique.revues.org/349>. Sur « le recours au grandissement (*amplificatio*, *exaggeratio*) et à son contraire, l'atténuation (*attenuare*, *extenuare*) » que préconise Érasme pour un grand nombre de lettres, nous renvoyons à J. Chomarat, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, *op. cit.*, p. 1028-1031.

228. J. Puget de la Serre, *Le Secrétaire à la Mode*, *op. cit.*, p. 21, 32, 10 et 15-16.

229. Résumant les descriptifs d'Érasme, Claude La Charité précise dans *La rhétorique épistolaire de Rabelais* (*op. cit.*, p. 248) que dans la *purgatio* (qu'il traduit par *apologie*), « il faut repousser la suspicion dont on est l'objet par des explications claires », alors que dans la *deprecatio* (qu'il traduit par *appel à la pitié*), où « on demande la clémence », « il faut d'emblée reconnaître sa culpabilité, tout en invoquant des circonstances atténuantes ».

230. À savoir : ami, ou ennemi ? Claude La Charité souligne que chez Érasme, l'*expostulatio* « s'adresse souvent à un ami qui a négligé ses devoirs » (*ibid.*) tandis que les reproches de l'*exprobratio* « s'adressent à un ennemi ».

231. G. Gueudet, « Archéologie d'un genre : les premiers manuels français d'art épistolaire », *op. cit.*, p. 98.
232. Telle est l'option méthodologique qui est au fondement de la sémiotique des passions, D. Bertrand, *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan, 2000, p. 265 et p. 225.
233. J. Puget de la Serre, *Le Secrétaire à la Mode*, *op. cit.*, p. 18. Sur les topiques propres à la lettre d'offre de secours, voir C. Lignereux, « Les offres de service à Mme de Grignan. Enquête sur l'acclimatation familière de préconstruits rhétoriques », dans C. Lignereux dir., *Lectures de Mme de Sévigné. Les lettres de 1671*, Rennes, PUR, coll. « Didact Français », 2012, p. 67-81.
234. J. Puget de la Serre, *Le Secrétaire à la Mode*, *op. cit.*, p. 30. Sur les préconstruits socio-discursifs et les marqueurs stylistiques de la condoléance, voir C. Lignereux, « Une routine de la civilité épistolaire : l'expression de la condoléance », dans ce numéro.
235. J. Puget de la Serre, *Le Secrétaire à la Mode*, *op. cit.*, p. 8-9. Sur les stratégies éthiques qui accompagnent les conseils, voir C. Lignereux, « Le conseil, un acte de langage contraire aux bienséances ? », dans I. Garnier et O. Leplatre dir., « Impertinence générique et genres de l'impertinence (XVI^e-XVIII^e siècles) », Genève, Droz, *Cahiers du Gadges*, n° 10, 2012, p. 451-460.
236. *Ibid.*, p. 20. Le *topos* de la patience mise à mal se retrouve aussi bien dans les traités de rhétorique que dans les manuels d'art épistolaire. À propos de l'*expostulatio*, Vossius recommande de faire croire « que nous en avons supporté bien d'autres, sur lesquels jusqu'ici nous avons gardé le silence : mais que décidément le mal est allé si loin, qu'il n'est plus possible de le celer : d'autant que des maux plus grands sont même à craindre. En effet, rien ne rend plus convaincante notre plainte, que si dans celle-ci brille notre patience à tout supporter. Car il s'en déduira que nous paraîtrons être contraints de nous plaindre sous le coup de la nécessité la plus impérieuse. », *Rhetorice contracta* (1621), II, 27, « Les discours de reproches et de condamnation sans appel » », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 2 | 2013, éd. Fr. Goyet et trad. L. Vianès, URL : <http://rhetorique.revues.org/190>, § 3. Dans ses « Reflexions sur les lettres de plaintes » (*Les plus belles lettres françoises sur toutes sortes de sujets*, *op. cit.*, tome II, p. 560), Richelet note : « On dira qu'on a longtems souffert sans se plaindre ; mais qu'enfin le mal est devenu si grand, qu'il force de le faire connoître. L'on n'en use neanmoins qu'avec regret. »
237. Voir P. Ortigue de Vaumorière, *Lettres sur toutes sortes de sujets, avec des avis sur La maniere de les écrire*, *op. cit.*, tome II, p. 1-2 : « Je ne doute pas que la plûpart des Dames & des Cavaliers ne désapprouvent la manière dont j'ai divisé le premier Volume de cet Ouvrage. Ils voudront renvoyer à l'Université les *Genres Demonstratif, Deliberatif, & Judiciaire*. Ils le traiteront même de mots barbares, moins propres à instruire qu'à faire peur : Mais ce sentiment ne sera pas général, & peut-être se trouvera-t-il des gens qui ne condamneront pas l'ordre que je me suis prescrit, avant que d'examiner l'intention qui me l'a fait suivre. Mon dessein donc n'a été que de soulager l'imagination, en donnant des bornes à des idées, qui paroissent trop vastes ; ainsi on ne sera pas surpris si j'ai rangé les sujets des Lettres sous les Genres que l'on assigne aux matieres des Harangues. On s'étonnera bien plus si l'on me voit rejeter, comme trop rudes, les termes que les Maîtres d'éloquence nous ont laissez pour nostre instruction, & il me semble qu'il vaudroit mieux que l'oreille s'y accoutumât par l'usage, & qu'on les rendît utiles par des avis intelligibles. J'ai tâché de le faire, & s'il y a des personnes qui haïssent trop l'art pour approuver le soin que j'ai pris, ils n'auront qu'à lire uniquement les Lettres, & ne jetter les yeux que sur ce qui leur plait. »

AUTEUR

CÉCILE LIGNEREUX

Université Grenoble Alpes / U.M.R. Litt&Arts – RARE Rhétorique de l'Antiquité à la Révolution